


Say-
ous.
RECUEIL
DE
MORCEAUX CHOISIS.

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

POUR

SERVIR A L'ETUDE DE LA LANGUE FRANÇAISE

ET AUX

EXERCICES DE TRADUCTION

PAR



A. SAYOUS.

Troisième édition, revue et arrangée sur un nouveau plan.



GENÈVE,

Librairie allemande de J. Kessmann.

1853.

Cours complet de langue allemande.

I. ABC et Syllabaire ou exercices méthodiques pour apprendre à épeler et à lire l'allemand. 75 cent.

Le même orné de dix-huit gravures soigneusement coloriées. 1 fr. 50 cent.

II. ***Premières leçons de langue allemande*** ou Introduction pratique et graduée à l'étude de la grammaire, par *Eugène Favre.* 1 fr. 25 cent.

III. ***Cours élémentaire de versions allemandes***, contenant un choix de morceaux faciles et faisant suite aux premières leçons de langue allemande d'Eugène Favre, par *J. Ulrich.* 50 cent.

IV. ***Grammaire pratique de la langue allemande***, par *L. Georg.* Ouvrage publié avec l'approbation du Conseil de l'Instruction publique du Canton de Vaud. Deuxième édition. 3 fr.

V. ***Lectures allemandes*** ou choix de versions faciles et graduées à l'usage des Colléges et des Gymnases, par *E. Favre.* 3me édition. 2 fr.

VI. ***Cours de thèmes allemands***, gradués et accompagnés de notes, ou choix de morceaux destinés à être traduits de français en allemand, par *E. Favre* et *S. Strebinger.* Deuxième édition. 2 fr.

VII. ***Exercices pratiques de conversation allemande.*** Deutsche Sprechschule. Stoff zum Denken, Sprechen und Schreiben für den Unterricht in deutscher Sprache. Nach neuem Plane für die französische Jugend bearbeitet von D. Fr. Neßler und R. Sperber. 1 Fr.

VIII. ***Lectures allemandes*** à l'usage des Colléges et des Gymnases de la Suisse française. Tome second, *style narratif et dramatique.* Par *Fr. Nessler.* Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction publique du Canton de Vaud. 3 fr.

IX. **Schiller's Wilhelm Tell.** — ***Guillaume Tell***, drame de *Schiller.* Nouvelle édition, accompagnée de notes historiques et géographiques et de la solution des mots et des tournures les plus difficiles, par *E. Favre.* 2 fr.

X. ***Manuel de la conversation allemande et française***, par *E. Favre* et *F. Reiss.* 1 fr. 50 cent.

XI. ***Modèles d'écriture allemande.*** Deutsche Schulvorschriften von August Diederichs, 19 Blätter in Quer-Folio. 1 Fr.

Eines der schönsten und zweckmäßigsten Hefte von Schulvorschriften, die in Deutschland existiren. Die Formen der Buchstaben sind leicht und zierlich nach Nädelin's System geschrieben, die Texte mit Geschmack gewählt, die Anordnung aber so faßlich, daß der Lernende ohne Beihülfe des Lehrers die deutsche Schreibschrift sich vollkommen aneignen kann.

AVERTISSEMENT.

Après toutes les chrestomathies, mosaïques, morceaux choisis qui se publient tous les jours, il peut sembler inutile et téméraire de présenter un ancien recueil sous une forme nouvelle; mais, en examinant ce travail, on verra qu'il présente, dans son but et dans sa composition, une certaine originalité, et répond à des besoins auxquels les autres collections ne satisfont pas au même degré.

On s'apercevra que l'on a reproduit plusieurs morceaux empruntés aux meilleurs auteurs contemporains.

Notre but a été d'offrir aux élèves des exercices de mémorisation et d'analyse, aux maîtres des sujets de remarques littéraires et des matériaux de traduction pour l'étude des langues étrangères.

Nous avons largement profité du travail judicieux du premier auteur de ce recueil; dans les revisions, suppressions et changements que nous avons faits, nous ne nous sommes pas écarté des intentions qui l'ont dirigé, mais nous avons tâché d'introduire plus de variété dans l'arrangement et le choix.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de réimprimer les excellents conseils que *M. Sayous* avait placés à la fin de sa préface, pour diriger les maîtres dans l'emploi de son recueil.

Il faut d'abord que chaque mot soit parfaitement compris dans son sens, comme chaque phrase dans sa construction grammaticale. Un mot doit servir à rappeler ses équivalents, et devenir ainsi un moyen, pour le maître de nourrir son enseignement, pour l'élève d'étendre son vocabulaire. Les phrases provoquent non-seulement l'application des principes de la grammaire déjà étudiés, mais encore des observations qui ne sauraient trouver leur place dans l'enseignement méthodique de la grammaire, et que suggère naturellement le tour employé par l'écrivain pour exprimer sa pensée. La valeur des mots, leurs rapports et leurs différences, la manière dont ils concourent à présenter le sens, sont autant de choses qu'on ne

peut bien concevoir, et par conséquent qu'on ne peut bien apprendre, que dans une application pour ainsi dire vivante du langage. Des exemples isolés sont difficilement autre chose qu'un assemblage sans vie de parties du discours : on n'y surprend pas sur le vif les éléments et les conditions d'une langue.

Les morceaux de ce recueil offrent des idées, des choses et des faits. On doit s'assurer que les idées sont comprises de l'élève, si l'on veut que le commentaire grammatical soit bien entendu à son tour et porte ses fruits. Quant aux choses et aux faits, les unes et les autres sont une occasion qu'on ne saurait négliger d'étendre les connaissances de l'élève, et de placer ainsi dans sa mémoire et dans son intelligence des pierres d'attente pour l'édifice de ses études futures. Aucun nom propre en particulier ne doit passer sans devenir le sujet d'une notice sommaire, biographique ou géographique selon le cas, comme chaque fait raconté doit être rattaché à sa date et à sa place dans l'histoire. On ne peut trop insister sur cette portion du commentaire dont ce recueil a besoin d'être éclairé.

A tous ces égards, il semble qu'il aurait été utile d'ajouter au texte des observations grammaticales, des notes biographiques et historiques, mais on a cru mieux faire pour l'élève et l'instituteur, en laissant à ce dernier l'avantage et le plaisir d'ajouter l'intérêt de ses propres commentaires à celui du morceau lui-même. Pour être profitable, l'étude de la langue maternelle doit être active, et l'explication que l'élève trouve au bas d'une page, quel qu'en soit le mérite, ne vaudra jamais celle qu'il entend sortir de la bouche du maître ; rien d'ailleurs ne saurait être plus propre à donner de l'intérêt et même de l'attrait à une étude qui serait sans fruit si on la bornait à un simple exercice de mémoire et de récitation.

Voir les observations placées à la fin.

MORCEAUX CHOISIS.

---

1. L'Ouragan dans le Désert.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude; il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalles l'autruche poussait des sons lugubres; les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble: »Je crains, dit-il, le vent du midi; sauvons-nous!«

Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis; l'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain, de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol, emporté devant nous, manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Egaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît pas sa route. Pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres rem-

plies d'eau s'écoulent. Haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage; il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix: l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon; mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans ce lieu me servit d'abri. Derrière ce frêle rempart j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir le vent du nord reprit son cours; l'air perdit sa chaleur cuisante; les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles, inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

CHATEAUBRIAND.

---

2. Dresde après un bombardement.

Le cœur humain est si naturellement porté à la bienveillance, que le spectacle d'une ruine qui ne nous rappelle que le malheur des hommes inspire l'horreur, quelque effet pittoresque qu'elle nous présente. Je me trouvai à Dresde en 1765, plusieurs années après son bombardement. Cette ville, petite, mais très-commerçante

et très-jolie, formée plus qu'à demi de petits palais bien alignés, dont les façades étaient ornées en dehors de peintures, de colonnades, de balcons et de sculptures, était alors presque entièrement ruinée. L'ennemi y avait dirigé la plupart de ses bombes sur l'église luthérienne de Saint-Pierre, bâtie en rotonde, et si solidement voûtée, qu'un grand nombre de ces bombes frappèrent la coupole sans pouvoir l'endommager, et rebondirent sur les palais voisins, qu'elles embrasèrent et firent écrouler en partie.

Les choses y étaient encore au même état qu'à la fin de la guerre, quand j'y arrivai. On avait seulement relevé, le long de quelques rues, les pierres qui les encombraient; ce qui formait de chaque côté de longs parapets de pierres noircies. Il y avait des moitiés de palais encore debout, fendus depuis le toit jusqu'aux caves. On y distinguait des bouts d'escaliers, des plafonds peints, de petits cabinets tapissés de papier de la Chine, des fragments de glaces de miroir, des cheminées de marbre, des dorures enfumées. Il n'était resté à d'autres que les massifs des cheminées, qui s'élevaient au milieu des décombres, comme de longues pyramides noires et blanches. Plus du tiers de la ville était réduit dans ce déplorable état. On y voyait aller et venir tristement les habitants, qui étaient auparavant si gais, qu'on les appelait les Français de l'Allemagne.

Ces ruines, qui présentaient une multitude d'accidents très-singuliers par leurs formes, leurs couleurs et leurs groupes, jetaient dans une noire mélancolie; car on ne voyait là que des traces de la colère d'un roi, qui n'était pas tombée sur les gros remparts d'une ville de guerre, mais sur les demeures agréables d'un peuple industrieux.

J'ai vu même plus d'un prussien en être touché. Je ne sentis point du tout, quoique étranger, ce retour de sécurité qui s'élève en nous à la vue d'un danger dont on est à couvert; mais, au contraire, une voix affligeante se fit entendre dans mon cœur, qui me disait: „Si c'était là ta patrie!«

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

---

3. Description de la route de Gênes à Sarzane en 1812.

Il était six heures du soir lorsque je repartis de Gênes pour aller en Toscane, en suivant le long de la mer cette route qu'on appelle la Corniche. Aujourd'hui encore cette route n'est qu'un sentier tracé près du rivage ou sur les pentes de la montagne; mais dans peu d'années elle sera changée en une terrasse magnifique, arrondie autour du golfe, et unissant ainsi l'Italie à la France. On a déjà terminé quelques portions de ce chemin; mais, comme elles ne sont pas contiguës, je n'ai pas pu en profiter, et j'accompagnai le courrier qui fait encore ce trajet à cheval.

C'était un jour de fête; tout le peuple de Gênes était répandu dans les environs pour respirer, pendant cette belle soirée, l'air frais de la mer et le parfum des orangers. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes; et les maisons de plaisance bâties sur leurs pentes commençaient à se voiler d'une demi-teinte obscure, qui me permettait à peine de distinguer les fresques peintes sur leurs façades.

Après une heure de chemin, il fallut ralentir notre course, car la nouvelle route finissait, et avec l'arrivée de la nuit nous quittâmes ces endroits décorés avec tant

d'art. Le chemin se changea en un sentier rocailleux dont les sinuosités nous conduisaient tantôt sous des bois d'oliviers, et tantôt sur le bord de la mer. La nuit devint bientôt tout à fait obscure; les habitants avaient quitté les campagnes pour se retirer dans leurs demeures. Des parfums dont j'ignorais le nom s'exhalaient de toutes les plantes qui bordaient la route; des rossignols, cachés dans l'ombre des arbres et de la nuit, chantaient sur notre passage; des milliers de mouches luisantes, volant de fleurs en fleurs, éclairaient d'une lueur fugitive tous ces calices et ces étamines, et semblaient une nuée d'étoiles descendues sur la terre pour en charmer les nuits.

Confié à l'habitude routinière du cheval que je montais, j'avais noué sa bride sur son col, et je lui laissais sans inquiétude le soin de me guider. Je respirais cet air rafraîchi par le soir, mais doux et tiède encore; j'écoutais le murmure des vagues qui venaient mourir sur le rivage; le temps était si beau et si calme, que ces ondes, venues de si loin, ne faisaient pas ce soir-là plus de bruit que celles d'un ruisseau. Je pensais au voyage que je commençais, je me faisais des images riantes des belles contrées qui m'attendaient. Un souvenir de vingt années me rappelait le temps de ma jeunesse où je les avais parcourues; j'avais fait alors le même chemin; j'étais avec un ami de mes premiers ans; il n'existe plus: comme tant d'autres il a trouvé la mort dans des régions lointaines. Je pensais à lui dans ce trajet silencieux de la nuit, lorsque j'entendis des coups de canon retentir à une grande distance. Ils venaient de la mer, et c'était sûrement un vaisseau anglais qui tirait sur quelque bâtiment côtier pour le faire amener, car je ne comptai que six coups, après lesquels la mer et le rivage redevinrent paisibles comme auparavant.

Le soleil en éclairant l'horizon me le montra dans toute sa pompe. J'étais alors auprès de Sestri, sur une des terrasses nouvellement coupées dans le rocher pour le passage de la route projetée. De là je dominais sur la mer, moins calme que le soir précédent; un vent d'Afrique élevait des vagues qui venaient se briser aux pieds de ces rochers. Ils étaient mouillés par la poussière des eaux, et les arbustes qui croissaient dans leurs fentes s'humectaient de cette vapeur. La fraîcheur matinale se répandait en teintes argentées sur les flancs des montagnes. Dans quelques-unes de leurs sinuosités, je voyais des habitations entourées de vignes et de figuiers. Ces demeures étaient peintes à fresque, et imitaient par leurs façades trompeuses l'élégance d'une noble architecture. Autour de leur toiture aplanie régnait une balustrade couronnée de jasmin et de clématite. Partout ailleurs la terre n'offrait qu'une aride nudité ou une parure inutile.

Enfin, après avoir atteint une cime élevée, je découvris le vaste bassin de la *Spezzia*, entouré par des collines couvertes d'oliviers. Le chemin s'élargit en descendant dans ce vallon, et là, je retrouvai la nouvelle route. Mais comme elle était à peine terminée, aucune voiture n'avait jusqu'à ce jour foulé le sable qui la recouvrait, et je continuai à cheminer à cheval vers *Sarzane*, où j'arrivai à l'entrée de la nuit.

LULLIN DE CHATEAUVIEUX.

---

4. La petite Sœur.

Bon passant, dis-moi, je t'en prie,
N'as-tu pas vu dans la prairie,
Dans les bois ou sur le chemin,
N'as-tu point vu mon petit frère,

Qui doit errer tout solitaire?
O mon Dieu! je le cherche en vain.

Sa tête est châtaine et bouclée,
Ses yeux noirs, sa main potelée:
Un tout joli petit enfant.
Si tu l'avais vu sur la route,
Tu le reconnaîtrais sans doute;
On dit qu'il me ressemble tant.

Oh! pour lui je suis bien en peine;
Depuis une longue semaine
Il ne jouait plus avec moi;
Et, quand j'en demandais la cause,
On me répondait: il repose;
Et je ne savais pas pourquoi.

Un jour j'allai dans sa chambrette;
Je le trouvai sur sa couchette
Aussi blanc que son oreiller,
Que son oreiller à dentelle;
Je l'appelai comme on l'appelle;
Mais je ne pus le réveiller.

Je me glissai jusqu'à sa couche,
Et je l'embrassai sur sa bouche,
En m'avançant dessus le bord;
Mais, malgré toutes mes prières,
Il n'entrouvrit point les paupières....
Il fallait qu'il dormît bien fort.

Il était joli comme un ange:
Il avait mis sa robe à frange,
Qu'il met quand il va promener;
Son beau tablier de percale,
Et les bottines jaune pâle
Que l'on venait de lui donner.

Plus tard j'aperçus en grand nombre
Des hommes au visage sombre,
Portant quelque chose de noir:
Ils sortaient de notre demeure;
Et depuis lors ma mère pleure
Depuis le matin jusqu'au soir.

Et je n'ai pu revoir mon frère;
Je l'ai cherché dans le parterre,
Dans les jardins et dans les cours,
Partout où nous jouions ensemble,
Sous le grand chêne, sous le tremble.
Tu vois, je le cherche toujours.

J'ai cru qu'il courait dans ces plaines,
Qu'une fois je vis toutes pleines
De fleurs que nos jardins n'ont pas,
Et de papillons dont les aîles
Brillaient comme des étincelles,
Et j'ai voulu suivre ses pas.

Mais vois, partout dans les prairies,
Les pauvres fleurs se sont flétries;
Les papillons, avec effroi,
Ont fui pour éviter la bise;
Partout la terre semble grise;
Ne sens-tu pas comme il fait froid?

Oh! dans quelque forêt bien sombre
Mon frère s'est perdu dans l'ombre;
Je suis sûre qu'il a bien peur,
Qu'il a bien froid, qu'il pleure, crie,
Ou qu'à genoux peut-être il prie
Le bon Dieu d'appeler sa soeur.

Il faut que je trouve sa trace,
Je ne suis point encore lasse,
Et Dieu doit l'avoir entendu;
Ma mère serait tant heureuse,
Quand je ramènerais, joyeuse,
Son tout petit enfant perdu!

Oh! dis-moi, dis-moi, je t'en prie,
N'as-tu point vu dans la prairie,
Dans les bois ou sur le chemin,
N'as-tu point vu mon petit frère,
Qui doit errer tout solitaire?
O mon Dieu! je le cherche en vain.

H. BLANVALET.

5. L'homme au masque de fer.

Quelques mois après la mort du cardinal Mazarin, il arriva un évènement qui n'a point d'exemple; et ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'alla prendre à l'île Sainte-Marguerite, et le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans le château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. „Il était admirablement bien fait, disait ce médecin; sa peau était un peu brune; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant ja-

mais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être.“

Cet inconnu mourut en 1703, et fut enterré, la nuit, à la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redoubla l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute, car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette, et la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur: «Avez-vous lu ce qui est écrit sur l'assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? — Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur; je viens de la trouver; personne ne l'a vue.» Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. «Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire.» Parmi les personnes qui ont eu une connaissance immédiate de ce fait, il y en a une très-digne de foi qui vit encore. M. de Chamillart fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret. Le second maréchal de la Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père, il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer*, Chamillart lui répondit que c'était le secret de l'Etat, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encore beaucoup

de mes contemporains qui déposent la vérité de ce que j'avance, et je ne connais point de fait ni plus extraordinaire, ni mieux constaté.

VOLTAIRE.

---

6. Départ des Croisés après le Concile de Clermont.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des Croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc. La foule des Croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs.

On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mître avec l'épée, le seigneur avec le serf, le maître avec le serviteur. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin: partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline: de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Evangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix,

jurant d'exterminer les Sarasins et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri des Croisés: *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir par Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine; et ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des Croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pélerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leur main l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisons, leurs ustensiles, leurs meubles.

Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et leur ignorance ajoutant à leur illusion, prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pélerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se

présentait à leurs yeux, demandaient si c'était là Jérusalem. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

MICHAUD.

---

7. Un Livre. — Apologue.

Représentez-vous que vous vous trouvez seul dans une forêt: vous n'en connaissez pas les routes, la fin du jour qui s'approche vous donne une secrète inquiétude, votre imagination vous rappelle des histoires peu rassurantes, on a parlé tout récemment de mauvais coups dans le voisinage: tout-à-coup, au détour d'une route, un homme se présente à vous; le premier instant est à l'émotion; mais cet homme a dans ses mains un livre dont il est profondément occupé. Cela suffit; plus de crainte, vous l'abordez avec confiance, c'est un être raisonnable, c'est un ami qui se présente, ce livre est comme une garantie entre vous et lui: c'est le symbole de la civilisation.

DUMONT.

---

8. Le Chat et le vieux Rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables;
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,

Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde:
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières,
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas: la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats;
Puis, ressortant, font quatre pas;
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête:
Le pendu ressuscite et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant:
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis:
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai: notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé!
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour:
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats:
Je soupçonne dessous encore quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence:
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est la mère de la sûreté.

LA FONTAINE.

---

9. Le Télescope de Saint-Germain.

Lettre de Madame de Maintenon.

Dès le lendemain de votre départ, la cour s'est installée à Saint-Germain, où nous serons probablement une semaine encore. Vous savez, Madame, combien Sa Majesté affectionne son belvédère de Louis XIII et le télescope de ce prince, un des meilleurs qu'on ait jamais faits avant lui. Le roi, par un mouvement d'inspiration, a dirigé cet instrument vers cet espace si éloigné où la Seine, formant un coude, embrasse l'extrémité du bois de Chatou, et a remarqué dans le courant du fleuve deux baigneurs qui paraissaient enseigner la natation à un troisième beaucoup plus jeune, et qui le rudoyaient probablement, car ce jeune homme, âgé de quatorze ou quinze ans, s'est échappé de leurs mains et s'est sauvé sur le rivage pour y prendre ses vêtements et s'habiller; ils l'ont rappelé en badinant, mais l'on voyait qu'il résistait et qu'il ne voulait plus de leurs leçons. Alors les deux baigneurs, s'élançant sur lui, l'ont assailli, et le ramenant de force dans la rivière, ils l'ont noyé de leurs propres mains.

Ayant englouti leur victime, ils ont porté leurs regards inquiets sur l'un et l'autre rivage; puis, rassurés en ne voyant personne, ils ont repris leurs vêtements, ont côtoyé le fleuve et se sont dirigés vers le château. Le roi, montant vite à cheval, s'est fait accompagner de

cinq à six mousquetaires, et s'en est allé au devant d'eux; il ne tarda pas à les joindre. „Messieurs, leur dit-il, on vous a vus partir trois; qu'avez-vous fait de votre camarade?“ Cette interpellation, prononcée avec assurance, les a un peu troublés, mais bientôt ils ont répondu que leur camarade avait voulu s'exercer à nager, qu'ils l'avaient laissé se divertissant dans la rivière vers l'angle de la forêt, à cet endroit où l'on pouvait remarquer son linge et ses vêtements qui étaient sur l'herbe.

A cette réponse, le roi leur a fait lier les mains, et les mousquetaires les ayant encore attachés l'un à l'autre, les ont amenés au vieux château, où ils ont été enfermés séparément. Sa Majesté, dont l'indignation était au comble, a fait appeler le grand-prévôt, et, lui exposant les faits tels qu'ils s'étaient passés sous ses yeux, a ordonné qu'il en fût fait justice sur l'heure. Le grand-prévôt, scrupuleux à l'excès, a supplié le roi de considérer qu'à une pareille distance et à travers un télescope, les choses avaient pu se montrer différentes de ce qu'elles étaient; que peut-être, au lieu de retenir leur ami sous les ondes, les deux baigneurs n'étaient occupés qu'à l'y soutenir.

»Non, Monsieur, non, a répondu Sa Majesté; ils l'ont ramené dans le fleuve malgré lui, et j'ai vu leurs efforts et les siens quand ils l'ont englouti. — Mais, Sire, a répondu le scrupuleux magistrat, nos lois criminelles veulent deux témoins, et Votre Majesté, toute-puissante qu'elle est, ne me présentera jamais que le témoignage d'un seul. — Monsieur, reprit le roi avec douceur, je vous autorise à exprimer dans votre sentence que vous avez entendu le roi de France et le roi de Navarre comme

témoins univoques du fait.« Voyant que ce double emploi ne rassurait pas encore le juge, Sa Majesté s'est impatientée et a dit: »Le roi Louis IX rendait souvent la justice lui-même au bois de Vincennes, je m'en vais aujourd'hui suivre son exemple, et rendre la justice à Saint-Germain.« Aussitôt la salle du trône a été préparée par son ordre; vingt bourgeois notables de la ville ont été appelés au château, les dames et les seigneurs ont occupé avec eux les banquettes; le roi, décoré de ses ordres, est monté sur son siége, et les deux meurtriers ont comparu. A leurs contradictions, à leur embarras toujours croissant, l'auditoire a aisément reconnu leur culpabilité. Le malheureux jeune homme était leur frère; il venait d'hériter de leur mère commune, qui l'avait eu d'un second lit. Ces monstres l'ont assassiné par vengeance et par cupidité. Le roi les a condamnés à être liés et précipités dans le fleuve, à la même place où ils ont immolé leur jeune frère.

Quand ils ont vu le roi descendre de son trône, ils se sont jetés à ses pieds en implorant leur grâce et confessant leur forfait. Le roi a remercié Dieu de la confession qui venait d'échapper à leur conscience, mais a confirmé sa sentence. Ils ont été exécutés avant le coucher de ce même soleil qui avait éclairé leur crime, et le lendemain les trois corps réunis ont été retrouvés à deux lieues sous les saules qui bordent une prairie au delà de Poissy. Des ordres sont partis pour les inhumer séparément. Le plus jeune a été ramené à Saint-Germain, où Sa Majesté a voulu qu'on lui fît des obsèques dignes de son innocence et de ses malheurs. Messieurs les mousquetaires y ont tous assisté.

Mme DE MAINTENON.

---

10. Les Khan ou kiarvanserai (karavanserail) de l'Orient.

On appelle du mot générique *khan* tous les lieux publics où les voyageurs sont admis: on donne plus particulièrement le nom de *kiarvanserai* aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands nommées *kiarvan*, et que nous appelons assez improprement *caravanes*. Ces édifices sont dus, presque tous, à la piété des pachas, ou des riches particuliers qui les ont fait construire, et les ont placés sous la sauvegarde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire.

Les *kiarvanserai* sont presque toujours formés de quatre bâtiments qui renferment une cour: au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre de chambres; elles ont presque toutes une cheminée, et communiquent par une galerie extérieure; au milieu de la cour est une fontaine abondante et richement décorée; de magnifiques platanes en ombragent le pourtour, et présentent leur abri aux voyageurs fatigués. C'est un spectacle intéressant que celui d'un khan, lorsque, vers la fin du jour, plusieurs caravanes arrivent de divers endroits pour y passer la nuit; de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses; une foule de cavaliers les accompagnent ou les suivent; ils ont des vêtements variés, des armes, des figures différentes. Le mouvement est général; on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise; on se reconnaît avec joie; les uns proposent des marchés; les autres s'interrogent sur les dangers de la route.

Un vieillard, inspecteur du khan, chargé d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée; il accueille les

voyageurs, leur rend le salut et les vœux qu'ils lui adressent; il s'informe de ceux qu'il n'aperçoit point encore: tous se félicitent de le revoir, et le traitent avec égards; il veille aux intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient les discordes, et si, à la suite de ces riches convois, venus des régions lointaines, il se trouve, par un contraste trop fréquent, quelques malheureux dénués de tout, ils sont traités comme des frères qui achèvent plus laborieusement que d'autres le pèlerinage de la vie.

CHOISEUL-GOUFFIER.

---

11. Le passage du Rubicon.

Le sénat s'était flatté que ce général ne pouvait pas tirer si tôt ses troupes du fond des Gaules où elles étaient répandues en différentes provinces, et qu'avant qu'elles eussent passé les Alpes, Pompée aurait une puissante armée sur pied. Mais César, dont les vues et l'activité étaient incomparables, résolut de prévenir ses ennemis par la hardiesse et la promptitude de sa marche. Il était actuellement à Ravenne, comme nous l'avons dit. Il envoya sur-le-champ un ordre secret aux corps de ses troupes qui étaient les plus avancés, de s'approcher du Rubicon, petite rivière qui séparait son gouvernement, c'est-à-dire, la Gaule Cisalpine du reste de l'Italie.

Il partit le soir, marcha toute la nuit avec une extrême diligence, et à la pointe du jour arriva au rendez-vous, où il trouva environ cinq mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Il s'arrêta quelque temps au bord de cette petite rivière. L'inquiétude du succès de son entreprise, et même tous les malheurs d'une guerre civile se présentèrent alors à son esprit. César élevé dans le sein d'une république ne put, en approchant de

Rome, envisager de sang-froid la ruine de sa patrie. Il avait compté auparavant sur une fermeté d'âme, ou pour mieux dire, sur une dureté à laquelle il avait peine à parvenir; et la liberté prête à expirer sous l'effort de ses armes, lui coûta encore quelques remords. »Si je diffère à passer cette rivière, dit-il aux principaux officiers dont il était environné, je suis perdu; et si je passe, que je vais faire de malheureux!«

Mais après avoir réfléchi sur la haine et l'animosité de ses ennemis, et sur ses propres forces, il se jette dans le fleuve, le traverse en s'écriant, comme on le fait dans les entreprises incertaines et hasardeuses: *C'en est fait, le sort est jeté.* Il continua aussitôt sa marche avec toute la diligence que lui put permettre un corps d'infanterie. Il arrive à Rimini, surprend cette place, et s'en rend le maître.

On ne peut exprimer la crainte et la terreur que la perte de cette place répandit dans toute l'Italie, et jusque dans Rome. Il semblait que ce capitaine si redoutable fût déjà aux portes de la ville avec l'armée entière des Gaules. Le sénat s'assembla plusieurs fois, sans pouvoir prendre aucun parti; les esprits étaient trop divisés; plusieurs sénateurs sans ouvrir aucun avis ne faisaient que contredire celui des autres; et dans ces assemblées tumultueuses, on n'approuvait que les conseils qu'on ne pouvait exécuter.

VERTOT.

---

12. Les Hirondelles.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.

Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine:
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour:
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

BÉRANGER.

---

13. Les Coucous.

Les coucous sont devenus célèbres entre tous les oiseaux par la singulière habitude de ne point nicher et de porter leurs œufs dans des nids étrangers. Il est remarquable qu'ils choisissent toujours pour cela le nid d'un oiseau qui, comme eux, se nourrit d'insectes; ils s'assurent ainsi que leurs petits recevront la nourriture qui leur convient. La femelle du coucou pond ses œufs à des intervalles assez grands, trop grands sans doute pour qu'elle pût les couver ensemble, et c'est là peut-être tout le secret d'une habitude aussi exceptionnelle que celle que je viens de rappeler et qui excite notre surprise. Cette mère, en apparence si peu digne de ce beau titre, place chacun de ses œufs dans un nid différent; on voit que, si elle renonce aux soins si doux de la maternité, elle fait au moins preuve de prévoyance et de sollicitude, et qu'elle ne néglige rien pour que chacun de ses petits soit adopté sans trop de difficulté par les oiseaux auxquels elle confie sa tâche, et pour que chaque œuf soit associé à des couvées de son âge. Les petits coucous sont beaucoup plus voraces que les oiseaux dont ils occupent le nid, et la même femelle ne suffirait pas à en nourrir plus d'un.

Mais est-ce le coucou qui prend de telles précautions, et qui prévoit de si loin? Des observations récentes nous ont appris qu'après avoir pondu un œuf sur le sol, l'avoir pris dans son bec et l'avoir transporté et déposé dans le nid qu'il lui destine, l'oiseau qui nous occupe va se placer en observation à peu de distance de là, qu'il surveille ce qui se passe dans le nid, et que, s'il voit que son œuf est négligé, il le reprend pour le confier à d'autres oiseaux. M. Prévost a remarqué que, lors-

qu'il inquiétait la mère adoptive que le coucou avait donnée à son œuf, celui-ci venait le reprendre et le porter ailleurs; et un jour, cet observateur ayant retiré un de ces œufs du nid où il venait d'être placé, et l'ayant posé à terre, le coucou, qui observait tout d'un poste voisin, vint le reprendre, et le remit immédiatement en place.

Les fauvettes, les grives, les rossignols et les autres espèces (toutes plus faibles que le coucou) auxquelles celui-ci confie ses œufs, prennent de ceux-ci les mêmes soins que des leurs. Mais ils ne savent quelle race ils associent à leurs petits; ils ne devinent pas cet instinct glouton qui ne permettra bientôt plus le partage de la nourriture entre les fils légitimes de la maison et le mauvais frère qu'on leur a donné. Sans reconnaissance pour les bienfaits qu'il reçoit chaque jour, celui-ci n'écoute d'autre voix que celle de l'énorme estomac qui caractérise son espèce, et qui la rend si terrible aux insectes, ou plutôt il obéit à une impulsion toute machinale.

Le jeune coucou, peu d'heures après sa sortie de l'œuf, ne tend qu'à se débarrasser de ceux qui partagent ses repas. Muni, à ce moment, d'un dos plat et même un peu déprimé, il s'en sert pour satisfaire le singulier besoin qui s'empare de lui. Il se glisse sous la couvée, et à mesure qu'il a réussi à placer sur son dos un des petits dont il partagea le berceau, il gagne le bord du nid avec sa charge, se relève et la précipite. Chose remarquable! cette envie de détruire ne dure chez lui que quelques jours; et si, au bout de ce temps, quelques-uns de ses frères de nid ont échappé, ils n'ont plus rien à redouter de leur compagnon. C'est que l'instinct qui l'incitait contre eux ne subsiste pas plus de temps

qu'il n'en faut pour achever une œuvre comme celle à laquelle ce penchant préside. Ce penchant est tellement impérieux que, lorsqu'on met à côté d'un coucou de deux ou trois jours un oiseau trop lourd pour qu'il puisse le soulever, il essaie avec une incroyable agitation d'en venir à bout. *HOLLARD.*

---

14. Une Ondée.

Le nuage qui se formait depuis longtemps à l'horizon a pris des teintes plus sombres; le tonnerre gronde sourdement, la nue se déchire! Les promeneurs surpris s'enfuient de toutes parts avec des rires et des cris.

Je me suis toujours singulièrement amusé de ces »sauve qui peut« amenés par un subit orage. Il semble alors que chacun, surpris à l'improviste, perd le caractère factice que lui a fait le monde ou l'habitude pour trahir sa véritable nature.

Voyez plutôt ce gros homme à la démarche délibérée, qui, oubliant tout à coup son insouciance de commande, court comme un écolier! C'est un bourgeois économe qui se donne des airs de dissipateur, et qui tremble de gâter son chapeau.

Là-bas, au contraire, cette jolie dame, dont la mine est si modeste et la toilette si soigneusement ordonnée, ralentit le pas sous l'orage qui redouble; elle semble trouver plaisir à le braver, et ne songe point à son camail de velours moucheté par la grêle; c'est évidemment une lionne déguisée en brebis.

Ici, un jeune homme qui passait, s'est arrêté pour recevoir dans sa main quelques-uns des grains congelés qu'il examine. A voir tout à l'heure son pas rapide et

affairé, vous l'auriez pris pour un commis en recouvrement, et c'est un jeune savant qui étudie les effets de l'électricité.

Et ces écoliers qui rompent leurs rangs pour courir après les raffales de la giboulée, ces jeunes filles tout à l'heure les yeux baissés, et qui s'enfuient maintenant avec des éclats de rire, ces gardes nationaux qui renoncent à l'attitude martiale de leurs jours de service pour se réfugier sous un porche! L'orage a fait toutes ces métamorphoses.

E. SOUVESTRE.

---

15. Le Château de Cartes.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
    Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse;
Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours.
Le père par un conte égayait ses discours,
    La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
    Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin: le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
    Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
    Tout-à-coup voici le lecteur
Qui s'interrompt: Papa, dit-il, daigne m'instruire

Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire:
Ces deux noms sont-ils différents?
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie: Il est fini! Son frère murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant.

FLORIAN.

---

16. Bataille de Grandson.

Cependant les Suisses avançaient toujours, et peu à peu les Bourguignons furent ramenés au bord de l'Arnon, après avoir perdu leurs plus nobles et leurs plus illustres combattants....

Le duc se trouvait enfin repoussé vers ce camp si bien fortifié, qui ne lui avait été de nul usage, et vers le gros de son armée, dont son imprudence l'avait séparé. Il pensait retrouver là tout son avantage. Mais, pendant le combat, le reste des Suisses avait continué à gagner les hauteurs; le duc vit tout à coup paraître à sa gauche, sur les collines de Bonvillars et de Champagne, une foule d'ennemis bien plus grande encore que celle qu'il avait déjà combattue. Ils Avancaient avec un bruit effroyable, en poussant le cri: »Grandson, Grandson!« comme pour rappeler leurs confédérés, traîtreusement mis à mort. Bientôt on entendit au loin le son retentissant des trompes d'Uri et d'Unterwalden. C'étaient deux cornes d'une merveilleuse grandeur, qui, selon la tradition de ces peuples, avaient jadis été données à leurs pères par Pepin et Charlemagne, et qui servaient à les

exciter et à les rallier dans les combats. Deux hommes robustes soufflaient à perte d'haleine dans ces deux cornes, qui se nommaient vulgairement le taureau d'Uri et la vache d'Unterwalden, et par trois fois faisaient retentir dans les montagnes ce son prolongé et terrible que les Autrichiens redoutaient depuis si longtemps, et que les Bourguignons apprirent aussi à connaître.

Le ciel s'était éclairci, et le soleil de ce jour d'hiver éclairait vivement cette nouvelle armée qui descendait des hauteurs: «Et quels sont ceux-ci?» demanda le duc à Brandolfe de Stein, ce capitaine de Grandson, fait prisonnier dans la ville avant le siége du château. «Qu'est-ce que ce peuple sauvage? Sont-ils aussi vos alliés?» — «Oui, monseigneur, répondit le prisonnier, et les plus anciens de tous: ce sont les gens des vieilles ligues suisses, qui habitent les hautes montagnes; ceux qui ont tant de fois mis les Autrichiens en déroute; voilà les gens de Glaris, et je reconnais leur landamman Tschudi; plus loin, ceux de Schaffhouse, et voici encore le bourgmestre de Zurich avec sa troupe.» — «En ce cas, reprit le duc, c'est fait de nous, puisque la seule avant-garde nous a donné tant de peine.»

Toutefois le duc ne perdit pas courage, il s'en allait de tous côtés, ralliant ses gens, essayant de les mettre en bataille, se jetant tout le premier à travers le danger. C'était peine et vaillance perdues. La retraite précipitée de la cavalerie et des meilleurs hommes d'armes avait déjà commencé à répandre le trouble et l'épouvante dans le reste de l'armée; mais lorsqu'on entendit les cris de ces gens des montagnes, et le son effroyable et nouveau de leurs trompes; lorsqu'on les vit descendre tête baissée et à grands pas, comme si rien ne dût les arrêter; lorsque

les couleuvrines qu'ils avaient amenées commencèrent à tirer à l'improviste, alors le désordre se mit dans tout le camp. Une terreur panique s'empara des esprits. Les Italiens les premiers prirent la fuite; tous couraient éperdus çà et là, hâtant leur course sans s'arrêter un instant et comme poursuivis par une puissance invisible. Le duc les rappelait par ses cris, les accablait d'injures, les frappait à grands coups d'épée. Accablé de fatigue, épuisé de douleur et de rage, resté presque le dernier, lui-même enfin prit la fuite, n'ayant plus ni camp, ni armée, et s'en alla à l'aventure, suivi de cinq seulement de ses serviteurs. Il courut ainsi sans s'arrêter pendant six lieues jusqu'à Jougne, dans le passage du Jura.

La nuit venait, les Suisses n'avaient que peu de gens à cheval, et le pays n'était point favorable aux mouvements de la cavalerie. Dès que les Bourguignons furent entièrement dispersés, et leurs retranchements sans défense, toute poursuite cessa, et les vainqueurs, se jetant à genoux, remercièrent Dieu qui leur avait accordé une si belle victoire. *DE BARANTE.*

---

17. L'Hiver et le Printemps.

Quel spectacle lugubre ne présentait pas la campagne il y a quelques semaines! Un voile épais de neige était étendu sur la contrée, et n'offrait plus à nos regards qu'une scène monotone de stérilité et de mort; toutes les couleurs de la vie avaient disparu; les chants des habitans de l'air ne se faisaient plus entendre; leur voix s'était glacée; nos montagnes ne nous présentaient qu'un vaste cercle de frimas, qui semblait devoir éterniser l'hiver de la nature; la terre, engourdie et glacée, était de pierre; et quand la bêche

du laboureur aurait pu la briser, quand on l'aurait couverte des semences les plus pures, elle serait demeurée insensible, comme un cadavre à la voix émue de l'ami qui l'appelle par son nom et qui lui crie en vain : Lève-toi, lève-toi! Un silence mélancolique régnait sur les plaines; on n'entendait plus, dans nos forêts dépouillées, que le froissement des branches, que le bruissement de quelques feuilles desséchées, et que les efforts lugubres des vents. Sur cette scène de détresse, le souffle du nord se promenait avec violence, poursuivait l'homme jusque dans sa retraite, le glaçait au bord de son foyer, et semblait vouloir éteindre jusqu'à ces restes de chaleur et de vie qu'il avait conservés. Autour de nous, tout était immobile, tout semblait frappé de mort; et l'homme seul semblait, pour ainsi dire, n'être vivant au milieu de toutes ces glaces, que pour assister à la mort de la Création.

Cependant, au milieu de cette détresse de la Nature, au-dessus de ce fracas des vents, dont le souffle glaçant et les gémissements paraissaient à la fois plaindre et menacer la terre, un objet, un seul objet, conservait encore à nos yeux sa première beauté: au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos frimas et de nos orages, le ciel avait conservé son éclat et sa pureté, les astres continuaient leur course avec le même ordre, dans la même majesté; et l'on voyait que la terre seule avait souffert. Mais le soleil était allé vivifier un autre hémisphère; il ne nous jetait plus que des rayons obliques, souvent interceptés, et presque sans chaleur; il ne brillait pour nous qu'après de longues nuits; et l'on eût dit que, s'il répandait encore sur nous ses clartés, c'était bien moins pour nous réchauffer et nous rendre la vie, que pour nous révéler la mort de la Nature, et pour nous apprendre que l'hiver avait pris, autour de nous, la

place de l'éternel printemps qui, avant la révolte, réjouissait Eden.

Mais, dès les premiers jours d'Avril, un souffle de vie a paru se mouvoir sur la surface de notre hémisphère, comme autrefois l'Esprit créateur sur les eaux du chaos. La terre a semblé s'entrouvrir, et comme éclore. Au lieu de ces neiges qui la couvraient, quelques semaines auparavant, nous en avons vu sortir de toutes parts un tapis de verdure, comme pour reposer nos regards, et les préparer par degrés à contempler les éblouissants objets que le printemps allait faire briller tour à tour à nos yeux! Oh! comme la face de la terre a changé dans l'espace de quelques jours! comme ce cadavre immobile et pâle s'est coloré, s'est animé! comme il s'embellit! comme il devient éclatant! on dirait qu'Eden va renaître; on dirait que le jardin de notre premier père va reparaître dans toute sa pompe! on dirait qu'une âme est entrée dans tous les objets qui nous entourent, et qu'une émotion de bonheur les a pénétrés, qu'ils l'ont sentie, qu'ils s'animent, qu'ils respirent, qu'ils se meuvent! - Voyez comme la moindre fleur qui émaille par millions le tapis de vos prairies, est plus magnifiquement vêtue que Salomon dans sa gloire. Ecoutez comme les oiseaux de l'air ont repris, avec leur bonheur, leurs accents joyeux, et comme ils chantent au-dessus de nous les mélodieux concerts du printemps; voyez comme toutes les races vivantes, réveillées en nouveauté de vie, rendent hommage toutes ensemble par leurs mouvemens et par leurs cris, à la bonté, à la puissance, à la sagesse de ce Dieu Créateur «à qui s'attendent tous les êtres, et qui remplit leur coeur de joie.» Tout est pénétré de vie; tout semble renouvelé; et l'air même que l'on respire, rafraîchi par les premières rosées, embaumé par les plus doux parfums,

semble un breuvage et comme un élixir envoyé des cieux. *GAUSSEN.*

---

18. Fable imitée d'Horace.

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe et soigneux de son bien:
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour, comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt: lard, raisin, et fromage et noisette.
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laissait au citadin les mets plus délicats.

„Ami, dit celui-ci, veux-tu, dans la misère,
„Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
„Ou préférer le monde à tes tristes forêts?
„Viens: crois-moi, suis mes pas: la ville est ici près:
„Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.
„L'heure s'écoule, ami; tout fuit; la mort s'avance:
„Les grands ni les petits n'échappent à ses lois;
„Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois."

Le villageois écoute, accepte la partie:
On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs,
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.

La nuit quittait les cieux, quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie: et, riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune;
Sa vie en ses déserts était âpre, importune.
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici, l'on y peut vivre et rire: quand soudain
Des valets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit: nul coin, nulle retraite,
Les dogues réveillés les glacent par leur voix;
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
Alors le campagnard, honteux de son délire:
„Soyez heureux, dit-il: adieu, je me retire,
„Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
„Le sommeil, un peu d'orge, et la tranquillité."

A. CHÉNIER.

---

19. Washington.

Washington n'avait point ces qualités brillantes, extraordinaires, qui frappent au premier aspect l'imagination humaine. Ce n'était point un de ces génies ardents, pressés d'éclater, entraînés par la grandeur de leur pensée ou de leur passion, et qui répandent autour d'eux les richesses de leur nature avant même qu'au dehors aucune occasion, aucune nécessité en sollicite l'emploi. Etranger à toute agitation intérieure, à toute ambition spontanée et superbe, Washington n'allait point au devant des choses, n'aspirait point à l'admiration des hommes. Cet esprit si ferme, ce coeur si haut était profondément calme et modeste. Capable de s'élever au niveau des plus grandes destinées, il eût pu s'ignorer lui-même sans en souffrir, et trouver dans la culture de ses terres la satisfaction de ces facultés puissantes qui devaient suffire au commandement des armées et à la fondation d'un gouvernement.

Mais quand l'occasion s'offrit, quand la nécessité arriva, sans efforts de sa part, sans surprise de la part des autres, le sage planteur fut un grand homme. Il avait à un degré

supérieur les deux qualités qui, dans la vie active, rendent l'homme capable des grandes choses; il savait croire fermement à sa propre pensée, et agir résolument selon ce qu'il pensait, sans en craindre la responsabilité.

GUIZOT.

---

20. Les Gaucheries.

J'entrai en fonctions.*) On me donna pour mon partage ce qui s'appelle, en termes de l'art, les chemises à bâtir. Je me trouvai fort embarrassée; je n'avais jamais fait que les petits ouvrages dont on s'amuse dans les couvents et je n'entendais rien aux autres. Je passai la journée tant à prendre les mesures qu'à exécuter cette grande entreprise, et quand madame la duchesse du Maine eut mis sa chemise, elle trouva dans le bras ce qui devait être au coude. Elle demanda qui avait fait cette belle opération; on répondit que c'était moi. Elle dit, sans s'émouvoir que je ne savais pas travailler, et qu'il fallait laisser ce soin à une autre. Je me consolai du mauvais succès par ses suites. Il est pourtant vrai que, de la meilleure foi du monde, j'avais fait tout le mieux qu'il m'avait été possible; mais, avec cette bonne volonté, je remplissais mal mon ministère. J'ai cent fois admiré la patience avec laquelle cette princesse, quoique peu endurante, supportait mes balourdises.

La première fois que je lui donnai à boire, je versai l'eau sur elle au lieu de la mettre dans le verre. Le défaut de ma vue extrêmement basse, joint au trouble où j'étais toujours en l'approchant, me faisait paraître dépourvue de toute compréhension pour les choses les plus simples. Elle me dit un jour de lui apporter du rouge et

---

*) Mlle. de Launay venait d'entrer chez la duchesse du Maine en qualité de femme de chambre.

une petite tasse avec de l'eau qui était sur sa toilette; j'entrai dans sa chambre où je demeurai éperdue sans savoir de quel côté tourner. La princesse de Guise y passa par hasard; et, surprise de me trouver dans cet égarement, que faites-vous donc là, me dit-elle?

Eh! madame, lui dis-je, du rouge, une tasse, une toilette; je ne vois rien de tout cela. Touchée de ma désolation, elle me mit en main ce que, sans son secours, j'aurais inutilement cherché.

Je dirai encore quelques-unes de mes bévues plus singulières, et qui semblaient tenir de l'imbécillité. Madame la duchesse du Maine étant à sa toilette, me demanda de la poudre; je pris la boîte par le couvercle; elle tomba comme de raison et toute la poudre se répandit sur la Princesse qui me dit fort doucement: Quand vous prenez quelque chose, il faut que ce soit par en bas; je retins si bien cette leçon, qu'à quelques jours de là m'ayant demandé sa bourse, je la pris par le fond, et je fus fort étonnée de voir une centaine de louis qui étaient dedans, couvrir le parquet; je ne savais plus par où rien prendre.

Mme de STAAL-LAUNAY.

---

21. Vienne en 1808.

Vienne est située dans une plaine au milieu de collines pittoresques. Le Danube qui la traverse et l'entoure se partage en diverses branches qui forment des îles fort agréables; mais le fleuve lui-même perd de sa dignité dans tous ces détours, et il ne produit pas l'impression que promet son antique renommée. Vienne est une vieille ville assez petite, mais environnée de faubourgs très-spacieux: on prétend que la ville renfermée dans les fortifications n'est pas plus grande qu'elle ne l'était quand Richard Cœur-de-Lion fut mis en

prison non loin de ses portes. Les rues y sont étroites comme en Italie; les palais rappellent un peu ceux de Florence; enfin rien n'y ressemble au reste de l'Allemagne, si ce n'est quelques édifices gothiques qui retracent le moyen âge à l'imagination.

Le premier de ces édifices est la tour de Saint-Etienne: elle s'élève au-dessus de toutes les églises de Vienne, et domine majestueusement la bonne et paisible ville, dont elle a vu passer les générations et la gloire. Il fallut deux siècles, dit-on, pour achever cette tour commencée en 1100; toute l'histoire d'Autriche s'y rattache de quelque manière. Aucun édifice ne peut être plus patriotique qu'une église, c'est le seul dans lequel toutes les classes de la nation se réunissent, le seul qui rappelle non-seulement les événements publics, mais les pensées secrètes, les affections intimes que les chefs et les citoyens ont apportées dans son enceinte......

Il n'est point de grande ville qui n'ait un édifice, une promenade, une merveille quelconque de l'art ou de la nature, à laquelle les souvenirs de l'enfance se rattachent. Il me semble que le *Prater* doit avoir pour les habitants de Vienne un charme de ce genre; on ne trouve nulle part, si près d'une capitale, une promenade qui puisse faire jouir ainsi des beautés d'une nature tout à la fois agreste et soignée. Une forêt majestueuse se prolonge jusqu'aux bords du Danube: l'on voit de loin des troupeaux de cerfs traverser la prairie; ils reviennent chaque matin; ils s'enfuient chaque soir, quand l'affluence des promeneurs trouble leur solitude......

C'est surtout au Prater qu'on est frappé de l'aisance et de la prospérité du peuple de Vienne. Cette ville a la réputation de consommer en nourriture plus que toute autre ville d'une population égale, et ce genre de supériorité un peu vulgaire ne lui est pas contesté. On voit des familles entières de

bourgeois et d'artisans qui partent à cinq heures du soir pour aller au Prater faire un goûter champêtre aussi substantiel que le dîner d'un autre pays, et l'argent qu'ils peuvent dépenser là prouve assez combien ils sont laborieux et doucement gouvernés. Le soir, des milliers d'hommes reviennent tenant par la main leurs femmes et leurs enfants ; aucun désordre, aucune querelle ne trouble cette multitude dont on entend à peine la voix, tant sa joie est silencieuse !

Les grands seigneurs se promènent avec des chevaux et des voitures très-magnifiques et de fort bon goût ; tout leur amusement est de reconnaître dans une allée du Prater ceux qu'ils viennent de quitter dans un salon ; mais la diversité des objets empêche de suivre aucune pensée, et la plupart des hommes se complaisent à dissiper ainsi les réflexions qui les importunent. Ces grands seigneurs de Vienne, les plus illustres et les plus riches de l'Europe, n'abusent d'aucun de leurs avantages ; ils laissent de misérables fiacres arrêter leurs brillants équipages. L'empereur et ses frères se rangent tranquillement aussi à la file, et veulent être considérés, dans leurs amusements, comme de simples particuliers. L'on aperçoit souvent au milieu de toute cette foule des costumes orientaux, hongrois et polonais, qui réveillent l'imagination ; et de distance en distance, une musique harmonieuse donne à ce rassemblement l'air d'une fête paisible où chacun jouit de soi-même sans s'inquiéter de son voisin.

Mme DE STAEL.

---

22. Hymne au Soleil.

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans l'azur ta route accoutumée ?
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival ;

Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent ;
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des autans
Tombe du haut sapin la tête échevelée;
Le mont même, le mont, assailli par le temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée;
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté;
Un printemps éternel embellit ta jeunesse:
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris et consoles la terre.
Hélas! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière!
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux,
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!
Mais peut-être, ô soleil! tu n'as qu'une saison;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin;
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

BAOUR-LORMIAN.

---

23. Les deux Pères.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfans, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant: Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfans?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur, comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures, et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant: car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfans. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il

aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit: Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfans; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

LA MENNAIS.

---

24. Utilité de l'étude d'une langue étrangère.

Quand on enseigne une langue étrangère, on peut imposer à l'élève l'exercice si utile de la rédaction. Et comme il ne comprend chaque phrase qu'en la traduisant intérieurement, c'est, par le fait, dans la langue maternelle qu'il s'attache à chercher des expressions. C'est celle-là qu'il étudie à travers l'autre ; car qu'est-ce qu'étudier une langue, si ce n'est s'exercer à tout dire dans cette langue, à pouvoir y rendre les idées diverses dans leurs plus exactes proportions?

De plus, par une propriété de l'esprit assez singulière l'élève s'aperçoit bientôt que les mots ne se correspondent pas exactement dans les deux langues, qu'ils coupent dans des points différents le tissu continu de la pensée. Il se retourne donc de mille manières pour exprimer ce qu'a voulu dire l'auteur étranger; il passe en revue tous les synonymes,

il les essaie l'un après l'autre ; les moindres nuances des idées mêmes lui apparaissent, ce qu'il y a de plus fin prend un corps pour lui ; et il acquiert de la sagacité, du discernement. Qu'y a-t-il de mieux ?

Mais une étude plus relevée encore que celle de la valeur des termes, c'est l'étude des lois que tous ces termes doivent observer dans leur jonction ; c'est celle enfin de la grammaire générale ou de la syntaxe. L'artifice ingénieux au moyen duquel un léger changement de forme ou de position dans les mots indique tous les rapports des idées entre elles, les place dans le passé ou dans l'avenir, et marque leur relation avec celui qui les exprime ; cet artifice est si curieux qu'aucun objet d'enseignement n'est mieux fait pour développer l'intelligence.

La route de l'esprit dans l'étude des langues est tout à fait conforme à celle qu'il est appelé à suivre en jugeant des choses de ce monde-ci. Là il y a des règles à observer, mais on s'attend aussi à rencontrer nombre d'irrégularités, d'anomalies ; il faut hésiter sans cesse entre la règle et l'exception, n'avancer qu'avec précaution, avec discernement ; c'est ainsi que se forme un tact qui nous est toujours nécessaire. Dans une phrase difficile en langue étrangère, le sens paraît d'abord couvert d'un brouillard épais ; puis vient une clarté, puis une autre ; un mot connu vous met sur la voie, autour de celui-là se groupent d'autres mots, et la force du sens emporte le tout. Rien ne ressemble mieux au débrouillement de nos pensées, c'est la marche des découvertes pour l'esprit humain.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

---

25. Le Chat.

Cet animal si joli, si vif, si turbulent quand il est jeune, si patelin, si adroit, si rusé, quand il désire quelque chose,

si fier, si libre dans la domesticité, si traître dans les vengeances ; le chat enfin, qui semble réunir tous les extrêmes, est d'une utilité très-grande dans nos habitations des villes et des champs. La guerre continuelle qu'il fait par son seul instinct, purge nos habitations d'ennemis importuns, dont les dégâts multipliés produisent à la longue de très-grandes pertes. Les animaux auxquels le chat fait la guerre, et qu'il détruit souvent plus par le plaisir de nuire que par besoin, sont indistinctement tous les animaux faibles et qui ne peuvent échapper ou à sa force ou à son adresse. Les oiseaux, les rats, les souris, etc., deviennent sa proie ou son jouet.

Ce qu'il ne peut ravir de haute lutte, il le guette et l'épie avec une patience inconcevable. Tapi au bord d'un trou, ramassé dans le moindre espace possible, les yeux fermés en apparence, mais assez ouverts pour distinguer sa proie, il affecte un sommeil perfide pour tromper l'animal dont il médite la mort. A peine celui-ci est-il hors de son trou, que le chat l'attaque et le saisit. S'il a sur lui un avantage considérable du côté de la force, il s'en amuse pendant quelque temps pour insulter à son malheur. Le jeu commence-t-il à l'ennuyer, d'un coup de dent il le tue, souvent sans nécessité, et lors même qu'il est le plus délicatement nourri. Le traitement le plus doux, les soins les plus marqués, ne peuvent détruire en lui ce naturel indépendant et à demi sauvage; l'éducation même, perpétuée de race en race, ne l'a point altéré, et seul de tous les animaux que l'homme a subjugués, le chat a conservé cette fierté et cet amour de la liberté qu'il avait au milieu des forêts.

Dans l'enceinte même de nos murs, ce sont les greniers, les toits, les endroits déserts et retirés qui font son séjour ordinaire. Habite-t-il une maison des champs, la vue de la campagne ranime bientôt dans son cœur le goût de la chasse,

l'amour de la guerre. Il part seul, quelquefois avec un compagnon de rapine, et porte de tous côtés le désordre et la désolation. Tantôt grimpé sur un arbre, il enlève du nid de jeunes oiseaux, et, caché par quelques branchages, il attrape la mère qui venait apporter de la nourriture à ses petits infortunés. Tantôt, pénétrant dans les retraites des lapins, il les poursuit jusqu'au fond de leurs terriers. Souvent il arrive que ses succès enflamment son courage, et lui rendent totalement son esprit d'indépendance. Alors, il abandonne les habitations, vit au fond des bois, et la génération suivante reprend insensiblement tous les premiers caractères du chat sauvage. *COUSIN-DESPRÉAUX.*

---

26. Le vieux Chêne.

Un chêne, qui, pendant un siècle tout entier,
A Borée avait tenu tête,
Et dont l'ombrage hospitalier
Etait de mille oiseaux l'ordinaire retraite,
Sous les efforts de la tempête,
A la fin succomba. L'arbre déraciné
Joncha de ses débris le vallon consterné.
Un sage qui, par aventure,
Se promenait par là (les sages, de tous temps,
Ont été fort épris du spectacle des champs).
Vit ce roi des forêts couché sur la verdure.
Il contemple, étonné, ses immenses rameaux,
Réfléchit en silence, et dit enfin ces mots:
Dieu! quel colosse que ce chêne!
Quelle élévation! et quelle profondeur!
Il fallait qu'il tombât pour qu'avec moins de peine
L'œil pût mesurer sa grandeur.
Tel un homme éminent, que le sort persécute,
Et fait succomber trop souvent,
Se montre quelquefois plus grand après sa chute
Qu'il ne l'était auparavant.

JAUFFRET.

---

27. Francillo.

Je ne dois pas oublier une scène qui s'est passée aujourd'hui chez un banquier de cette rue, nouvellement établi dans cette ville. Il n'y a pas trois mois qu'il est revenu du Pérou avec de grandes richesses. Son père est un honnête capareto*) de Viejo de Mediana, gros village de la Castille vieille, auprès des montagnes de Sierra d'Avila, où il vit très-content de son état, avec une femme de son âge, c'est-à-dire, de soixante ans.

Il y avait un temps considérable que leur fils était sorti de chez eux, pour aller aux Indes chercher une meilleure fortune que celle qu'ils pouvaient lui faire. Plus de vingt années s'étaient écoulées depuis qu'ils ne l'avaient vu; ils parlaient souvent de lui; ils priaient le ciel tous les jours de ne le point abandonner; et ils ne manquaient pas tous les dimanches de le faire recommander au prône par le curé qui était de leurs amis. Le banquier, de son côté, ne les mettait point en oubli. Dès qu'il eut fixé son établissement, il résolut de s'informer par lui-même de la situation où ils pouvaient être. Pour cet effet, après avoir dit à ses domestiques de n'être pas en peine de lui, il partit il y a quinze jours, à cheval, sans que personne l'accompagnât, et il se rendit au lieu de sa naissance.

Il était environ dix heures du soir; et le bon savetier dormait auprès de son épouse, lorsqu' ils se réveillèrent en sursaut, au bruit que fit le banquier en frappant à la porte de leur petite maison. Ils demandèrent qui frappait. Ouvrez, ouvrez, leur dit-il, c'est votre fils Francillo. A d'autres, répondit le bonhomme: passez votre chemin, voleurs, il n'y a rien à faire ici pour vous; Francillo est présentement aux

---

*) Savetier.

Indes, s'il n'est pas mort. Votre fils n'est plus aux Indes, répliqua le banquier : il est revenu du Pérou; c'est lui qui vous parle : ne lui refusez pas l'entrée de votre maison. Levons-nous, Jacques, dit alors la femme, je crois effectivement que c'est Francillo; il me semble le reconnaître à sa voix.

Ils se levèrent aussitôt tous deux : le père alluma une chandelle et la mère, après s'être habillée à la hâte, alla ouvrir la porte : elle envisagea Francillo, et ne pouvant le méconnaître, elle se jette à son cou, et le serre étroitement entre ses bras. Maître Jacques, agité des mêmes mouvements que sa femme, embrasse à son tour son fils, et ces trois personnes, charmées de se voir réunies, après une si longue absence, ne peuvent se rassasier du plaisir de s'en donner des marques.

Après des transports si doux, le banquier débrida son cheval, et le mit dans une étable, où gîtait une vache, mère nourrice de la maison : ensuite il rendit compte à ses parents de son voyage et des biens qu'il avait apportés du Pérou. Le détail fut un peu long et aurait pu ennuyer des auditeurs désintéressés; mais un fils qui s'épanche en racontant ses aventures, ne saurait lasser l'attention d'un père et d'une mère : il n'y a pas pour eux de circonstance indifférente; ils l'écoutaient avec avidité, et les moindres choses qu'il disait, faisaient sur eux une vive impression de douleur ou de joie.

Dès qu'il eut achevé sa relation, il leur dit qu'il venait leur offrir une partie de ses biens, et il pria son père de ne plus travailler. Non, mon fils, lui dit maître Jacques, j'aime mon métier : je ne le quitterai point. Quoi donc, répliqua le banquier, n'est-il pas temps que vous vous reposiez? Je ne vous propose point de venir demeurer à

Madrid avec moi: je sais bien que le séjour de la ville n'aurait pas de charmes pour vous; je ne prétends pas troubler votre vie tranquille; mais du moins, épargnez-vous un travail pénible, et vivez ici commodément, puisque vous le pouvez.

La mère appuya le sentiment du fils, et maître Jacques se rendit. Hé bien, Francillo, dit-il, pour te satisfaire, je ne travaillerai plus pour tous les habitants du village; je raccommoderai seulement mes souliers et ceux de monsieur le curé, notre bon ami. Après cette convention, le banquier avala deux œufs frais qu'on lui fit cuire, puis se coucha près de son père, et s'endormit avec un plaisir que les enfants d'un excellent naturel sont seuls capables de s'imaginer.

Le lendemain matin, Francillo leur laissa une bourse de trois cents pistoles, et revint à Madrid. Mais il a été bien étonné ce matin de voir tout à coup paraître chez lui maître Jacques. Quel sujet vous amène ici, mon père, lui a-t-il dit? Mon fils a répondu le vieillard, je te rapporte ta bourse: reprends ton argent; je veux vivre de mon métier: je meurs d'ennui depuis que je ne travaille plus. Hé bien, mon père, a répliqué Francillo, retournez au village; continuez d'exercer votre profession; mais que ce soit seulement pour vous désennuyer. Remportez votre bourse et n'épargnez pas la mienne. Eh! que veux-tu que je fasse de ton argent, a repris maître Jacques? Soulagez-en les pauvres, a reparti le banquier: faites-en l'usage que votre curé vous conseillera. Le savetier, content de sa réponse, s'en est retourné à Mediana.

LE SAGE.

---

28. Une nuit d'été à Saint-Pétersbourg.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la lon-

gueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tout sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames et qui se laissaient aller

doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon: des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

X. DE MAISTRE.

---

29. Culture de la Mémoire.

Si la mémoire est une faculté pleine de merveilles dans sa cause et dans ses effets, on peut dire aussi qu'elle est d'une utilité infinie pour tous les usages de la vie, et surtout pour l'acquisition des sciences. C'est elle qui est la gardienne et la dépositaire de ce que nous voyons, de ce que nous lisons, et de tout ce que les maîtres ou nos propres réflexions nous apprennent. C'est un trésor domestique et naturel, où l'homme met en sûreté des richesses sans nombre et d'un prix infini. Sans elle l'étude de plusieurs années deviendrait inutile, ne laisserait après soi aucune trace, et s'écoulerait continuellement de l'esprit, comme la fable le dit de l'eau des Danaïdes...... Un talent si merveilleux et si nécessaire

est en même temps un présent de la nature, et le fruit du travail. Il tient quelque chose de l'un et de l'autre. Il doit son origine et sa naissance à la nature, sa perfection à l'art qui ne met pas en nous les qualités qui nous manquent absolument, mais qui fait croître et fortifie par la lecture celles dont nous avons déjà d'heureux commencements.

Une mémoire heureuse doit avoir deux qualités, deux vertus: la première de recevoir promptement et sans peine ce qu'on lui confie, la seconde de le garder fidèlement. On est heureux quand ces deux qualités se trouvent jointes ensemble naturellement, mais le soin et le travail contribuent beaucoup à les perfectionner.

Il y a des enfants en qui la mémoire, paresseuse et rétive, refuse d'abord tout service, et paraît condamnée à une entière stérilité. Il ne faut pas se rebuter aisément, ni céder à cette première résistance, que l'on a vu souvent être vaincue et domptée par la patience et la persévérance. Une règle générale dans la matière dont il s'agit ici, est de bien entendre et de concevoir nettement ce qu'on veut apprendre par cœur. L'intelligence contribue beaucoup certainement à aider et à faciliter la mémoire.

Plusieurs personnes ont éprouvé aussi qu'une lecture de ce qu'on veut apprendre par cœur, réitérée deux ou trois fois le soir avant que de se coucher, est d'une grande utilité, sans qu'on puisse trop en rendre la raison: si ce n'est peut-être que les traces qui s'impriment alors dans le cerveau n'étant point interrompues ni entrecoupées par la multiplicité des objets comme pendant le jour, s'y gravent plus profondément, et font une plus forte impression, à la faveur du silence et de la tranquillité de la nuit.

ROLLIN.

---

30. A mon Chevet.

O mon cher conseiller, mon ami le plus sûr,
Laisse-moi, mon chevet, lorsque minuit s'avance,
Quand de l'obscurité s'étend le voile immense,
Lorsque Morphée en main tient son pavot obscur,
Sur ton heureux duvet, doux comme l'innocence,
    Reposer ma tête en silence,
    Avec un cœur tranquille et pur!
Sois-moi pendant le jour comme un censeur austère,
    Comme une oreille qui m'entend,
Comme un œil qui me voit; répète-moi souvent:
„Jamais à la vertu ne fais rien de contraire,
Vis sans avoir besoin des ombres du mystère;
    „Cette nuit ton chevet t'attend."

Que ce mot: *ton chevet* t'épouvante et t'éclaire.
Et si, dans quelque cas à l'honneur important,
Entre plusieurs partis tu balançais flottant,
Dis-toi, sans te troubler: „Je vais sortir de doute;
„Pour décider mes pas, pour diriger ma route,
„Mon conseil est tout prêt, et mon chevet m'attend."

DUCIS.

---

31. Le Chien.

Le chien! à ce nom, il n'est pas un homme qui n'ait un souvenir agréable ou touchant, celui d'un gai compagnon des jeux de son enfance, d'un gardien sûr et vigilant à la maison, d'un aide indispensable à la chasse, d'un guide ou d'un éclaireur dans un voyage, d'un intrépide défenseur dans le danger, d'un sauveur quelquefois, mais toujours d'un ami désintéressé, aussi dévoué que fidèle, prêt à partager, dans tous les instants et avec le même empressement, les misères ou les joies de son maître. Le chien n'a qu'une pensée, qu'un besoin, qu'une passion, c'est l'affection: il faut qu'il aime ou qu'il meure! Pour témoigner

son attachement à celui qui l'a élevé et dont il a reçu les premières caresses, il est capable des dévouements les plus sublimes; les dangers, la fatigue, la faim, les intempéries de l'air, les privations de tous genres ne sont rien, s'il les supporte avec lui et pour lui. Par ses caresses il console le malheureux qui, sans son chien, n'aurait pas un ami sur la terre; il embellit, il peuple la solitude de son obscur réduit; il occupe son coeur, le distrait de la pensée de sa douleur, et l'aide à traverser une misérable vie oubliée par les hommes. Il l'encourage et semble l'aimer d'autant plus qu'il le voit plus opprimé par la main de fer de l'adversité. Dans ses durs travaux il l'aide même au-delà de ses forces; il s'excède à tirer une voiture, à tourner la roue d'un soufflet de forge, à maintenir l'ordre dans un troupeau. Cet ami fidèle, ce domestique dévoué n'est jamais plus heureux que lorsqu'il croit se rendre utile, qu'il reçoit un sourire pour l'encourager et une caresse pour salaire. C'est alors surtout qu'il déploie cette admirable intelligence qui le met tant au-dessus des autres animaux et qui ne le cède qu'à l'homme.

Pour défendre son maître, le chien ne connaît ni crainte, ni danger; et fût-il sûr de périr dans la lutte, il s'élance avec intrépidité, attaque avec fureur, et ne cesse de combattre de toutes ses forces, de tout son courage, qu'en cessant de vivre. Il le défend contre les animaux féroces dix fois plus forts que lui; contre les brigands qui menacent ses jours, et il vit pour le venger, s'il n'a pu le dérober au poignard des meurtriers par le sacrifice de sa propre vie. Il veille sur lui, s'il est blessé, nettoie ses plaies, en étanche le sang en les léchant, et ne le quitte que pour aller chercher du secours. Il l'arrache aux flots qui allaient l'engloutir; il le réchauffe de son haleine, le couvre

de son corps, après s'être volontairement enfoncé avec lui dans les avalanches de neige; enfin, il oublie complètement l'instinct de sa propre conservation pour ne penser qu'à la conservation de celui qu'il aime. Le chien se plaît où son maître se plaît, quitte sans regret les lieux qu'il abandonne, et, avec lui, passe gaiement de la cuisine du prince au baquet de la gargote. Dans l'intérieur du ménage, il caresse les vieux parents, les flatte et vient dormir à leurs pieds; il aime la femme, protége les enfants et joue bien doucement avec eux. En un mot, il ne vit que de la vie de son maître; et si l'impitoyable mort vient le lui arracher, il se traîne sur son tombeau, s'y couche, et y meurt de tristesse et de douleur.

Aussi généreux qu'aimant, il supporte avec une patience inouïe l'ingratitude et les mauvais traitements dont trop souvent on paie ses services et son affection. Si on le gronde, il s'humilie; si on le frappe, il se plaint, il gémit; son œil suppliant, si doux, si expressif, demande grâce pour une faute, que souvent il n'a pas commise. Il se traîne aux pieds de son tyran, lui lèche les mains, tâche de l'attendrir, de désarmer sa colère; mais jamais il n'essaie de repousser l'agression par l'agression, la force par la force, quelles que soient l'injustice et la barbarie de son supplice; et s'il se sent blessé mortellement, son dernier regard, en mourant, est encore un regard de pardon et de tendresse.

LAURILLARD.

---

32. Dévouement d'Eponine.

Une recherche ordonnée par Vespasien dans chacune des cités de la Gaule contre ceux qui avaient joué un

rôle marquant durant l'insurrection, fit disparaître tout ce que les hauts rangs de la société gauloise contenaient encore d'ennemis du joug romain, d'amis de la liberté, de la gloire, de l'ordre social de la vieille Gaule.

Il en était un surtout dont les Romains auraient voulu tirer un châtiment exemplaire; c'était Julius Sabinus, ce fou ambitieux qui s'était affublé du nom et de la pourpre des Césars. Le vrai César regrettait vivement qu'une mort volontaire lui eût arraché ce rival; pourtant Sabinus vivait. Après sa ridicule usurpation de l'empire des Gaules et sa défaite par les Séquanes, se voyant en égale horreur au parti national et au parti romain, il hésita sur ce qu'il deviendrait. La fuite en Germanie lui était facile; mais uni depuis peu à une jeune Gauloise nommée Eponine, il préféra braver tous les périls plutôt que de se séparer de celle qu'il ne pouvait ni abandonner ni emmener avec lui.

Dans une de ses maisons de campagne existaient de vastes souterrains construits jadis pour les usages de la guerre et propres à recevoir des vivres, des meubles, tout ce qui était nécessaire à la vie de plusieurs hommes. L'entrée en était secrète et connue seulement de deux affranchis dévoués à Sabinus. Ce fut dans cette maison que se rendit le noble gaulois, annonçant qu'il allait terminer sa vie par le poison; et il congédia ses serviteurs et tous ses esclaves. Les deux affranchis mirent alors le feu au bâtiment, et le bruit se répandit en tout lieu que Sabinus s'était empoisonné et que son cadavre avait été la proie des flammes. A cette nouvelle, trop bien confirmée par le témoignage de Martial, l'un des affranchis fidèles, une douleur inexprimable s'empara d'Eponine: elle se jeta la face contre terre, pleurant et sanglotant, et resta trois jours et trois nuits dans son désespoir, refusant toute nourriture.

Sabinus, attendri et effrayé, lui envoya de nouveau Martial pour lui révéler qu'il n'était point mort, qu'il vivait caché dans une retraite inconnue, mais qu'il la priait de persévérer aux yeux du monde dans son affliction, afin d'entretenir une erreur à laquelle il devrait son salut. Qu'on se représente, s'il se peut, l'état d'Eponine à cette nouvelle: l'allégresse dans l'âme, elle prit tous les signes du deuil, et joua si bien, selon l'expression d'un ancien, «la tragédie de son malheur,» que personne n'en conçut le moindre doute. Bientôt, brûlant de voir son époux, elle se fit conduire au lieu de sa retraite pendant la nuit, et revint avant le jour; elle y retourna, s'enhardit peu à peu à y rester; puis elle n'en voulut plus sortir.

Au bout de sept mois, la colère des Romains paraissant calmée, Eponine projeta d'aller elle-même à Rome solliciter Vespasien, dont on vantait beaucoup la douceur. Sabinus l'accompagna dans ce voyage, déguisé en esclave, la tête rasée et enveloppée d'un bandeau, enfin dans un accoutrement qui le rendait méconnaissable. Mais leurs espérances étaient mal fondées: quelques amis qu'ils avaient à Rome et auxquels ils se découvrirent, leur conseillèrent d'attendre encore et de regagner la Gaule. Le proscrit s'ensevelit de nouveau dans ce sépulcre durant neuf années; ces neuf années, Eponine les passa presque tout entières avec lui.

Par intervalle, elle allait en Italie consulter leurs amis communs. Ils furent enfin découverts et conduits prisonniers à Rome. Amenée devant l'empereur, Eponine se prosterna à ses pieds, et lui montrant ses enfants: «César, dit-elle, je les ai allaités dans les tombeaux, afin que plus de suppliants vinssent embrasser tes genoux.» Ses paroles arrachèrent des pleurs à tous les assistants; mais Vespa-

sien, inflexible, ordonna de traîner sur-le-champ Sabinus au supplice. Eponine alors se releva, et, d'une voix forte et pleine de dignité, elle réclama que des destinées si longtemps communes ne fussent point désunies à ce dernier instant. «Fais-moi cette grâce, Vespasien, s'écria-t-elle, car ton aspect et tes lois me pèsent mille fois plus que la vie dans les ténèbres et sous la terre. «Tel fut le dernier sang versé pour la cause de la vieille Gaule, le dernier dévoûment public à un gouvernement, à une religion dont le retour n'était ni désirable ni possible.

AMÉDÉE THIERRY.

---

33. La Pêche à la ligne.

Sous ces saules touffus, dont le feuillage sombre
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante, et sur l'onde la suit.
Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée;
Ou l'anguille argentée, errante en longs anneaux;
Ou le brochet glouton, qui dépeuple les eaux?

DELILLE.

---

34. Le Belvédère de Torre-Paterno, dans la campagne de Rome.

La maison de Torre-Paterno, qui appartenait à une famille de Florence et qu'habitent aujourd'hui des bergers, est bâtie autour d'une de ces vieilles tours du moyen âge, que l'on voit de distance en distance, dans toute la cam-

pagne de Rome. La tour même, un peu réparée et recrépie, sert de belvédère. On ne voit ni jardin, ni bâtiment de ferme autour de l'habitation de ces bergers. Une aire circulaire appelée *area*, placée dans la prairie, et pavée de grosses pierres de la voie de Sévère, est auprès de la maison, et sert à battre le blé, quand on en a. Les cabanes voisines des pêcheurs napolitains étaient les seules demeures habitées que l'on pût apercevoir. Dans le lointain on voyait flotter le pavillon de la frégate de lord Elgin arrivée depuis peu de Constantinople. Agricola, beau-père de Tacite, l'ami de Pline, Agricola, dompteur d'Albion, eût été bien surpris de voir avec moi les sauvages Bretons devenus si fiers, près de l'humble désert de cette Rome, jadis si superbe. Il eût vu avec douleur le long châtiment de ces Romains tyrans et dévastateurs de la terre, payant enfin avec usure tous les maux que leur ambition avait faits au monde.

Je descendis du Belvédère, et, en attendant les chevaux qu'on devait me fournir à la ferme, j'allai me promener du côté des colonnes de la villa d'Hortensius.

Le bois, irrégulièrement coupé, laissait apercevoir de fréquentes collines de ruines, et dans ces groupes de masures, placées à de petites distances l'une de l'autre, je reconnus l'usage des Romains de composer leurs villas de petits bâtiments épars et isolés, tels que ceux dont Pline a parlé dans la description de sa maison de campagne. Çà et là des pans de muraille sortaient du gazon de la colline, et près de Torre-Paterno, je vis des restes de bâtiments antiques, dont on avait fait autrefois des caves ou des écuries. Tous ces bâtiments, sans exception, sont de briques. L'on voit partout, le long de la côte, des groupes de ruines, souvent ombragées par des arbres fruitiers. L'o-

livier, le poirier devenu épineux, surtout le figuier, le myrte, le rosier, le lentisque et le laurier, étaient les ruines vivantes des jardins de ces maîtres du monde, dont je foulais aux pieds la race superbe.

Je fus quelque temps sans apercevoir les troupeaux sauvages dont j'étais entouré. Ces animaux à poil grisâtre, à longues cornes, au regard farouche, à la démarche légère, venaient partout se grouper autour de moi parmi ces ruines. La jeunesse de ces troupeaux, placée derrière les bataillons de leurs pères, ressemblait à des cerfs; leur dos d'un brun jaunâtre finissant en blanc sur les côtes, et leur allure de daim, m'avaient d'abord donné le change. Ces troupeaux se laissaient approcher jusqu'à dix ou douze pas; alors le plus timide de la troupe prenant tout à coup la fuite, effrayait tous les autres, et dans le même instant tous les buissons semblaient agités à la fois par la terreur de ces compagnons, souvent invisibles, de ma promenade.

C'est dans ces régions sauvages qu'il faut étudier l'instinct des ces animaux domestiques. Ils semblent aimer la vue étendue, les objets nouveaux et le rivage de la mer. Je voyais quelquefois à Astura le taureau immobile, en vedette sur le sommet de quelque masure, le regard à la fois menaçant et curieux, soufflant fréquemment de ses larges naseaux, tandis que ses compagnes, mollement couchées sur des lits d'algue marine, semblaient contempler avec complaisance les vagues qui venaient se briser à leurs pieds. Venait-on les effrayer? Elles semblaient dans leur retraite suivre des chemins battus et une tactique commune. Que les mœurs de ces animaux sont différentes de celles des troupeaux des hautes Alpes de la Suisse, qui, dans les pâturages les plus solitaires, aiment avec passion

la compagnie de l'homme, qu'ils suivent partout avec empressement, comme pour lui témoigner à la fois leur amitié et leur reconnaissance!

de BONSTETTEN.

---

35. Une scène de l'Avare.

Valère, Harpagon, Elise.

Harpagon. Ici, Valère, nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

Valère. C'est vous, monsieur, sans contredit.

Harpagon. Sais-tu bien de quoi nous parlons?

Valère. Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes tout raison.

Harpagon. Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

Valère. Ce que j'en dis?

Harpagon. Oui.

Valère. Hé! hé!

Harpagon. Quoi?

Valère. Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et . . .

Harpagon. Comment! le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer?

Valère. Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec . . .

Harpagon. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas, et il s'engage à la prendre sans dot.

Valère. Sans dot?

Harpagon. Oui.

Valère. Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

Harpagon. C'est pour moi une épargne considérable.

Valère. Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux, toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

Harpagon. Sans dot!

Valère. Ah! Il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diable peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourraient donner; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que . . .

Harpagon. Sans dot!

Valère. Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

(*Harpagon* à part, regardant du côté du jardin.) Ouais! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent? (à Valère) Ne bougez; je reviens tout à l'heure.

MOLIÈRE.

---

36. Le Nid de l'Hirondelle.

„Voici le temps de la nichée",
Dit une hirondelle à sa sœur,
„As-tu choisi la retraite cachée
„Où tu déposeras le trésor de ton cœur?"
„Je n'ai point oublié," répond l'autre hirondelle,
„Que le printemps dernier une tuile m'offrit
„L'asile où prospéra ma famille nouvelle."
„Fi donc!" répliqua l'autre, „un nid
„Sur un toit! en plein air! de la pauvre nature
„C'est la grossière architecture.
„J'imagine un peu mieux: vois là-haut ce rempart,
„D'où l'œil au loin des mers embrasse l'étendue;
„Autour sont rangés avec art
„De gros tubes d'airain qui brillent à la vue,
„Et pour nous bien loger semblent faits tout exprès.
„C'est un abri propre, solide, magnifique,
„Où la foudre en tombant verrait briser ses traits,
„Et qu'une mère enfin, s'il faut que je m'explique,
„Doit préférer à l'asile mesquin
„Que t'offre une méchante brique.
„Imite-moi, j'y vais nicher demain."
La sœur répond: „Je n'en ai point envie.
„Quitter le gîte où je vécus en paix
„Serait ingratitude, et peut-être folie.
„On peut se repentir d'habiter un palais.
„Enfin, pour moi j'aurai l'expérience,
„Et la sécurité que donne l'innocence."
Suivant l'usage, en son opinion
Chaque femelle tint bon,
Et se mit à bâtir le berceau de sa race,
L'une au faîte d'un toit, l'autre dans un canon.
La couvée alla bien dans l'une et l'autre place;
Et des petits un duvet noir et blanc
Commençait à vêtir les formes délicates,
Quand un matin sur l'océan
On vit approcher deux pirates.
Grand bruit au fort, le tambour bat;
A ses bronzes court le soldat,
Portant la mèche en spirale allongée.

O cruelle trahison!
Chaque pièce d'avance était toujours chargée.
Soldat, arrête; en ce canon
Une tendre mère est logée...
Le barbare ne m'entend pas...
Dieux! c'en est fait! la flamme brille,
Et le salpêtre avec fracas
A brisé dans les airs l'imprudente famille.
L'autre sœur vit de leurs débris
Son humble tuile couverte,
Et répéta souvent à ses petits:
„Qui se fie à la force y trouvera sa perte."

LEMONTEY.

---

37. Habitations des Islandais.

Il y a à Reykiawik deux populations bien distinctes: les marchands danois, les pêcheurs et paysans islandais. Les marchands viennent chaque année avec leurs bâtiments chargés de denrées étrangères. Ils arrivent au mois de mai, et s'en retournent pour la plupart au mois d'août. Quelques-uns y passent l'hiver. Ils ont des habitations élégantes, et jouissent d'une vie confortable. Derrière ces maisons danoises, bâties à grands frais avec des planches et des solives apportées de la Norwége, on aperçoit une construction grossière, une muraille de tourbe et de mousse, portant un toit de gazon qui s'en va en pointe comme une tente. C'est la cabane islandaise, le *bœr*.

Il n'est plus ici question d'art ni d'élégance. La seule chose que l'on ait eue en vue en construisant ces demeures massives, c'est de mettre les habitants à l'abri du froid. La muraille est épaisse de quatre à cinq pieds, recouverte en terre et fermée hermétiquement de tous côtés; une porte étroite au milieu, un carreau de fenêtre à côté, une ouverture au-dessus du toit. L'intérieur est divisé en quatre comparti-

ments, le sol entièrement nu, et l'espace si resserré, qu'à peine peut-on s'y mouvoir. Ici le pêcheur prépare ses filets et ses linges; là deux mauvais tonneaux, gâtés par l'humidité, renferment ses provisions. Dans la cuisine pendent ses pantalons en peau de phoque et son manteau en cuir épais. Deux pierres posées l'une sur l'autre composent le foyer, et des ossements de baleine, des têtes de cheval desséchées servent de siéges. On n'entre là qu'en courbant la tête; on ne peut s'y tenir debout.

Au dehors apparaît un enclos où le paysan n'a pu faire croître un peu d'herbe qu'en creusant longtemps cette terre ingrate. C'est là qu'il récolte du foin pour l'hiver. Quelques-uns y joignent un petit carré de jardin. Le gouvernement danois leur envoie chaque année les graines nécessaires. Ils sèment leurs légumes au commencement de juin; et, s'ils ne les recueillent pas au mois d'août, la moisson court grand risque d'être perdue. Si à cette habitation le pêcheur joint encore un bâtiment en planches de quelques pieds carrés, pour faire sécher le poisson, il peut se regarder comme un être privilégié. La plupart font sécher le produit de leur pêche en plein air sur les murs; mais du moins ils peuvent être bien sûrs que personne n'y touchera. Nuit et jour une quantité de morues sont ainsi étalées au bord du chemin, et jamais on n'a eu d'exemple de vol. De temps en temps, auprès de ces misérables demeures, on rencontre, il est vrai, quelques habitations plus vastes, mieux aérées et mieux bâties, appartenant à des paysans riches, qui, sans vouloir changer le mode de construction nationale, ont du moins cherché à le rendre aussi commode que possible; mais ces habitations sont en petit nombre.

X. MARMIER.

---

38. Souvenirs de Collége.

A l'égard de notre collége, son caractère distinctif était une police exercée par les écoliers sur eux-mêmes. Les chambrées réunissaient des écoliers de différentes classes, et parmi eux l'autorité de l'âge ou celle du talent, naturellement établie, mettait l'ordre et la règle dans les études et dans les mœurs. Ainsi l'enfant qui, loin de sa famille, semblait hors de la classe être abandonné à lui-même, ne laissait pas d'avoir parmi ses camarades des surveillants et des censeurs. On travaillait ensemble et autour de la même table: c'était un cercle de témoins qui, sous les yeux les uns des autres, s'imposaient réciproquement le silence et l'attention. L'écolier oisif s'ennuyait d'une immobilité muette, et se lassait bientôt de son oisiveté; l'écolier inhabile, mais appliqué, se faisait plaindre; on l'aidait, on l'encourageait; si ce n'était pas le talent, c'était la volonté qu'on estimait en lui; mais il n'y avait ni indulgence, ni pitié pour le paresseux incurable; et, lorsqu'une chambrée entière était atteinte de ce vice, elle était comme déshonorée; tout le collége la méprisait, et les parents étaient avertis de n'y pas mettre leurs enfants. Nos bourgeois avaient donc eux-mêmes un grand intérêt à ne loger que des écoliers studieux. J'en ai vu renvoyer uniquement pour cause de paresse et d'indiscipline. Ainsi, dans presque aucun de ces groupes d'enfants, l'oisiveté n'était soufferte, jamais l'amusement et la dissipation ne venaient qu'après le travail.

L'esprit d'ordre et d'économie ne distinguait pas moins que le goût du travail notre police scolastique. Les nouveaux venus, les plus jeunes, apprenaient des anciens à soigner leurs habits, leur linge, à conserver les livres, à ménager leurs provisions. Tous les morceaux de lard, de bœuf ou

de mouton que l'on mettait dans la marmite, étaient proprement enfilés comme des grains de chapelet; et, si dans le partage il survenait quelques débats, la bourgeoise en était l'arbitre. Quant aux morceaux friands qu'à certains jours de fête nos familles nous envoyaient, le régal en était commun, et ceux qui ne recevaient rien n'en étaient pas moins conviés. Je me souviens avec plaisir de l'attention délicate qu'avaient les plus fortunés de la troupe à ne pas faire sentir aux autres cette affligeante inégalité. Lorsqu'il nous arrivait quelqu'un de ces présents, la bourgeoise nous l'annonçait; mais il lui était défendu de nommer celui de nous qui l'avait reçu, et lui-même, il aurait rougi de s'en vanter. Cette discrétion faisait dans mes récits l'admiration de ma mère.

. . . .

Mes petites vacances de Noël se passaient à jouir, mes parents et moi, de notre tendresse mutuelle, sans autre diversion que celle des devoirs de bienséance et d'amitié. Comme la saison était rude, ma volupté la plus sensible était de me trouver à mon aise auprès d'un bon feu; car à Mauriac, dans le temps même du froid le plus aigu, quand les glaces nous assiégeaient, et lorsque pour aller en classe il fallait nous tracer nous-mêmes tous les matins un chemin dans la neige, nous ne retrouvions au logis que le feu de quelques tisons qui se baisaient sous la marmite, et auxquels à peine tour à tour nous était-il permis de dégeler nos doigts; encore le plus souvent, nos hôtes assiégeant la cheminée, était-ce une faveur de nous en laisser approcher; et le soir, durant le travail, quand nos doigts engourdis du froid ne pouvaient plus tenir la plume, la flamme de la lampe était le seul foyer où nous pouvions les dégourdir.

Quelques-uns de mes camarades, qui, nés sur la mon-

tagne et endurcis au froid, l'enduraient mieux que moi, m'accusaient de délicatesse; et, dans une chambre où la bise sifflait par les fentes des vitres, ils trouvaient ridicule que je fusse transi, et se moquaient de mes frissons. Je me reprochais à moi-même d'être si frileux et si faible, et j'allais avec eux sur la glace, au milieu des neiges, m'accoutumer, s'il était possible, aux rigueurs de l'hiver.

Dans ces vacances de Noël, ma bonne aïeule, en grand mystère, me confiait les secrets du ménage. Elle me faisait voir, comme autant de trésors, les provisions qu'elle avait faites pour l'hiver, son lard, ses jambons, ses saucisses, ses pots de miel, ses urnes d'huile, ses amas de blé noir, de seigle, de pois et de fèves, ses tas de raves et de châtaignes, ses lits de paille couverts de fruits: »Tiens, mon enfant, me disait-elle, voilà les dons que nous a faits la Providence; combien d'honnêtes gens n'en ont pas reçu autant que nous; et quelles grâces n'avons-nous pas à lui rendre de ses faveurs!« *MARMONTEL.*

---

39. Pierre-le-Grand.

Pierre joignait à un esprit vaste une conception prompte et facile et une insatiable curiosité. Les grandes idées avaient une affinité puissante avec son génie; mais ce génie saisissait encore tous les détails, et n'en méprisait aucun. Son originalité, qui lui faisait aimer tout ce qui était extraordinaire, dégénérait quelquefois en bizarrerie. Tout l'intéressait, tout l'occupait: guerre, politique, finances, agriculture, industrie, commerce, arts. Il passait d'un objet à l'autre avec une prodigieuse rapidité, et voyait ou sentait le lien secret qui unissait tous ces objets. Sa volonté était naturellement forte et ferme. Les habitudes du despotisme et du mépris des hommes, se joignant à cette

énergie naturelle, lui firent braver, mépriser et briser avec fureur toutes les résistances qu'il trouvait dans le caractère de la nation. Les Russes n'étaient que les pièces du jeu difficile et brillant qu'il avait imaginé, des instruments dont le sort ne le touchait nullement, et qu'il ne considérait que relativement à la partie qu'il jouait. Civilisé par la tête, il était resté barbare pour tout le reste; le bon et le mauvais se l'étaient partagé. Le premier régnait dans son intelligence, le second dans ses affections et ses mœurs. Sans mesure dans ses goûts et dans ses plaisirs, sans choix dans ses voluptés, sans bornes dans sa vengeance, impatient jusqu'à la fureur, ferme jusqu'à l'opiniâtreté; jamais homme n'a présenté plus de contrastes. Mais ses vices et ses défauts concoururent souvent à ses succès, comme ses vertus.

ANCILLON.

---

40. Le Chien et le Chat.

Habitants du même logis,
Un chien, un chat, dès leur enfance,
Étaient caressés, bien nourris,
Laissaient entrer les gens et trotter les souris,
Vivant comme rentiers, sans gagner leur pitance.
Mais l'auteur de ces biens, leur maître infortuné,
Fut par un long procès réduit à l'indigence.
De vider sa maison ordre lui fut donné.
Le barbet le suivit, et non pas son confrère:
„Avec nous, dit le chien, pourquoi ne pas venir?
Des bienfaits du patron il doit te souvenir:
Penses-tu dédaigner sa misère?“ —
„Je le plains, dit le chat; mais mon cœur attendri
Ne peut quitter ce lieu chéri
Où de nos jours heureux tout m'offre encor l'image;
Puis, je deviens au maître incommode aujourd'hui.
Désormais, je présume, il vivra de ménage;
Où prendrait-il pour nous? il n'a pas trop pour lui.“ —
„Voyez quelle délicatesse!

Tu crains de le gêner? dit l'autre avec dédain,
Hypocrite, tu veux te déguiser en vain.
Va, l'infortuné qu'on délaisse
A plus besoin d'une caresse
Encor que d'un morceau de pain.“

ARNAULT.

---

41. Promenades de J. J. Rousseau dans l'île de Saint-Pierre.

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets, que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour; l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande....

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartenait à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière, et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes

sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur. Une haute terrasse, plantée de deux rangs d'arbres, borde l'île dans sa longueur; et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

Une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer, et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette et de trèfle qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très-propres à loger des lapins, qui pouvaient là multiplier en paix, sans rien craindre et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neuchâtel des lapins; et nous allâmes en grande pompe les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite, et je notai avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès, et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les

plus riants et les plus solitaires pour rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne, et enfin l'on s'allait coucher, content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

J. J. ROUSSEAU.

---

42. La vie d'un Chevalier.

Quand un enfant avait le bonheur de naître fils de gentilhomme, et que cet enfant était vif, allègre, on le tirait à sept ans des mains des femmes, et on commençait son éducation. Il n'avait guère autre chose à faire que de courir et de s'exercer au saut et à la lutte. Bientôt il devenait *damoisel, varlet* ou *page,* qualités à peu près semblables, que l'on a confondues et distinguées selon le temps. Alors il était presque toujours éloigné de la maison paternelle, et mis

chez quelque haut baron ou seigneur du voisinage. Il y servait le maître, ou souvent la dame du château, suivait sa haquenée, portait ses lettres, quand elle savait écrire. Mais il faisait aussi l'apprentissage de la chasse et de la guerre, lançait et rappelait le faucon, maniait la lance et l'épée, s'endurcissait à la fatigue et aux plus périlleux exercices; surtout il était sans cesse entretenu d'exploits de guerre. La grande salle du château était une école où se réunissaient écuyers et chevaliers, et où se formaient les jeunes pages, en entendant parler, dit Froissart, de faits d'armes et d'amour.

Dans ces études, plus amusantes que le grec et le latin de nos jours, notre page gagnait quatorze ou quinze ans. Alors il était fait écuyer. Il y avait plusieurs ordres d'écuyers: écuyer de corps ou d'honneur; c'était celui qui montait à cheval et marchait à la suite du chevalier ou de la dame du château; écuyer tranchant; écuyer échanson ou panetier; toutes formes de domesticité. Mais vous savez que, d'après un usage venu des forêts de Germanie, ou peut-être emprunté au Bas-Empire, certains offices domestiques étaient nobles, devenaient des titres et des grades d'honneur. Le jeune homme que l'on faisait écuyer était présenté à l'autel; et là commençait l'intervention des cérémonies religieuses, souvent renouvelées dans la suite; car la chevalerie, c'était la réunion des deux choses qui occupaient le moyen âge, la religion et la guerre. Ecuyer, le jeune homme continuait à se former par la conversation et l'action, beaucoup plus que par aucune étude régulière. Puis il devenait archer ou homme d'armes. Là, surtout, l'éducation militaire était appliquée dans toute sa rigueur, et faisait des prodiges supérieurs à toute la gymnastique des anciens. L'homme d'armes, sous le poids de son harnais, s'élançait, franchissait des fossés.

Lorsqu'au milieu de tous ces exercices, le jeune gentilhomme avait atteint vingt et un ans, arrivait le moment de le faire chevalier. Remarquez bien que, dans les idées du temps, mélange de liberté sauvage et de dévotion austère, une pareille cérémonie était une initiation. Les veilles d'armes dans l'église duraient plusieurs nuits. L'aspirant à la chevalerie était amené à l'autel par son père et sa mère, ou par ses parrains, qui portaient des cierges. Le prêtre, après avoir célébré la messe, prenait sur l'autel même l'épée et le baudrier, et en ceignait le jeune chevalier. Une foule de cérémonies symboliques avaient précédé : c'étaient le bain, les vêtemens de lin blanc, la confession, souvent à haute voix, la communion, le serment, qui exprimait tous les sacrifices et toutes les vertus imposées au chevalier. Enfin on amenait un cheval de bataille à la porte de la chapelle ; le jeune initié, bondissant de joie, s'élançait tout armé sur ce cheval, le faisait vivement caracoler, et tout ce monde reconnaissait un bon chrétien et un excellent chevalier.

VILLEMAIN.

---

43. La Famine.

La récolte a manqué partout. A cette nouvelle, la consternation se répand ; puis le besoin la suit et l'augmente. Ce sont les pauvres et leur multitude qui, les premiers, font entendre cet affreux cri qui pénètre si avant dans l'âme : *Plus de pain!* On les voit errer de maison en maison par troupes désolées, se désespérer, supplier pour eux et leurs familles. Chaque jour la misère gagne et s'étend ; la terreur s'accroît ; on tremble pour soi-même ; chacun est avare du peu qui lui reste ; l'homme charitable lui-même devient dur,

impitoyable. — Mais le temps se prolonge; la terre ne donne rien; les provisions diminuent. Alors ce cri, toujours plus terrible, toujours plus vaste, retentit de toute part; là où l'on n'entendait rien la veille, on entend crier aujourd'hui: *Plus de pain!!* Les extrémités les plus cruelles deviennent journalières; on se rue sur les herbes sauvages et malsaines des campagnes; le petit enfant cherche inutilement sa vie dans le sein d'une mère épuisée, qui n'a que des pleurs à lui donner. — Bientôt le désespoir ne connaît plus de bornes; les droits de la propriété sont méconnus; la société se dissout; l'or n'est plus rien; la force brutale domine; les liens les plus sacrés se brisent; les pères et les enfants se divisent pour une poignée de nourriture; on ne voit plus que des fantômes, pâles, hagards, les yeux creusés, qui semblent s'entre-dire: *As-tu quelque chose à me donner?* — Et les funérailles s'ajoutent aux funérailles; et les maladies pestilentielles s'avancent et achèvent de porter partout la douleur, l'épouvante et la mort. Le sépulcre boit les hommes; et leur nombre diminue toujours, jusqu'à ce qu'il soit de niveau avec le morceau de pain que Dieu aura laissé sur la terre. MARTIN.

---

44. Epître à mon Habit.

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grâce à votre valeur!
Je me connais; et, plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire;

J'eus le droit d'y parler, d'y parler sans rien dire.
Cette femme à grand falbala
Me consulta sur l'air de son visage;
Un robin, sur un opéra;
Un blondin, sur un mot d'usage;
Ce que je décidai fut le nec plus ultra.
On applaudit à tout; j'avais tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
Ce marquis, autrefois mon ami de collége,
Me reconnut enfin, et, du premier coup d'œil,
Il m'accorda par privilége
Un tendre embrassement, qu'approuvait son orgueil;
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême;
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait:
J'entrais jadis d'un air discret;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre si, le moindre mais:
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais;
Un rien aurait pu me confondre;
Un regard, tout m'était fatal;
Je ne parlais que pour répondre;
Je parlais bas, je parlais mal;
Un sot provincial, arrivé par le coche,
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.
Je me mouchais presque au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau:
On pouvait me priver sans aucune indécence
De ce salut que l'usage introduit;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit;
Mais à présent, mon cher habit,

Tout est de mon ressort; les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris:
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis!
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter le pays limitrophe
Des domaines de notre roi!
Chez nos voisins on suit une autre loi.
Mais chez nous, peuple aimable, où brillent dans leur force
Le goût, les grâces et l'esprit,
L'arbre n'est point jugé par sa fleur ou son fruit,
On le juge sur son écorce.

SEDAINE.

---

45. Spectacle d'une belle nuit sur le Col du Géant.

Comment peindrai-je la nuit qui succéda à cette belle soirée, lorsque après le crépuscule la lune, brillant seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient notre cabane! Combien ces neiges et ces glaces, dont l'aspect est insoutenable à la lumière du soleil, formaient un étonnant et délicieux spectacle à la douce clarté du flambeau de la nuit! Quel magnifique contraste ces rocs de granit rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse formaient au milieu de ces neiges brillantes! Quel moment pour la méditation! De combien de peines et de privations de semblables moments ne dédommagent-ils pas! L'âme s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir, et au milieu de ce majestueux silence on croit entendre la voix de la nature, et devenir le confident de ses opérations les plus secrètes.

DE SAUSSURE.

---

46. Que t'importe, mon Cœur.

Que t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires qui font éclater à la fois

Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil;
Et la nuit, dans le ciel, des villes en éveil
Monter des gerbes étoilées.

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté!
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité :
La gloire fuit à tire d'aile;
Couronnes, mitres d'or brillent, mais durent peu;
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle!

Hélas! plus de grandeur contient plus de néant!
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois:
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix;
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface!
Mystérieux abîme où l'esprit se confond!
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface!

VICTOR HUGO.

---

47. Le Bivouac.

Soit que nous habitassions dans des maisons, soit que nous fussions au bivouac dans les champs, notre genre d'existence était le même; seulement, au lieu de nous transporter d'une maison dans une autre, nous quittions notre feu pour aller nous placer auprès de celui de nos camarades. Là, nous passions les longues nuits à boire et à parler des évènements présents de la guerre, ou bien à entendre le récit des campagnes passées. Quelquefois un cheval tourmenté par le froid de la rosée, aux approches du jour, arrachait le piquet auquel il était attaché, et venait doucement

avancer sa tête auprès du feu pour réchauffer ses naseaux, comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il était aussi présent à l'affaire qu'on racontait.

ROCCA.

---

48. La Vie champêtre.

Combien le spectacle de la nature donne de calme! Je me reconnais à peine depuis trois jours que je suis ici. A la ville l'homme vit dans l'atmosphère de ses propres passions, de ses intérêts, des besoins variés et impérieux que lui impose la société, et trouve à peine le temps de s'élever jusqu'à l'auteur de la nature. Les objets qui l'entourent, presque tous ouvrages de ses mains, reportent sans cesse ses pensées sur lui-même, l'occupent de sa propre importance, et lui font trop souvent perdre de vue ce qu'il doit à son Créateur, et cette immensité de la création, si propre à rabaisser son orgueil, en exaltant sa reconnaissance et son amour.

A la campagne, au contraire, tout lui rappelle Dieu: la beauté, la multiplicité de ses œuvres l'étonnent à chaque pas; tout ce qui l'environne lui parle de lui, de ses bienfaits; sa louange est dans chaque son qui frappe son oreille; la moindre plante, le plus petit insecte est un miroir qui réfléchit à nos yeux sa sagesse et son infinie bonté.

Mme TOURTE-CHERBULIEZ.

---

49. La Locomotive.

Sur un chemin de fer, dont la double nervure,
Aux miracles de l'art soumettant la nature,
Courait en noirs filets sur les monts nivelés,
Les fleuves asservis et les vallons comblés,
La machine de Watt, en sifflant élancée,

Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
Volait, rasant le sol, par la vapeur poussée;
Et défiant, dans sa rapidité,
L'attelage divin par Homère chanté.
Comme une comète enflammée,
Elle jetait aux aquilons.
En épais et noirs tourbillons,
Sa chevelure de fumée.

Trente wagons, chargés d'hommes et d'animaux,
Etaient dans son essor entraînés sur sa trace.
On eût dit un village, habitants et troupeaux,
Qu'un ouragan fougueux emportait dans l'espace;
Et, de cette merveille avides spectateurs,
Tous les peuples du voisinage
Couraient saluer son passage
De leurs transports admirateurs.

Tout à coup, la machine, échappant à sa voie,
A travers les rochers, court, éclate et se broie.
Le fracas des wagons par les wagons heurtés,
Les cris des voyageurs l'un sur l'autre jetés,
Font succéder l'horreur à la publique joie.
Ce train si pompeux, si bruyant,
Où l'homme avec orgueil contemplait sa puissance,
N'est plus qu'une ruine immense,
D'hommes et de débris pêle-mêle effrayant.
Et d'où vient ce malheur, cette prompte déroute?
D'un petit caillou qu'a jeté sur la route
La main débile d'un enfant!

O vous que, dans ce temps si fertile en naufrages,
De la fortune encore enivrent les faveurs,
Conquérants de tous les étages,
Grands auteurs dont l'esprit se perd dans les nuages,
Où vous ont élevés des compères menteurs,
Vous tous qui d'un char de victoire
Crottez le pauvre monde, et vous faites accroire
Que le jour ne luit que pour vous,
Brillants aventuriers, illustres casse-cous,
Triomphez, roulez votre gloire;
Mais gare les petits cailloux!

VIENNET.

---

50. État du Peuple romain au quatrième siècle de l'ère chrétienne.

La population rurale dans tout l'empire romain était divisée en deux classes: les colons libres et les esclaves, qui différaient bien plus de nom que par des droits réels. Les premiers cultivaient la terre moyennant des redevances fixes, payables le plus souvent en nature; mais comme une distance prodigieuse les séparait de leurs maîtres, qu'ils relevaient immédiatement de quelque esclave favori ou de quelque affranchi, que leurs plaintes n'étaient point écoutées, et que les lois ne leur donnaient aucune garantie, leur condition était devenue toujours plus dure, les redevances qu'on exigeait d'eux toujours plus ruineuses; et si, dans l'accablement de leur misère, ils prenaient le parti de s'enfuir, abandonnant leur champ, leur maison, leur famille, s'ils allaient demander un refuge à quelque autre propriétaire, les constitutions des empereurs avaient établi des procédures sommaires par lesquelles on pouvait les réclamer et les saisir partout où on les trouverait. Tel était le sort des cultivateurs libres.

Les esclaves formaient deux classes: ceux qui étaient nés sur la propriété du maître, et qui, n'ayant par conséquent point d'autre domicile, point d'autre patrie, inspiraient un peu plus de confiance; et ceux qu'on avait achetés. Les premiers vivaient dans des corps de ferme ou dans des cases bâties tout autour, sous les yeux de leur commandeur, à peu près comme les nègres des colonies; toutefois les mauvais traitements, l'avarice de leurs supérieurs, la misère, le désespoir, diminuaient sans cesse leur nombre. Ces misérables travaillaient presque constamment avec des chaînes aux pieds; on les excédait de fatigue,

pour dompter ainsi leur vigueur et leur ressentiment ; puis on les enfermait chaque nuit dans des *ergastules* souterrains.

La souffrance effroyable d'une si grande partie de la population, sa haine envenimée contre ceux qui l'opprimaient, avaient multiplié les révoltes d'esclaves, les complots, les assassinats et les empoisonnements. En vain une loi sanguinaire faisait mettre à mort tous les esclaves d'un maître assassiné, la vengeance et le désespoir n'en multipliaient pas moins les crimes. Ceux qui s'étaient déjà vengés, ceux qui n'avaient pu le faire, mais sur qui planaient des soupçons, s'enfuyaient dans les bois, et ne vivaient plus que de brigandage. Ils aggravaient, par leurs attaques, la condition de ceux qui tout récemment encore étaient leurs compagnons d'infortune : des districts, des provinces entières, étaient successivement abandonnés par les cultivateurs, et les bois et les bruyères succédaient aux anciennes moissons.

Le riche sénateur réparait quelquefois ses pertes, ou obtenait les secours de l'autorité pour défendre son bien ; mais le petit propriétaire qui cultivait lui-même son champ ne pouvait échapper à tant de désordres et de violences ; sa vie comme sa fortune était chaque jour en danger. Il se hâtait donc de se défaire de son patrimoine à tout prix, toutes les fois qu'un de ses opulents voisins voulait l'acheter. Le nombre des propriétaires diminua à tel point, qu'un homme opulent, un homme de famille sénatoriale, avait le plus souvent dix lieues à faire avant de rencontrer un égal ou un voisin : aussi quelques-uns d'entre eux, propriétaires de provinces entières, étaient déjà considérés comme de petits souverains.

Les grandes villes étaient elles-mêmes peuplées en très-grande partie d'artisans soumis à un régime assez sévère, d'affranchis et d'esclaves ; mais elles contenaient aussi un

nombre, beaucoup plus grand que de nos jours, d'hommes, qui, se contentant du plus absolu nécessaire, passaient leur vie dans l'oisiveté. Toute cette population était également désarmée, également étrangère à la patrie, également timide devant l'ennemi, et incapable de se défendre; mais comme elle était rassemblée, le pouvoir lui montrait quelque respect. Dans toutes les villes du premier ordre, il y avait des distributions gratuites de vivres, tout comme il y avait dans le cirque et dans les théâtres des courses de chars, des jeux et des spectacles gratuits. La légèreté, l'amour du plaisir, l'oubli de l'avenir, qui ont toujours caractérisé la populace des grandes villes, suivirent les Romains provinciaux au travers des dernières calamités de leur empire; et Trèves, capitale de la préfecture des Gaules, ne fut pas la seule ville qui fut surprise et pillée par les Barbares, tandis que ses citoyens, la tête couronnée de guirlandes, applaudissaient avec fureur aux jeux du cirque.

Tel était l'intérieur de l'empire au commencement du quatrième siècle; telle était la population qui devait résister à l'invasion universelle des Barbares. Ceux-ci, bien souvent, ne laissaient aux citoyens que le choix de mourir armés ou de mourir en lâches. Et les descendants de ces superbes Romains, les héritiers de tant de gloire, acquise autrefois par tant de vertus, avaient été tellement avilis par les lois et l'ordre social auquel ils avaient été soumis, que, quand l'alternative leur fut offerte, ils préférèrent toujours la mort des lâches.

DE SISMONDI.

---

51. La Chasse aux Zibelines.

Sur quatre-vingt mille exilés plus ou moins qui peuplent habituellement la Sibérie, environ quinze mille sont

employés à la chasse de la zibeline et de l'hermine. Ils se réunissent en petites troupes de quinze ou vingt, rarement plus ou moins, afin de pouvoir se prêter un mutuel secours sans cependant se nuire en chassant. Sur deux ou trois traîneaux attelés de chiens, ils emportent leurs provisions de voyage, consistant en poudre, plomb, eau-de-vie, fourrures grossières pour se couvrir, quelques vivres d'assez mauvaise qualité et une bonne quantité de piéges. Aussitôt que les gelées ont suffisamment durci la surface de la neige, ces petites caravanes se mettent en route et s'enfoncent dans le désert, chacune d'un côté différent. Quand le ciel de la nuit n'est pas voilé par des brouillards, elles dirigent leur voyage au moyen de quelques constellations; pendant le jour, elles consultent le soleil ou une petite boussole de poche. Quelques chasseurs se servent, pour marcher, de patins en bois à la manière de ceux des Samoyèdes; d'autres n'ont pour chaussure que de gros souliers ferrés, et des guêtres de cuir ou de feutre.

Chaque traîneau a ordinairement un attelage de huit chiens; mais, pendant que quatre le tirent, les quatre autres se reposent, soit en suivant leur maître, soit en se couchant à une place qui leur est réservée sur le traîneau même. Ils se relaient de deux heures en deux heures. Pendant les premiers jours on fait de grandes marches, afin de gagner le plus tôt possible l'endroit où l'on doit chasser, et cet endroit est quelquefois à deux ou trois cents lieues de distance du point d'où l'on est parti; mais plus on avance dans le désert, plus les obstacles se multiplient. Tantôt c'est un torrent non encore glacé qu'il faut traverser; alors on est obligé d'entrer dans l'eau jusqu'à l'estomac, et de porter les traîneaux sur l'autre bord, en se frayant un passage à travers les glaçons charriés par les eaux. Une autre fois, c'est

un bois à traverser en se faisant jour à coups de hache dans les broussailles; puis un pic de glace à monter; et alors les chasseurs, après s'être attaché des crampons aux pieds, s'attellent avec leurs chiens pour hisser leurs traîneaux à force de bras.

Là un hiver de neuf mois couvre la terre d'épais frimas; jamais le sol ne dégèle à plus de trois ou quatre pieds de profondeur, et la nature, éternellement morte, jette dans l'âme l'épouvante et la désolation; à peine si une végétation languissante couvre les plaines de quelque verdure pendant le court intervalle de l'été; et des bruyères stériles, de maigres bouleaux, quelques arbres résineux rachitiques, font l'ornement le plus pittoresque de ces climats glacés. Là tous les êtres vivants ont subi la triste influence du désert; les rares habitants qui traînent dans les neiges leur existence engourdie sont presque des sauvages difformes et abrutis; les animaux y sont malheureux, farouches et féroces; et tous, si j'en excepte le renne, ne sont utiles à l'homme que par leur fourrure: tels sont les ours blancs, les loups gris, les renards bleus, les blanches hermines et la marte-zibeline. Venons à nos chasseurs.

L'hiver augmente en intensité; les longues nuits de trois mois deviennent plus sombres, parce que l'atmosphère est surchargée d'une fine poussière de glace qui l'obscurcit. Vers le nord, le ciel se colore d'une lumière rouge et ensanglantée, annonçant les aurores boréales. Les gloutons, les ours, les loups et autres animaux féroces, ne trouvant plus sur la terre couverte de neige leur nourriture accoutumée, errent dans les ténèbres, s'approchent audacieusement de la petite caravane, et font retentir les roches de glace de leurs sinistres hurlements. Chaque soir, lorsqu'on arrive au pied d'une montagne qui peut servir d'abri contre le vent du nord, il

faut camper. On fait une sorte de rempart avec les traîneaux; on tend au-dessus une toile soutenue par quelques perches de sapin coupées dans un bois voisin. On place au milieu de cette façon de tente un fagot de broussailles auquel on met le feu. Chacun étend une peau d'ours sur la glace, se couche dessus, se couvre de son manteau fourré, et attend le lendemain pour se remettre en route.

Pendant que les chasseurs dorment, l'un d'eux fait sentinelle, et souvent son coup de fusil annonce l'approche d'un ours féroce ou d'une troupe de loups affamés. Il faut se lever à la hâte, et quelquefois soutenir une affreuse lutte avec ces terribles animaux; mais il arrive aussi que la nuit n'est troublée par aucun bruit, si ce n'est par le sifflement du vent du nord qui glisse sur la neige, et par une sorte de petit bruissement particulier sur la toile de la tente. Les chasseurs ont dormi profondément, et il est grand jour quand ils se réveillent. Ils appellent la sentinelle, mais personne ne répond: leur cœur se serre, ils se hâtent de sortir, car ils savent ce que signifie ce silence. Leur camarade est là, assis sur un tronc de sapin renversé. Il a bien fait son devoir de surveillant, car son fusil est sur ses genoux, son doigt sur la gâchette, et ses yeux sont tournés sur la montagne, où, la nuit, les hurlements des loups se sont fait entendre; mais ce n'est plus un homme qui est en sentinelle, c'est un bloc de glace. Ses compagnons, après avoir versé une larme sur sa destinée, le laissent là, assis dans le désert, et se réservent de lui donner la sépulture six mois plus tard, à leur retour, lorsqu'un froid moins intense permettra d'ouvrir un trou dans la glace. Ils le retrouveront à la même place, dans la même attitude et dans le même état, si un ours n'a pas essayé d'entamer avec ses dents des chairs transparentes, blanches et roses comme de la cire, colorées, mais dures comme le granit.

Enfin, après mille fatigues et mille dangers épouvantables, la petite caravane arrive dans une contrée coupée de collines et de ruisseaux. Les chasseurs les plus expérimentés tracent le plan d'une misérable cabane, construite avec des perches et de vieux troncs de bouleaux à moitié pourris. Ils la couvrent d'herbes sèches et de mousse, et laissent au haut du toit un trou pour donner passage à la fumée. Un autre trou, par lequel on ne peut se glisser qu'en rampant, sert de porte, et il n'y a pas d'autre ouverture pour introduire l'air et la lumière. C'est là que quinze malheureux passeront les cinq ou six mois les plus rudes de l'hiver; c'est là qu'ils braveront l'inclémence d'une température descendant presque chaque jour à 22 ou 25^0 du thermomètre de Réaumur. Lorsque les travaux de la cabane sont terminés, lorsque le chaudron est placé au milieu de l'habitation, sur le foyer, pour faire fondre la glace qui doit leur fournir de l'eau, lorsque la mousse et les lichens sont disposés pour faire les lits, alors les chasseurs partent ensemble pour aller visiter leur nouveau domaine, et pour diviser le pays en autant de cantons de chasse qu'il y a d'hommes. Quand les limites en sont définitivement tracées, on tire ces cantons au sort, et chacun a le sien en toute propriété pendant la saison de la chasse, et aucun d'eux ne se permettrait d'empiéter sur celui de ses voisins. Ils passent toute la journée à tendre des piéges partout où ils voient sur la neige des impressions de pieds annonçant le passage ordinaire des martes, des hermines et des renards bleus. Ils poursuivent aussi ces animaux dans les bois à coups de fusil, ce qui exige une grande adresse; car, pour ne pas gâter la peau, ils sont obligés de tirer à balle franche. Le soir tous se rendent à la cabane, et la première chose qu'ils font est de se regarder mutuellement le bout du nez. Si l'un d'eux

l'a blanc comme de la cire vierge et un peu transparent, c'est qu'il l'a gelé, ce dont il ne s'apercoit pas lui-même. Alors on ne laisse pas le chasseur s'approcher du feu, on lui applique sur le nez une compresse de neige que l'on renouvelle à mesure qu'elle se fond, jusqu'à ce que la partie malade ait repris sa couleur naturelle. Ils traitent de même les pieds et les mains gelés; mais, malgré ces soins, il est rare que la petite caravane se remette en route au printemps sans ramener avec elle quelques estropiés. Dans les hivers extrêmement rigoureux, il est arrivé maintes fois que des caravanes entières de chasseurs sont restées gelées dans leurs huttes, ou ont été englouties dans les neiges. Les douleurs morales des exilés, venant s'ajouter aux rigueurs de cet affreux climat, ont aussi poussé très-souvent les chasseurs au découragement; et, dans ces solitudes épouvantables, il n'y a qu'un pas du découragement à la mort. Qu'un exilé harassé s'asseye un quart d'heure au pied d'un arbre, qu'il se laisse aller aux pleurs, puis au sommeil, il est certain qu'il ne se réveillera plus.

GERBE.

---

52. Le Tombeau d'une Mère.

Un jour, les yeux lassés de veilles et de larmes,
Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,
Je disais à l'aurore: En vain tu vas briller;
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,
Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles
    Ne sourit que pour nous railler!

Rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est songe et mensonge!
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge!
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs!
Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie,
Etincelle dont l'âme est à peine éclaircie
    Qu'elle va s'allumer ailleurs!

Plus nous ouvrons les yeux, plus la nuit est profonde;
Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde,
Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé,
Et tout flotte et tout tombe ainsi que la poussière
Que fait en tourbillons dans l'aride carrière
Lever le pied d'un insensé!

Je disais; et mes yeux voyant avec envie
Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie,
Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil;
Au sillon, au rocher, j'attachais ma paupière,
Et ce regard disait: A la brute, à la pierre,
Au moins, que ne suis-je pareil!

Et ce regard, errant comme l'œil du pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout à coup fixé sur un tombeau!
Tombeau, cher entretien d'une douleur amère,
Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau!

Là, quand l'ange voilé sous les traits d'une femme,
Dans le Dieu, sa lumière, eut exhalé son âme,
Comme on souffle une lampe à l'approche du jour;
A l'ombre des autels qu'elle aimait à toute heure,
Je lui creusai moi-même une étroite demeure,
Une porte à l'autre séjour!

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tant reçu!

Là dorment soixante ans d'une seule pensée!
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité!

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,

Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs!

Et tout cela, pourquoi? Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable!
Pour que ces vils sillons en fussent engraissés!
Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte! ...
Un peu de cendre était assez!

Non, non; pour éclairer trois pas sur la poussière,
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort!
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O vertu! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort!

Et mon œil, convaincu de ce grand témoignage,
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau!
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!
En vain la vie est dure et la mort est amère;
Qui peut douter sur son tombeau?

LAMARTINE.

---

53. Les Vieillards et leurs Enfants.

Honneur aux pères et aux mères, honneur à eux, et honneur et respect; ne fût-ce que pour leur règne passé; pour ce temps dont ils ont été seuls maîtres, et qui ne reviendra plus; ne fût-ce que pour ces années à jamais perdues, et dont ils portent sur le front l'auguste empreinte: *Lève-toi devant les cheveux blancs, et honore le vieillard; et crains ton Dieu, je suis l'Eternel.*

Voilà votre devoir, enfants présomptueux, et qui paraissez impatients de courir seuls dans la route de la vie. Ils s'en iront, vous n'en pouvez douter, ces parents qui tardent à vous faire place; ce père dont les discours ont encore une

teinte de sévérité qui vous blesse; cette mère dont le vieil âge vous impose des soins qui vous importunent: ils s'en iront, ces surveillants attentifs de votre enfance, et ces protecteurs animés de votre jeunesse: ils s'en iront, et vous chercherez en vain de meilleurs amis: ils s'en iront, et dès qu'ils ne seront plus, ils se présenteront à vous sous un nouvel aspect; car le temps, qui vieillit les gens présents à notre vue, les rajeunit pour nous quand la mort les a fait disparaître; le temps leur prête alors un éclat qui nous était inconnu......

Ah! qu'elle est vaine et ridicule, cette jeunesse dans ses sentiments d'orgueil et dans la supériorité qu'elle s'adjuge sur les vieillards, sur les hommes qu'elle voit descendre au sépulcre, et dont elle envahit le domaine...... Il n'y a d'homme jeune que l'homme juste, l'homme religieux: car lui seul peut vivre d'espérances jusqu'à son dernier moment; lui seul peut croire à de longs jours; lui seul peut voir dans sa fin le plus beau des commencements.

Et vous qui voulez prendre pour seul guide votre intérêt personnel, vous devez encore méditer ces paroles de l'Ecclésiastique: *Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils t'ont donné?* Vous le devez en ne songeant qu'à vous, car dans le cours borné de cette vie où votre attention se concentre, vous serez pères un jour; et l'exemple d'ingratitude que vous aurez donné dans votre jeune âge, vous laissera peut-être sans défense contre l'ingratitude de vos enfants. Pourriez-vous en effet appeler la morale à votre aide? pourriez-vous l'employer à l'appui de vos droits paternels, quand vous l'auriez dédaignée au moment où elle vous astreignait à des devoirs précisément semblables aux obligations dont vous voulez que les autres soient tenus envers vous? Fils ingrats! la punition dont vous serez les

instruments sera terrible ; elle le sera, si votre père, en butte à vos dédains, ne peut trouver dans ses souvenirs aucune consolation; s'il a la conscience de l'abandon où lui-même il a laissé les auteurs de ses jours, et s'il croit que le ciel vous a choisis pour être leurs vengeurs.

NECKER.

---

54. L'Absence.

A Livry, mardi-saint 24 mars 1671.

Il y a trois heures que je suis ici, ma chère enfant. Je suis partie de Paris avec l'Abbé, Hélène, Hébert et *Marphise*, dans le dessein de me retirer du monde et du bruit pour jusqu'à jeudi au soir; je prétends être en solitude; je fais de ceci une petite Trappe ; je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions ; j'ai résolu d'y jeûner beaucoup pour toutes sortes de raisons; de marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre, et surtout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille; je n'ai pas encore cessé, depuis que je suis arrivée, et ne pouvant contenir tous mes sentiments, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siége de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu! où ne vous ai-je point vue ici? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vue; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose; de quelque manière que ce soit, je vous vois, vous m'êtes présente; je pense et repense à tout, ma tête et mon esprit se creusent: mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher, cette chère enfant que j'aime avec tant de passion est à

deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus. Sur cela, je pleure, sans pouvoir m'en empêcher. Voilà qui est bien faible; mais pour moi, je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre. Le hasard fera qu'elle viendra mal à propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite: à cela je ne vois point de remède; elle sert toujours à me soulager présentement; c'est au moins ce que je lui demande: l'état où ce lieu m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes faiblesses; mais vous devez les aimer, et respecter mes larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

Mme. DE SÉVIGNÉ.

---

55. Le clair de lune de Mai.

Au bout de sa longue carrière,
Déjà le soleil moins ardent
Plonge et dérobe sa lumière,
Dans la pourpre de l'occident.

La terre n'est plus embrasée
Du souffle brûlant des chaleurs.
Et le soir, aux pieds de rosée,
S'avance, en ranimant les fleurs.

Sous l'ombre par degrés naissante,
Le soleil devient plus obscur;
Et la lumière décroissante,
Rembrunit le céleste azur.

Parais, ô lune désirée!
Monte doucement dans les cieux,
Guide la paisible soirée
Sur ton trône silencieux.

Amène la brise légère,
Qui dans l'air précède tes pas,
Douce haleine à nos champs si chère,
Qu'aux cités on ne connaît pas,

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,
Verse ta lueur argentée
Flottante en mobiles réseaux.

Que ton image réfléchie
Tombe sur le ruisseau brillant,
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque vacillant!

Descends, comme une faible aurore,
Sur des objets trop éclatants;
En l'adoucissant, pare encore
La jeune pompe du printemps.

Aux fleurs nouvellement écloses
Prête un demi-jour enchanté,
Et blanchis ces vermeilles roses,
De ta pâle et molle clarté!

Et toi, sommeil, de ma paupière
Ecarte les pesants pavots!
Phœbé, j'aime mieux ta lumière
Que tous les charmes du repos.

Je veux, dans sa marche insensible,
Ivre d'un poétique amour
Contempler ton astre paisible,
Jusqu'au réveil brillant du jour.

CHÊNEDOLLÉ.

---

56. Le Fourmi-Lion.

Il n'est pas d'insecte plus célèbre par son industrie que le fourmi-lion. Tout le monde sait que le fourmi-lion se creuse, dans un sable sec ou dans une terre fort pulvérisée, une fosse en manière de trémie ou d'entonnoir, au fond de laquelle il se tient en embuscade. Comme il ne marche qu'à reculons, il ne peut poursuivre sa proie: il lui tend donc un piége, et c'est surtout sur la fourmi qu'il fonde ses espérances. Il eût été mieux nommé *fourmi-renard*, si ce nom n'avait paru trop long.

A l'ordinaire, il demeure caché sous le sable: soit qu'il repose au fond de son entonnoir ou qu'il change de place, il ne montre jamais que le bout de sa tête. Elle est carrée et plate, et armée de deux petites cornes mobiles, en forme de crochets ou de pinces très-fines, dont la singulière structure étonne l'observateur, et lui montre à quel point la nature est admirable jusque dans ses moindres productions. Vous savez en général que sa forme tient un peu de celle du cloporte, et que son corps, porté sur six jambes et terminé en pointe, est composé d'une suite d'anneaux purement membraneux. C'est tout ce qu'il vous importe de connaître de sa structure; un plus grand détail serait superflu.

Pour creuser son entonnoir, le fourmi-lion commence par tracer dans le sable un sillon circulaire, dont l'enceinte déterminera l'ouverture de l'entonnoir... Après avoir tracé le premier sillon circulaire, le fourmi-lion en trace un second concentrique au premier. Vous comprenez que son travail doit aboutir à enlever tout le sable renfermé dans l'enceinte du premier sillon. Imaginez donc un cône de sable, dont le diamètre soit égal à celui de l'enceinte, et dont la hauteur égale la profondeur que doit avoir l'entonnoir; c'est ce cône de sable qu'il s'agit d'enlever.

C'est avec sa tête, comme avec une pelle, que l'insecte en vient à bout. Vous avez vu qu'elle est carrée et plate; sa forme répond donc très-bien à cette fonction. Il se sert d'une de ses premières jambes pour la charger de sable, et quand elle en est fort chargée, il le lance brusquement hors de l'enceinte. Toute cette petite manœuvre s'exécute avec une promptitude et une adresse surprenantes: un jardinier n'opère pas si vite ni si bien avec sa bêche et son pied, que le fourmi-lion avec sa tête et sa jambe. Je n'ai pres-

que pas besoin de vous dire que la suite des manœuvres de notre insecte ne sera que la répétition de celle que je viens d'esquisser. Il tracera de nouveaux sillons, toujours concentriques aux premiers. Le diamètre de l'enceinte diminuera ainsi graduellement, et le fourmi-lion descendra de plus en plus dans le sable.

Il arrive souvent qu'en creusant sa trémie, le fourmi-lion rencontre de gros grains de sable ou de petits grumeaux de terre sèche: il n'a garde de les laisser dans sa trémie; ils serviraient d'échelons aux petits insectes qui tenteraient d'en sortir. Il en charge sa tête, et par un mouvement subit et bien calculé, il les projette hors du trou. Si, au lieu de ces corps assez légers, il rencontre de petites pierres trop pesantes pour être lancées avec sa tête, il sait s'en débarrasser par un moyen nouveau et fort singulier. Il sort de terre, et se montre tout entier à découvert. Il va ainsi à reculons, jusqu'à ce que le bout de son derrière ait atteint la pierre: il semble alors la tâter; il essaie de la pousser et de la soulever: il redouble ses efforts, parvient à la charger sur son dos, maintient habilement l'équilibre par des mouvements prompts et alternatifs de ses anneaux, gagne avec sa charge le pied de la rampe, la gravit, porte la pierre à quelque distance du trou, revient dans le trou, et achève de le creuser.

Cependant, malgré tout son savoir-faire en tours d'équilibre, la pierre lui échappe quelquefois au moment qu'il est sur le point d'arriver au haut de la rampe. Il ne se rebute pas, il descend, va chercher la pierre, la charge de nouveau sur son dos, regagne la rampe, remonte, se décharge, et retourne à son travail.

Enfin, le fourmi-lion jouit du fruit de ses travaux: il a tendu son piége, et le voilà à l'affût. Caché et immobile au

fond de la fosse, il attend en chasseur rusé et patient la proie qu'il ne saurait poursuivre. Si quelque fourmi vient à rôder autour du précipice, il est rare qu'elle n'y tombe point. Les bords en sont escarpés, et s'éboulent facilement. Ils entraînent avec eux l'imprudente fourmi; le fourmi-lion la saisit prestement avec ses cornes, la secoue pour l'étourdir, la tire sous le sable, et la suce à son aise. Il rejette ensuite le cadavre qui n'est plus qu'une peau sèche et vide, répare le désordre survenu dans la fosse, et se remet en embuscade.

Il n'a pas toujours le bonheur de saisir sa proie au moment qu'elle tombe dans le piége. Souvent elle échappe à ses pinces meurtrières, et fait effort pour gagner le haut de l'entonnoir. Alors le fourmi-lion fait jouer sa tête; il lance sur la proie des jets de sable redoublés, qui la précipitent de nouveau au fond de la fosse.

CH. BONNET.

---

57. Racine en famille.

Quelque agrément que Racine pût trouver à la cour, il y mena toujours une vie retirée, partageant son temps entre peu d'amis et ses livres. Sa plus grande satisfaction était de revenir passer quelques jours dans sa famille; et, lorsqu'il se retrouvait à sa table avec sa femme et ses enfants, il disait qu'il faisait meilleure chère qu'aux tables des grands.

Il revenait un jour de Versailles pour goûter ce plaisir, lorsqu'un écuyer de Monsieur le Duc vint lui dire qu'on l'attendait à dîner à l'hôtel de Condé: Je n'aurai point l'honneur d'y aller, répondit-il, il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme et mes enfants, qui se font une fête de manger aujourd'hui avec moi une très-belle carpe; je ne puis me dispenser de dîner avec eux. L'écuyer lui

représenta qu'une compagnie nombreuse invitée au repas de Monsieur le Duc se faisait aussi une fête de l'avoir, et que le prince serait mortifié s'il ne venait pas. Une personne de la cour qui m'a raconté la chose m'a assuré que mon père fit apporter la carpe, qui était d'environ un écu, et que la montrant à l'écuyer, il lui dit: Jugez vous-même si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres enfants qui ont voulu me régaler aujourd'hui, et n'auraient plus de plaisir s'ils mangeaient ce plat sans moi. Je vous prie de faire valoir cette raison à Son Altesse sérénissime. L'écuyer la rapporta fidèlement, et l'éloge qu'il fit de la carpe devint l'éloge de la bonté du père qui se croyait obligé de la manger en famille.

RACINE LE FILS.

---

58. L'Ange gardien.

Oh! qu'il est beau cet esprit immortel,
Gardien sacré de notre destinée!
Des fleurs d'Eden sa tête est couronnée,
Il resplendit de l'éclat éternel.
Dès le berceau sa voix mystérieuse,
Des vœux confus d'une âme ambitieuse,
Sait réprimer l'impétueuse ardeur,
Et d'âge en âge il nous guide au bonheur.

L'Enfant.

Dans cette vie obscure, à mes regards voilée,
Quel destin m'est promis? à quoi suis-je appelée?
Avide d'un espoir qu'à peine j'entrevois,
Mon cœur voudrait franchir plus de jours à la fois!
Si la nuit règne aux cieux, une ardente insomnie,
A ce cœur inquiet révèle son génie,
Mes compagnes en vain m'appellent, et ma main
De la main qui l'attend s'éloigne avec dédain.

L'Ange.

Crains, jeune enfant, la tristesse sauvage,
Dont ton orgueil subit la vaine loi,

Loin de les fuir, cours aux jeux du jeune âge,
Jouis des biens que le ciel fit pour toi:
Aux doux ébats de l'innocente joie
N'oppose plus un front triste et rêveur;
Sous l'œil de Dieu suis ta riante voie:
Enfant, crois-moi, je conduis au bonheur.

La jeune Fille.

Quel immense horizon devant moi se révèle!
A mes regards ravis que la nature est belle!
Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux,
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux.
Où courent ces rivaux armés du luth sonore?
Dans cette arène il est quelques places encore;
Ne puis-je, à leurs côtés me frayant un chemin,
M'élancer seule, libre, et ma lyre à la main?

L'Ange.

Seule couronne à ton front destinée,
Dèjà blanchit la fleur de l'oranger;
D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger?
Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur,
Suis une route et plus humble et plus douce;
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Femme.

Oh! laissez-moi charmer les heures solitaires;
Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts;
Laissez naître et mourir ces notes passagères,
Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.
Je ne demande rien aux brillantes demeures,
Des plaisirs fastueux inconstant univers,
Loin du monde et du bruit laissez couler mes heures,
Avec ces doux accords à mon repos si chers.

L'Ange.

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs?
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instants ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure,
Mais dans le nid du nocturne chanteur,

Est le repos, l'abri, la nourriture . . .
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Mère.

Revenez, revenez, songes de ma jeunesse,
Eclatez, nobles chants, lyre, réveillez-vous.
Je puis forcer la gloire à tenir sa promesse;
Recueillis pour mon fils, ces lauriers seront doux.
Oui je veux à ses pas aplanir la carrière,
A son nom jeune encore offrir l'appui du mien,
Pour le conduire au but, y toucher la première,
Et tenter l'avenir pour assurer le sien.

L'Ange.

Vois ce berceau, ton enfant y repose;
Tes chants hardis vont troubler son sommeil.
T'éloignes-tu, ton absence l'expose
A te chercher en vain à son réveil.
Si tu frémis pour son naissant voyage,
De sa jeune âme exerce la vigueur.
Voilà ton but, ton espoir, ton ouvrage;
Mère, crois-moi, je conduis au bonheur.

La vieille Femme.

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée,
Il est donc vrai! mes vœux n'ont pu vous arrêter,
Jours rapides! et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée?
Hélas! sans la toucher j'ai laissé se flétrir
La palme qui m'offrait un verdoyant feuillage,
Et ce feu, qu'attendait le phare du rivage,
Dans un foyer obscur je l'ai laissé mourir.

L'Ange.

Ce feu sacré, renfermé dans ton âme,
S'y consumait loin des profanes yeux;
Comme l'encens offert dans les saints lieux,
Quelques parfums ont seuls trahi sa flamme.
D'un art heureux tu connus la douceur,
Sans t'égarer sur les pas de la gloire,
Jouis en paix d'une telle mémoire.
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Mourante.

Je sens pâlir mon front, et ma voix presque éteinte
Salue en expirant l'approche du trépas.
D'une pieuse vie on peut sortir sans crainte,
Et mon céleste ami ne m'abandonne pas.
Mais quoi! ne rien laisser après moi de moi-même!
Briller, trembler, mourir comme un triste flambeau!
Ne pas léguer du moins mes chants à ceux que j'aime,
Un souvenir au monde, un nom à mon tombeau!

L'Ange.

Il luit pour toi le jour de la promesse,
Au port sacré je te dépose enfin,
Et près des cieux ta coupable faiblesse
Pleure un vain nom dans un monde plus vain!
La tombe attend tes dépouilles mortelles;
L'oubli, tes chants; mais l'âme est au Seigneur;
L'heure est venue, entends frémir mes ailes,
Viens, suis mon vol, je conduis au bonheur.

Mme TASTU.

---

59. La Nature en Amérique.

Quand les Européens abordèrent le rivage des Antilles, et plus lard les côtes de l'Amérique du Sud, ils se crurent transportés dans les régions fabuleuses qu'avaient célébrées les poètes. La mer étincelait des feux du tropique; la transparence extraordinaire de ses eaux découvrait pour la première fois aux yeux du navigateur la profondeur des abîmes. *) Çà et là se montraient de petites îles parfumées, qui semblaient flotter comme des corbeilles de fleurs sur

---

*) Les eaux sont si transparentes dans la mer des Antilles, qu'on distingue les coraux et les poissons à 60 brasses de profondeur. Le vaisseau semble planer dans l'air, une sorte de vertige saisit le voyageur dont l'œil plonge à travers le fluide cristallin au milieu des jardins sous-marins, où des coquillages et des poissons dorés brillent parmi les touffes de fucus et des bosquets d'algues marines.

Malte-Brun.

la surface tranquille de l'océan. Tout ce qui dans ces lieux enchantés s'offrait à la vue semblait préparé pour les besoins de l'homme, ou calculé pour ses plaisirs. La plupart des arbres étaient chargés de fruits nourrissants, et les moins utiles à l'homme charmaient ses regards par l'éclat et la variété de leurs couleurs. Dans une forêt de citronniers odorants, de figuiers sauvages, de myrtes à feuilles rondes, d'acacias et de lauriers-roses, tous entrelacés par des lianes fleuries, une multitude d'oiseaux inconnus à l'Europe faisaient étinceler leurs ailes de pourpre et d'azur, et mêlaient le concert de leurs voix aux harmonies d'une nature pleine de mouvement et de vie.

La mort était cachée sous ce manteau brillant; mais on ne l'apercevait point alors, et il régnait d'ailleurs dans l'air de ces climats je ne sais quelle influence énervante qui attachait l'homme au présent, et le rendait insouciant de l'avenir.

L'Amérique du Nord parut sous un autre aspect; tout y était grave, sérieux, solennel; on eût dit qu'elle avait été créée pour devenir le domaine de l'intelligence comme l'autre la demeure des sens.

Un océan turbulent et brumeux enveloppait ses rivages. Des rochers granitiques ou des grèves de sable lui servaient de ceinture; les bois qui couvraient ses rives étalaient un feuillage sombre et mélancolique; on n'y voyait guère croître que le pin, le mélèze, le chêne vert, l'olivier sauvage et le laurier.

Après avoir pénétré à travers cette première enceinte, on entrait sous les ombrages de la forêt centrale. Là se trouvaient confondus les plus grands arbres qui croissent sur les deux hémisphères. Le platane, le catalpa, l'érable à

sucre et le peuplier de Virginie, entrelaçaient leurs branches avec celles du chêne, du hêtre et du tilleul.

Comme dans les forêts soumises au domaine de l'homme, la mort frappait ici sans relâche; mais personne ne se chargeait d'enlever les débris qu'elle avait faits. Ils s'accumulaient donc les uns sur les autres; le temps ne pouvait suffire à les réduire assez vite en poudre et à préparer de nouvelles places. Mais, au milieu même de ces débris, le travail de la reproduction se poursuivait sans cesse. Des plantes grimpantes et des herbes de toute espèce se faisaient jour à travers les obstacles; elles rampaient le long des arbres abattus, s'insinuaient dans leur poussière, soulevaient et brisaient l'écorce flétrie qui les couvrait encore, et frayaient un chemin à leurs jeunes rejetons. Ainsi la mort venait en quelque sorte y aider à la vie. L'une et l'autre étaient en présence; elles semblaient avoir voulu mêler et confondre leurs œuvres. Ces forêts recelaient une obscurité profonde; mille ruisseaux, dont l'industrie humaine n'avait point encore dirigé le cours, y entretenaient une éternelle humidité. A peine y voyait-on quelques fleurs, quelques fruits sauvages, quelques oiseaux.

La chute d'un arbre renversé par l'âge, la cataracte d'un fleuve, les mugissements des buffles et le sifflement des vents y troublaient seuls le silence de la nature.

A l'est du grand fleuve, les bois disparaissaient en partie; à leur place s'étendaient des prairies sans bornes. La nature dans son infinie variété avait-elle refusé la semence des arbres à ces fertiles campagnes, ou plutôt la forêt qui les couvrait avait-elle été détruite jadis par la main de l'homme? C'est ce que les traditions, ni les recherches de la science, n'ont pu découvrir.

A. de Tocqueville.

---

60. Cheverny à Vienne.

A Vienne il arriva à Cheverny (ambassadeur) une aventure singulière. Il devait avoir un soir d'hiver sa première audience de l'empereur. Il alla au palais; un chambellan l'y reçut, le conduisit par deux ou trois pièces, ouvrit la dernière, l'y fit entrer, se retira de la porte même et la ferma. Entré là, il se trouve dans une pièce plus longue que large, mal meublée, avec une table tout au bout, sur laquelle pour toute lumière de la chambre, il y avait deux bougies jaunes, et un homme vêtu de noir, le dos appuyé contre la table. Cheverny, assez mal édifié du lieu, se croit dans une pièce destinée à attendre d'être introduit plus loin, et se met à regarder à droite et à gauche, et à se promener d'un bout à l'autre. Ce passe-temps dura près d'une demi-heure. A la fin, comme un des tours de sa promenade l'approchait assez de cette table et de cet homme noir qui y était appuyé, et qu'à son air et à son habit il prit pour un valet de chambre qui était là de garde, cet homme, qui jusques alors l'avait laissé en toute liberté, sans remuer ni dire un mot, se prit à lui demander civilement ce qu'il faisait là. Cheverny lui répondit qu'il devait avoir audience de l'empereur, qu'on l'avait fait entrer, et qu'il attendait là d'être introduit pour avoir l'honneur de lui faire la révérence. C'est moi, lui répliqua cet homme, qui suis l'empereur. Cheverny à ce mot pensa tomber à la renverse, et fut plusieurs moments à se remettre, à ce que je lui ai ouï conter. Il se jeta aux pardons, à l'obscurité, et à tout ce qu'il put trouver d'excuses. Je pense que son compliment fut mal arrangé. Un autre que l'empereur en eût ri, mais Léopold, incapable de perdre sa gravité, demeura dans le même sang-froid, qui

acheva de démonter le pauvre Cheverny. Il contait bien, et cette histoire était excellente à entendre de lui.

St. SIMON.

---

61. L'Histoire.

La capitale d'un empire
Que le glaive du Scythe achevait de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du sauvage vainqueur éblouissait la vue.
D'un prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admirait surtout la superbe statue.
On lisait sur ce monument :
A TRÈS-BON, TRÈS-CLÉMENT,
Et le reste, en un mot l'étalage vulgaire
Des termes consacrés au style lapidaire.
Ces mots en lettres d'or frappent le conquérant.
Ce témoignage si touchant
Qu'aux vertus de son roi rendait un peuple immense,
Émeut le roi barbare; il médite en silence
Sur ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais.
Longtemps de ce bon prince il contemple les traits:
Il se fait expliquer l'histoire de sa vie.
Ce prince, dit l'Histoire, horreur de ses sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste patrie;
Devant son joug de fer il fit taire les lois;
Il fit le premier pas vers l'affreux despotisme;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme
Qui sert si bien les rois:
Et son pouvoir sorti de ses bornes certaines
De quelque conquérant préparait les exploits,
Quand d'un peuple, avili par ses lois inhumaines,
Il disposait les bras à recevoir des chaînes.
Tel était le portrait qu'à la postérité
Transmettait l'équitable Histoire.
Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire.
Pourquoi donc, si l'Histoire a dit la vérité,
Par un monument si notoire,
Le mensonge est-il attesté?
Sa majesté sauvage était bien étonnée.
Seigneur, dit l'un des courtisans,

Qui, durant près d'un siècle, à la cour des tyrans,
Traîna sa vie infortunée,
Seigneur, ce monument qui vous surprend si fort,
Au destructeur de la patrie
Fut érigé pendant sa vie . . . .
On fit l'Histoire après sa mort.

BOISARD.

---

62. De la Méthode nouvelle pour classer les Végétaux.

On n'avait jadis d'autre moyen pour deviner les propriétés chimiques ou médicales des plantes que la simple observation des espèces. Aujourd'hui on sait que les organes et les sucs homonymes des végétaux analogues ont des qualités analogues, et par conséquent toute la théorie de la matière médicale et économique se trouve éclairée par celle de la classification naturelle. Il y a même des parties importantes de la culture des jardins et des champs qui dépendent de ces lois générales. La théorie des greffes et des assolements, par exemple, est bien plus claire pour le botaniste qui connaît la classification naturelle, que pour la grande majorité des jardiniers ou des agriculteurs.

Mais qu'on observe surtout à quel point la botanique, grâce à ces heureuses innovations, s'est élevée dans le rang des sciences philosophiques. Comparons ces botanistes du siècle dernier tout occupés à compter des étamines et à chercher des noms incohérents, comparons-les, dis-je, avec ceux de notre âge qui voient la nature en grand, et qui, guidés par des lois générales, en connaissent mieux les moindres détails; qui, par le fait seul qu'ils savent qu'une plante appartient à telle famille naturelle, connaissent déjà tout l'ensemble de son organisation, et n'ont plus à y rechercher que quelques points variables dans la même famille; qui, n'ayant pas borné leurs recherches à quelques

plantes jetées comme par le hasard autour du lieu qui les a vues naître, savent comparer la végétation des divers pays; qui, dans les plantes mêmes qu'ils ont vues le plus souvent, savent apercevoir les petites anomalies, et y démêler les preuves des lois connues ou les indices des lois inconnues qu'il faut découvrir. Comme le monde s'agrandit à leurs yeux! Comme le moindre brin d'herbe prend de l'intérêt quand il se lie à l'ordre universel!

DE CANDOLLE.

---

63. L'Armée française devant Moscou.

Napoléon monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille; le terrain s'y prêtait, des ouvrages étaient ébauchés; mais tout avait été abandonné, et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance.

Enfin une dernière hauteur reste à dépasser; elle touche à Moscou qu'elle domine; c'est le Mont du Salut. Il s'appelle ainsi, parce que de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures. Le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent, ils crient: »Moscou! Moscou!« Chacun alors presse sa marche, on accourt en désordre, et l'armée entière battant des mains répète avec transport: »Moscou! Moscou!“ comme les marins crient: »Terre! Terre!“ à la fin d'une longue et pénible navigation.

A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous, où

s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière! Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvements serait historique.

Sur cet immense et imposant théâtre, nous croyions marcher entourés des acclamations de tous les peuples; fiers d'élever notre siècle reconnaissant au-dessus de tous les autres siècles, nous le voyions déjà grand de notre grandeur, et tout brillant de notre gloire.

A notre retour déjà tant désiré, avec quelle considération presque respectueuse, avec quel enthousiasme allions-nous être reçus au milieu de nos femmes, de nos compatriotes et même de nos pères! Nous serions le reste de notre vie des êtres à part; qu'ils ne verraient qu'avec étonnement, qu'ils n'écouteraient qu'avec une curieuse admiration! On accourrait sur notre passage; on recueillerait nos moindres paroles. Cette miraculeuse conquête nous environnerait d'une auréole de gloire, désormais on croirait respirer autour de nous un air de prodige et de merveille.

Et quand ces pensées orgueilleuses faisaient place à des sentimens plus modérés, nous nous disions que c'était là le terme promis à nos travaux; qu'enfin nous allions nous arrêter, puisque nous ne pouvions plus être surpassés par nous-mêmes, après une expédition, noble et digne émule de celle d'Egypte, et rivale heureuse de toutes les grandes et glorieuses guerres de l'antiquité.

Dans cet instant, dangers, souffrances, tout fut oublié.

Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie: »J'étais de l'armée de Moscou!«

Eh bien! mes compagnons, aujourd'hui même au milieu de notre abaissement, et quoiqu'il date de cette ville funeste, cette pensée d'un noble orgueil n'est-elle pas assez puissante pour nous consoler encore et relever fièrement nos têtes abattues par le malheur!

Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté; une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille, les maréchaux mécontents s'étaient éloignés de lui; mais à la vue de Moscou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7 pour compléter sa victoire.

Mais chez Napoléon les premiers mouvements étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer longtemps à ses sensations. Son premier cri avait été: »La voilà donc enfin cette ville fameuse!« Et le second fut: »Il était temps!«

Déjà ses yeux fixés sur cette capitale n'exprimaient plus que de l'impatience; en elle il croyait voir tout l'empire russe. Ces murs renfermaient tout son espoir, la paix, les frais de la guerre et une gloire immortelle; aussi ses avides regards s'attachaient-ils sur toutes les issues. Quand donc ses portes s'ouvriront-elles? Quand en verra-t-il sortir cette députation qui lui soumettra ses richesses, sa population, son sénat et la principale noblesse russe? Dès lors cette entreprise où il s'était si témérairement engagé, terminée heureusement et à force d'audace, sera le fruit d'une haute combinaison, son imprudence sera grandeur;

dès lors sa victoire de la Moskowa, si incomplète, deviendra son plus beau fait d'armes. Ainsi tout ce qui pouvait tourner à sa perte tournerait à sa gloire; cette journée allait commencer à décider s'il était le plus grand homme du monde ou le plus téméraire; enfin s'il s'était élevé un autel ou creusé un tombeau.

Cependant l'inquiétude commençait à le saisir. Déjà à sa gauche et à sa droite, il voyait le prince Eugène et Poniatowski déborder la ville ennemie; devant lui Murat atteignait au milieu de ses éclaireurs l'entrée des faubourgs, et pourtant aucune députation ne se présentait; seulement un officier de Miloradowitch était venu déclarer que ce général mettrait le feu à la ville, si l'on ne donnait pas à son arrière-garde le loisir de l'évacuer.

Napoléon accorda tout. Les premières troupes des deux armées se mêlèrent quelques instants. Murat fut reconnu par les Cosaks; ceux-ci, familiers comme des nomades et expressifs comme des méridionaux, se pressent autour de lui; puis par leurs gestes et leurs exclamations, ils exaltent sa bravoure et l'enivrent de leur admiration. Le roi prit les montres de ses officiers et les distribua à ces guerriers encore barbares. L'un d'eux l'appela son *hettman*.

Murat fut un moment tenté de croire que dans ces officiers il trouverait un nouveau Mazeppa, ou que lui-même le deviendrait; il pensa les avoir gagnés. Ce moment d'armistice, dans cette circonstance, entretint l'espoir de Napoléon, tant il avait besoin de se faire illusion. Il en fut amusé pendant deux heures.

Cependant le jour s'écoule et Moscou reste morne, silencieuse et comme inanimée. L'anxiété de l'empereur s'accroît, l'impatience des soldats devient plus difficile à con-

tenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville. »Moscou est déserte!«

De SEGUR.

---

64. Monologue d'Auguste.

(Cinna, Acte IV, Scène 3.)

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte; et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau;
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise.
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise.
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne;
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,

Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et d'un zèle effronté couvrant son attentat.
S'oppose pour me perdre au bonheur de l'Etat!
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos, après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser.
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter;
Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;
Une tête coupée en fait renaître mille;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;
Meurs, tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat:
A toi-même, en mourant, immole ce perfide;
Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de son propre trépas,
En faisant qu'il le voie, et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu,
Qui fuit en même tems tout ce qu'il se propose!
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

CORNEILLE.

65. L'Arabie et les Arabes.

La grande presqu'île de l'Arabie forme en quelque sorte un monde à part, où le ciel et la terre, l'homme et les animaux semblent régis par d'autres lois que partout ailleurs. Cette vaste contrée, à peu près quatre fois aussi grande que la France, est sans cesse tourmentée par la soif. Aucune rivière considérable ne la traverse; aucune montagne ne s'y élève assez pour se couvrir de neiges éternelles: partout une terre altérée se couvrant avec peine dans la saison des pluies d'une herbe rare, que dessèchent bientôt les rayons brûlants du soleil. Çà et là seulement quelques sources vives, quelques puits profonds, autour desquels s'élèvent des forêts de palmiers, îles de verdure au milieu d'une mer de sable. Ces sources fraîches, ces oasis ne sont semées que de loin en loin dans la vaste étendue de l'Arabie. Le long des côtes de la Mer Rouge, quelques lieux sont fertilisés par des eaux plus abondantes; aussi des villes florissantes y ont été élevées dès les temps les plus reculés. Enfin, sur la côte méridionale, l'Yémen, ou Arabie-Heureuse, fut de tout temps célèbre par sa belle végétation, sa gomme, son encens, ses dattes et son café exquis.

L'Arabe a été doué par la Providence de tout ce qui lui est nécessaire pour triompher des obstacles avec lesquels il est appelé à lutter. Vigoureux et agile, patient et sobre, il sait, comme le chameau son compagnon fidèle, supporter la faim et la soif: quelques dattes ou un peu de farine d'orge qu'il détrempe dans sa main, suffisent à sa nourriture; l'eau fraîche est pour lui un si grand bienfait du ciel, qu'il songe peu à demander à l'industrie des liqueurs spiritueuses. Familiarisé de bonne heure avec les grandes

scènes du désert, avec ses immenses solitudes, ses bêtes féroces, ses terribles ouragans, au souffle brûlant, empoisonné, il le traverse sans crainte dans tous les sens pour lui demander le peu de richesses qu'il recèle. Le cheval et le chameau, lui soumettant, l'un son agilité intelligente et docile, l'autre sa force et sa patience, lui ont permis d'animer par un commerce actif un pays qui semblait devoir rester fermé à toute communication.

L'homme ne peut vivre en Arabie qu'en luttant contre la nature à force de courage et d'industrie. Aussi l'Arabe a toujours été libre; et, depuis plus de trois mille ans, il réalise la prophétie faite de la part de l'Eternel à l'un de ses premiers ancêtres: »Ismaël sera comme un âne sauvage; sa main sera contre tous, et la main de tous contre lui, et il habitera à la vue de tous ses frères.« Chaque famille obéit à un cheik ou ancien, chaque village ou camp à un grand cheik, et la tribu a un prince ou émir; mais l'autorité de tous ces chefs est fort restreinte, et l'on a plus de considération pour leurs conseils que d'obéissance pour leurs ordres. Hospitaliers envers tout homme qui a franchi le seuil de leur tente, et protecteurs à toute épreuve de l'étranger qui a mangé leur pain, les Arabes se croient en droit de rançonner ou de piller le premier venu. Leur reconnaissance est sans bornes dans sa générosité: mais leur vengeance est implacable: venger le sang par le sang est pour eux un devoir de famille. Ils sont d'ailleurs doués de nobles instincts et d'une pureté de goût remarquable, enthousiastes de la poésie, et très-sensibles aux charmes de l'éloquence et des beaux récits.

VULLIET.

---

66. Le Dessin.

Tu me demandes si je vois avec plaisir que tu t'adonnes à imiter sur le papier des choses qui te frappent aux champs ou ailleurs? Cette question seule m'a causé de la joie, en me prouvant que tes goûts inclinent vers la culture des beaux-arts.

Je sais mieux que toi, mon fils, ce qu'est la vie: c'est une suite de travaux, de devoirs, qu'il faut remplir au milieu d'agitations et de vicissitudes de toute sorte. Ces travaux, souvent pénibles, ont besoin d'être coupés par de longs loisirs, et c'est l'emploi de ces loisirs qui est le grand écueil des hommes, de ceux au moins qui, comme toi, ne sont pas assez supérieurs aux autres, pour trouver dans l'exercice constant de facultés puissantes un salutaire aliment à leur activité.

Regarde autour de toi: parmi les hommes ordinaires, combien consument ces loisirs dans une stérile oisiveté, inactifs de l'esprit autant que du corps, et laissant honteusement perdre ces heures qu'ils pourraient féconder à leur profit et à celui des autres! Combien les consument en frivoles amusements, qui n'ont d'autre attrait que les sots plaisirs de la vanité ou l'appât grossier de la bonne chère! Combien, blasés sur toutes ces choses, recourent à des jouissances nuisibles ou coupables, et ceux-ci, parmi les hommes qui eussent été dignes de meilleures choses; car c'est chez les âmes les plus susceptibles de bien que l'oisiveté tourne le plus à piége. Là où elle trouve mort et froideur, qu'a-t-elle à nuire? Là où elle trouve chaleur et vie, elle embrase et corrompt.

Heureux donc, mon fils, si tu inclines vers un délassement qui te préserve de cette nullité oisive et de ces écarts

funestes. De toutes les choses qui portent le nom de plaisir et qui servent aux récréations des hommes, il n'en est aucune que j'estime meilleure, plus douce et plus préservatrice, plus utile et plus noble de sa nature, plus propre, tout en occupant l'intelligence et les doigts, à conduire l'âme vers les sources de ce qui est beau et pur; il n'en est aucune qui, dans mon esprit, n'eût à perdre au parallèle, non pas même la culture des lettres, pour laquelle je professe tant d'estime.

Les lettres donnent des plaisirs plus vifs, mais moins constants; elles occupent plus l'esprit, mais elles le délassent moins, et au jeune âge elles ne sont pas sans écueils. Mais surtout, mon cher fils, tandis que la pratique des beaux-arts peut convenir à tous, la pratique des lettres ne saurait convenir qu'aux hommes supérieurs. Que s'il s'agit, non de les pratiquer, mais seulement de s'éclairer à leur flambeau, de boire à leur bienfaisante coupe, d'en devenir l'amant fidèle, oh! alors elles sont avant les beaux-arts le charme de la vie et le plus noble des loisirs. Mais c'est justement un motif de plus pour que je me réjouisse de la direction que prennent tes penchants; car les arts et les lettres suivent des routes voisines, qui vont se rapprochant et finissent par se croiser. Tu a pris celle qui conduit le plus sûrement à l'autre.

Poursuis donc, mon fils, et ne crains point que je te voie sans joie t'avancer vers ces fortunés loisirs où s'écouleront les plus doux instants de ta vie. Après que tu auras franchi les premiers pas, ou plutôt dès ces premiers pas, tu verras s'ouvrir devant toi un champ sans limites de jouissances nouvelles, et peu à peu y posant ta tente, tu auras hâte à chaque journée d'en finir avec les affaires pour retourner dans ta chère solitude. Là, satisfait et paisible, allant

d'essais en essais, de progrès en progrès, à chacun tu découvriras dans l'art par lequel tu imites, et dans la nature qui te sert de modèle, des choses curieuses pour l'esprit, utiles pour l'intelligence, ou intéressantes pour le cœur. Car c'est un avantage particulier à ce genre de travail, et qui explique comment il délasse tout en occupant, que d'être moitié d'exécution, moitié de pensée; en sorte que, employant tour à tour plusieurs facultés diverses, il les exerce sans fatigue et repose l'une par l'autre. Au plus humble croquis que tu traceras en face d'une campagne ou d'un bois, l'adresse, l'intelligence, l'observation, le jugement, l'imagination trouveront tour à tour leur rôle et leur emploi; sans compter ce charme attrayant qu'éprouvent en face de la nature ceux qu'ont émus ses beautés. Ces lieux dont tu auras reproduit l'image te deviendront chers; et l'esquisse, même informe, que tu en auras faite, te les retracera toujours non-seulement avec l'intérêt qu'ils avaient pour toi, mais avec tout le plaisir que tu goûtas jadis à les peindre. Ajoute qu'une sympathie naturelle rapproche presque toujours ceux qui s'abreuvent aux mêmes sources, et qu'à ces plaisirs viendront se joindre ceux de quelque amitié fondée sur des goûts communs, ces entretiens si doux, si remplis, où se pressent en foule les questions tantôt graves, tantôt légères, toujours instructives, que soulèvent les arts. Où est le temps pour l'oisiveté, pour l'ennui, pour le vice? Mon fils, après la vertu, il n'est rien de si louable que la sagesse, et la sagesse pourrait-elle revêtir de plus aimables traits que ceux des muses!..

R. TŒPFFER.

---

67. Marine.

Sombre Océan, du haut de tes falaises
Que j'aime à voir la barque du pêcheur!

Ou de tes vents, sous l'ombre des mélèzes,
A respirer la lointaine fraîcheur!
Je veux, ce soir, visitant tes rivages,
Y promener mes rêves les plus chers.
J'aime de toi jusques à tes ravages;
Mon cœur souffrant s'apaise au bruit des mers.
Sombre Océan, j'aime tes cris sauvages;
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Sombre Océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur;
Mon corps frissonne et mon âme est ravie,
Tu sais donner un charme à la terreur.
Depuis le jour où cette mer profonde
M'apparut noire aux lueurs des éclairs,
Nos lacs si bleus, la langueur de leur onde,
N'inspirent plus mes amours, ni mes vers.
Sombre Océan, vaste moitié du monde,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Sombre Océan, soit que tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors comme un champ moissonné,
De ta grandeur nos pensers s'agrandissent,
L'infini parle à notre esprit borné.
Qui, devant toi, quel athée en démence,
Nierait tout haut le Dieu de l'univers!
Oui, l'Eternel s'explique par l'immense!
Dans ton miroir j'ai vu les cieux ouverts . . .
Sombre Océan, par qui ma foi commence,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

EMILE DESCHAMPS.

---

68. Catilina devant le Sénat. Châtiment de ses Complices.

Bien que la nuit fût fort avancée lorsque l'assemblée se sépara, Curius eut le temps de faire prévenir le consul. En même temps quelques-uns des conjurés, touchés de remords, ou peut-être effrayés des dangers où les entraînait leur chef, avaient adressé des avertissements mysté-

rieux à plusieurs membres du sénat. Des lettres anonymes les engageaient à pourvoir à leur sûreté, annonçant une catastrophe terrible dont elles accusaient Catilina. Cicéron entendait les révélations que lui faisait Fulvia de la part de Curius, lorsque Crassus, M. Marcellus et Metellus Scipion se présentèrent chez lui fort troublés, et lui remirent les lettres qu'ils venaient de recevoir. Peu après, Cornelius et Vargunteïus frappaient à sa porte, et demandaient à l'entretenir en secret. Mais déjà les portiers avaient reçu des ordres, la maison était gardée, et les deux assassins ne furent point admis malgré leur insistance. Dès ce moment le consul ne sortit plus qu'entouré d'un gros de chevaliers et de jeunes Réatins, ses clients, toujours bien armés.

Le 6 des ides de novembre, il convoqua le Sénat dans le temple de Jupiter Stator sur le mont Palatin. Une troupe nombreuse de chevaliers en armes entourait la curie, et dans toute la ville on remarquait un appareil militaire déployé avec plus d'ostentation encore que les jours précédents. Catilina, que Cicéron croyait peut-être déjà sur la route d'Etrurie, parut tout à coup dans le temple. Son sang-froid ordinaire ne l'avait pas abandonné, et il se flattait qu'il pourrait toujours en imposer à force d'impudence, et retrouver l'occasion que ses émissaires venaient de manquer. Il traversa la foule des sénateurs sans qu'un seul répondît à son salut. Arrivé au rang des siéges où il avait droit de prendre place avec les magistrats qui avaient exercé comme lui des charges curules, un mouvement d'horreur éclata dans l'assemblée. Plusieurs consulaires s'écartèrent précipitamment, comme s'ils eussent craint d'être souillés par le contact de sa toge. Ses complices mêmes, intimidés, n'osaient s'approcher de lui, et pendant quelque temps il se trouva isolé au milieu des siéges vides, comme un cri-

minel devant ses juges. Troublé par cette réception, inquiet des préparatifs extraordinaires qu'il avait remarqués, il attendait dans un sombre silence le dénoûment de cette scène, qu'il avait tant de raison de redouter.

Je n'entreprendrai point de rapporter ici le discours de Cicéron, car je ne veux point affaiblir par une traduction a sublime éloquence de la première Catilinaire. Je me bornerai à en résumer les points principaux. Contre l'usage, ce ne fut point à l'assemblée qu'il s'adressa. Il interpella Catilina lui-même, et porta la parole, non point comme le président d'une compagnie admonestant l'un de ses membres, mais comme un juge qui lit une sentence à un coupable convaincu.

»Tes projets, dit-il, me sont connus. Toutes tes démarches, je les surveille depuis longtemps. Ne vois-tu pas que tu ne peux rien tenter dont je ne sois aussitôt instruit? J'ai su, j'ai annoncé d'avance le soulèvement de Mallius; je viens de déjouer la surprise que tu as essayée contre Préneste. Je te dirai ce que tu as fait la nuit dernière. Tu es allé chez Porcius Læcca, tu as distribué les rôles à tes complices. A ceux-ci l'insurrection de telles provinces de l'Italie; à ceux-là l'incendie de tels quartiers de Rome. Tu leur as annoncé ton départ pour le camp de Mallius. Tu as chargé deux chevaliers romains de m'assassiner. Ose le nier! je te convaincrai; car tu es entouré d'yeux et d'oreilles que tu ne soupçonnes pas, mais à qui rien n'échappe.

»Je pourrais, je devrais peut-être faire justice à l'instant, ici même, d'un scélérat tel que toi. J'en ai le droit, j'en ai le pouvoir. Si je faisais un signe, ces braves chevaliers qui entourent la Curie te mettraient en pièces. Naguère, un sénatus-consulte déclarant la patrie en danger, le consul

L. Opimius n'attendit pas la nuit pour faire mettre à mort, sur quelque soupçon de sédition, Fulvius, personnage consulaire, et C. Gracchus, que ne purent protéger ni la gloire, ni les services de ses ancêtres. Armé d'un sénatus-consulte semblable, Marius fit tomber aussitôt la tête de Saturninus et celle de Glaucia. Et nous, il y a vingt jours que nous laissons le glaive des lois se rouiller inutile, car il y a vingt jours que les Pères m'ont remis un sénatus-consulte comme une épée dans son fourreau.«

. . . .

Cicéron, dès qu'il eut entre ses mains le sénatus-consulte, ne perdit pas un moment. Soit qu'il partageât l'anxiété de quelques sénateurs qui craignaient qu'une émeute nocturne ne délivrât les prisonniers, soit, comme il est plus probable, qu'il ne voulût pas laisser à César le temps de gagner un tribun et de convoquer les comices pour le lendemain, il donna l'ordre sur-le-champ aux triumvirs capitaux de tout préparer pour que la sentence reçût immédiatement son exécution. Lui-même, accompagné d'un grand nombre de sénateurs et d'une troupe de soldats armés, alla prendre Lentulus sur le mont Palatin, dans la maison où il était détenu, et le conduisit au travers de la Voie Sacrée et du Forum dans la prison du Capitole. En même temps les préteurs y amenaient Céthégus, Gabinius, Statilius et Cæparius, arrêtés la veille, chacun entouré d'une escorte imposante. Toutes les avenues étaient gardées, et le Capitole était rempli de soldats. Sur le passage des prisonniers, la foule se pressait en silence et saisie d'horreur. Les jeunes gens surtout, en voyant traîner, chargés de chaînes, au milieu d'une haie de piques, ces compagnons de leurs joyeuses orgies, se sentaient glacés d'épouvante. Ils croyaient, dit Plutarque, assister à quelque mystère terrible et suivre la

pompe d'un sacrifice qu'on allait offrir aux divinités inconnues des patriciens.

Dans la prison était un cachot souterrain, enfoncé de douze pieds au-dessous du sol, qu'on appelait le Tullianum, parce qu'on en attribuait la construction au roi Servius Tullius. Longtemps ce fut la seule prison qui existât à Rome. Il survit encore aujourd'hui à la ruine de tant de monuments, ouvrages des empereurs. Des pierres énormes forment ses murailles toujours humides, que couvre une voûte basse et épaisse. Là le jour n'arrive jamais; l'air ne s'y renouvelle qu'avec peine. C'est en ce lieu que les bourreaux attendaient leurs victimes, qu'on leur livra successivement. Lentulus fut poussé le premier dans le Tullianum et aussitôt étranglé; ses quatre complices, l'un après l'autre, subirent le même supplice; et, lorsque le dernier fut mort, le consul, qui avait peut-être présidé-à-l'exécution en personne, descendit au Forum avec son cortége de soldats et de sénateurs, et se montra à la multitude qui attendait en silence le dénouement de cette lugubre tragédie: „Ils ont vécu!“ dit-il.

Aussitôt un long cri de surprise retentit dans toute la place. Ceux des conjurés qui avaient jusqu'alors conservé l'espoir de délivrer les prisonniers, les esclaves et les artisans qui leur avaient promis leur secours, tremblant pour eux-mêmes, ne songeaient plus maintenant qu'à se cacher. Toute la populace, prête un instant auparavant à briser les portes de la prison, oublia ses projets séditieux à ce mot terrible. Ils ont vécu! répéta-t-elle en applaudissant à la fermeté du consul, car tout acte de vigueur enlève l'admiration de la multitude.

Toujours accompagné de son escorte, grossie maintenant d'une foule de consulaires et de sénateurs, Cicéron

traversa de nouveau le Forum pour regagner sa maison. Tous ces vieux généraux qui avaient gagné des batailles, qui avaient étendu au loin les bornes de l'empire, se pressaient autour de l'orateur, mais on les remarquait à peine, et on les eût pris pour ces citoyens prisonniers de guerre qui, délivrés par la victoire, suivaient en costume d'affranchis la pompe d'un triomphateur. Devant chaque maison brillaient des torches allumées. Du haut des toits les femmes saluaient leur consul de leurs acclamations et le montraient à leurs enfants. De tous côtés on s'écriait: »Voici le sauveur de la république! voici le père de la patrie!« Quelques années plus tard, Cicéron quittait Rome, la tête voilée: ce même peuple venait de lui interdire le feu et l'eau; et ce qu'on appelait, le soir des nones de décembre, un acte de courage et de justice, on le nommait un acte de tyrannie, un attentat contre les lois.

MÉRIMÉE.

---

69. Le Pauvre dans les grandes villes.

Quel contraste que celui que forment les riantes campagnes d'Angleterre, les frais highlands de l'Ecosse avec les cités manufacturières où vont se réfugier les laboureurs expulsés des champs paternels! Quand on parcourt ces villes sales, couvertes de poussière et noircies de houille, qui, au lieu des flèches élégantes, des gothiques clochers, n'offrent que de gigantesques cheminées; quand on se trouve enveloppé de cette étouffante atmosphère, sans cesse entretenue par des tourbillons de fumée, qui, s'échappant des bouches noircies de ces raides et uniformes pyramides, redescendent pesamment en nuages et s'étendent sur toute la cité; quand on voit les populations des

campagnes s'accumuler dans ces rues étroites et malsaines, oh! comme on aimerait mieux que ces pauvres familles fussent demeurées dans leurs prairies, les animant, les peuplant d'une jeunesse saine et vigoureuse, et les faisant retentir de leurs pieux cantiques!

Il est triste, le sort qui attend dans les grandes villes ces humbles campagnards, soit quant à la vie physique, soit quant à la vie morale! Il n'y a aucun pays où l'on fasse plus pour les pauvres qu'en Angleterre. La charité légale y va peut-être trop loin. De nombreuses sociétés chrétiennes et philanthropiques sont instituées pour venir au secours de toutes les misères. Il se fait plus pour tout cela en Angleterre, que sur tout le continent de l'Europe à la fois; cependant le mal ne tarit pas. Vous voyez quelquefois l'une des riches et brillantes rues de Londres lentement traversée par une forme humaine, pâle, sale, frêle, chancelante: est-ce un homme? est-ce une femme? on ne sait trop. Ce fantôme, type de la plus profonde misère, est sorti de son réduit, qui n'est peut-être qu'à quelques pas, dans quelque rue étroite, cachée derrière ces hôtels, et il fait son apparition dans un autre monde, comme pour porter une accusation d'autant plus redoutable qu'elle est silencieuse. Je me rappelle que, traversant un jour *le Strand,* l'une des rues les plus élégantes, les plus animées de la capitale, je vis devant un magnifique magasin de comestibles, où tout ce que le luxe de la table peut offrir de plus séduisant était étalé, une de ces formes humaines, revêtue d'un habit qui avait été noir, avec un chapeau déformé, les bras pendants, les jambes tremblantes, les joues creuses, les yeux enfoncés, mais fixés d'un regard immobile sur ces aliments exquis dont une glace seulement la séparait. Ce riche étalage avec ses cadres dorés

et ce squelette vivant, voilà en deux traits le tableau de Londres. — *MERLE D'AUBIGNÉ.*

70. Le Prince et le Rossignol.

Un prince dans les bois entend un rossignol:
„Chantre inspiré, dit-il, jusqu'à moi prends ton vol;
Je veux payer tes chants d'un bonheur ineffable,
D'un bonheur qu'envieront tous les oiseaux du ciel.
Tu pourras, à ton gré, voltigeant sur ma table,
Puiser dans le cristal l'ambroisie et le miel;
Sur le mol édredon tu verras de doux songes;
Dans une cage d'or on t'entendra chanter;
Enfin mille tableaux, délicieux mensonges,
Dans tes bosquets absents sauront te transporter."
— „Laissez-moi, dit l'oiseau, le cristal des fontaines,
Et les buissons ardents dont je cueille les graines;
Laissez-moi des vallons l'écho mélodieux,
Mes palais de verdure et ma voûte des cieux.
J'ai parmi les roseaux bâti mon nid de mousse,
Hamac obéissant au zéphyr qui le pousse.
Je redoute bien plus l'atmosphère des cours,
Que l'orage et la foudre et l'ongle des vautours.
Sous le nom du bonheur vous m'offrez l'esclavage,
Et votre cage d'or est toujours une cage . . ."

LACHAMBEAUDIE.

71. Le Danger des mauvais Livres.

Le goût de la lecture est le goût général, le besoin de notre siècle. Cette classe même de la société qui, dans son heureuse ignorance, ne connaissait jadis que nos Livres Saints, séduite aujourd'hui par l'envie de raisonner, de briller, se livre à cet attrait, d'autant plus dangereux pour elle, qu'elle est moins capable de choix et de discernement. Il se fait sentir dans toutes les situations, à tous les caractères. Il n'en est point qui n'ait quelque penchant,

pour tel ou tel genre de lecture, et ne trouve dans sa position, si vous en exceptez l'extrême indigence qui commande un travail forcé, quelque circonstance qui l'invite à s'y livrer. Les esprits paresseux aiment les ouvrages d'imagination; les esprits actifs, curieux, raisonneurs, les ouvrages hardis et systématiques; les caractères ardents et passionnés, ceux qui remuent le cœur et les sens. Ce délassement s'accorde avec les loisirs de la prospérité; il semble propre à faire couler plus doucement les jours de l'infortune. Vit-on dans la retraite? C'est une distraction nécessaire. Est-on dissipé? Les plaisirs ont des intervalles; on est devenu plus susceptible de ce vide, de cet ennui qu'il faut tromper.

Et que de facilités pour satisfaire ce goût dangereux! Non-seulement le poison se trouve dans presque tous les livres, mais ces livres se trouvent partout. La multiplication des bibliothèques, l'invention des cabinets de lecture tendent le piége sur toutes les routes; on ne peut faire un pas sans le rencontrer. Un jeune homme peut être séduit par des sociétés corrompues, des liaisons imprudentes, je le sais; mais ce n'est point l'affaire d'un jour ou d'un moment; il est retenu par la surveillance de ses parents, qui ne pourraient l'ignorer, par la censure et l'œil du public, par cette timidité qui fait reculer, hésiter du moins, quand il s'agit d'une démarche ostensible et décisive. Mais ici, pour une modique rétribution, il achète le dangereux plaisir de se transporter dans un monde idéal, d'éprouver des émotions fatales, de recevoir des principes également commodes et funestes; pour une modique rétribution, sous le voile du mystère, sans autre témoin qu'un Dieu, qui est loin de ses pensées, il emporte le livre fatal, il va dans la solitude s'abreuver à la coupe mortelle. Ainsi périt

dans sa fleur l'espérance de la Patrie! Ainsi s'empoisonne une génération naissante! . . .

J. S. CELLÉRIER.

---

72. Dangers de l'Ignorance.

L'ignorance est une routine qui oppose son inertie à tout projet qui s'élève un peu au-dessus des idées vulgaires: il n'est pas un propriétaire, pas un chef de famille qui, lorsqu'il a voulu sortir de l'ornière commune dans l'administration de ses intérêts, n'ait eu à gémir de la résistance par laquelle elle entravait ses desseins; il n'est pas un être généreux qui, voulant servir la cause de l'humanité, n'ait vu plus d'une fois avec découragement ses nobles efforts venir se briser contre le mur d'airain qu'elle leur opposait. C'est un aveuglement, qui porte ceux qui en sont possédés à refuser dans leurs maladies leur confiance aux gens de l'art, pour la donner à des charlatans et à des recettes de vieille femme; ce sont des superstitions qui rendent l'homme le jouet des plus basses intrigues, l'avilissent, le ruinent, quelquefois le condamnent à languir dans un lit de douleur, et le couchent prématurément dans la tombe; c'est une multitude de préjugés, de ridicules terreurs, qui se perpétuent dans les familles, et viennent, par l'intermédiaire des domestiques, détériorer la raison d'enfants que le bonheur de leur naissance devait soustraire à cette influence funeste; c'est une grossièreté de goûts et de mœurs qui rend insensibles à tout noble plaisir ceux qu'elle dégrade, et les précipite dans mille habitudes de vices et de désordres. Oh! combien une instruction un peu étendue et dirigée avec sagesse épargnerait de misères à l'humanité, et, en étendant les idées et les sentiments au delà du cercle étroit des occupations

habituelles, ferait prévaloir sur les distinctions de la vanité les sentiments de la justice et de la bienveillance, et la sainte voix de la nature.

F. M. L. NAVILLE.

---

73. Steiguer et Nægueli.

La république de Berne avait encore à sa tête le conquérant du pays de Vaud. Bien que la barbe de Nægueli fût devenue blanche, il avait l'esprit jeune encore. Deux ans il avait été sans collègue à la mort de J. J. de Watteville, avoyer pendant 26 ans, et qui joignait le cœur d'un prince à la simplicité des mœurs républicaines. Personne qui voulût la première magistrature en des temps difficiles. Les regards se portaient sur Jaques Steiguer, d'une famille originaire du Valais. Il avait une grande fortune, une âme plus grande encore. Mais il existait entre le vieil avoyer et lui des animosités, qui tenaient de leur énergie à tous deux. La patrie leur en demanda le sacrifice; ils l'aimaient: Steiguer fut élu. Cependant on ne cessa point d'accompagner les deux chefs de l'état, lorsqu' ils allaient ensemble au temple ou au conseil: on savait combien leur colère était prompte à s'enflammer. Dans le sénat même ils avaient plus d'une fois levé la main l'un sur l'autre. Steiguer ne pouvait vaincre le ressentiment profond du vieillard. Il finit par prendre la résolution de mourir de sa main, ou de lui arracher sa haine du cœur. A peu de distance de Berne, au sortir d'une forêt de sapins, sur une colline que l'Aar baigne d'un de ses contours, s'élève le château de Bremgarten. Nægueli l'habitait avec sa fille Madeleine, d'une grande beauté. Un matin, la jeune fille arrangeait d'une main ses cheveux dans la cour du château, et de l'autre elle jetait la pâture à la volaille, lorsque Stei-

guer entre soudain. A la vue de l'ennemi de son père, elle veut fuir: le héros la retient, en l'entourant d'une chaîne de diamants et d'or. Il était à ses pieds, quand Nægueli, l'épée nue à la main, se précipite sur lui en s'écriant: »Que cherches-tu, malheureux?« — »La mort, si tu es irréconciliable; ton amitié et la main de ta fille, si tu as un cœur.« Le vieillard fut vaincu. Il se jeta dans les bras de Steiguer, et lui donna sa fille en gage d'une amitié qui dura jusqu'à leur mort. Les noces des deux époux furent une fête nationale.

VULLIEMIN.

---

74. Voix de la Nature.

Aimez-vous comme moi les sentiers solitaires
Tout tapissés de fleurs, de mousse, de fougères,
Où le brillant soleil jette un regard joyeux,
Où, quand un souffle passe à travers le feuillage,
La douce odeur des bois se répand sous l'ombrage,
Où tout est parfumé, suave, harmonieux?

Aimez-vous comme moi les lacs aux bords humides,
Les ruisseaux transparents, les fontaines limpides,
Où viennent folâtrer des essaims bourdonnants,
Où l'insecte léger trempe la fine gaze
De son aile tremblante aux reflets de topaze,
Et semble se mirer dans les flots scintillants?

Aimez-vous ces flocons, qui, traversant l'espace,
Des prés vont le matin argenter la surface,
Sur un pâle rayon qui languit et s'endort?
Aimez-vous les couleurs des feuilles que l'automne
Laisse, en nous échappant, tomber de sa couronne?
Aimez-vous son manteau brillant de pourpre et d'or?

Venez, si comme moi célébrant la nature,
Vous admirez des bois la mobile parure,
Les ombrages, les lacs, les ruisseaux argentés;
Venez, suivez mes pas dans les molles prairies:
J'en connais les détours et les routes fleuries;
Je sais tous les secrets de ces lieux enchantés.

De ces objets si doux je comprends le langage;
De l'oiseau des forêts je connais le ramage;
Les fleurs en s'inclinant semblent me regarder;
Le ruisseau qui murmure avec mon cœur soupire;
Le soleil est pour moi comme un divin sourire;
La lune veille au ciel exprès pour me guider.

Oh! parlez-moi toujours, fleurs, ombrages, fontaines;
Vos promesses ne sont ni trompeuses, ni vaines.
J'ai trouvé près de vous la douce paix du cœur;
J'ai trouvé le repos, le calme, le silence,
Tous ces biens que le ciel révèle à l'innocence,
Et que ne comprend pas la mondaine grandeur.

Mme DAMARIS-LAURENT.

---

75. La Gloire militaire.

En un mot, qu'est-ce que la gloire? — La gloire, dis-je? Pour en trouver la juste définition, il y faudrait penser un peu. — Oh! dit la comtesse, la voici toute trouvée la définition, et elle prit un livre près d'elle, et tournant quelques feuillets: C'est du Montaigne, nous dit-elle. Et elle lut: *La gloire est l'approbation que le monde fait des actions que nous mettons en évidence.* — Et Fabre là-dessus: — Eh bien! est-ce cela? Vous paraît-elle exacte cette définition? Et comme je fis signe que je m'en contentais: — Voyons donc à présent, dit-il! Qu'approuve davantage le monde; la guerre ou la poésie? — On approuve l'une et l'autre en son temps. — Mais, répliqua-t-il, en tout temps on approuve les vers, pourvu qu'ils soient bien faits, comme ceux de Racine ou de Boileau, qu'en dites-vous? — Sans doute. — Et les peintures comme celles de Raphaël, les statues telles que l'Apollon, ne sont-ce pas là des choses qu'on approuve toujours? — Belle demande! — Et partout? — J'en demeurai d'accord. — La guerre,

poursuivit-il, bien faite, comme la faisaient Alexandre et César, l'approuve-t-on toujours? — Je ne répondis pas d'abord. — Que vous en semble? — Eh, mais! lui dis-je, c'est selon. — Selon quoi? — Selon qu'elle est ou juste ou injuste, et encore selon l'intérêt que chacun y peut avoir. — Vous dites bien, me répondit-il; car, par exemple, ceux qu'elle ruine, et le nombre en est infini, ne l'approuvent nullement. Les orphelins, les veuves, les parents à qui elle arrache un fils en âge de payer les soins paternels; enfin les pères, les mères, les femmes, les enfants, comme vous voyez, une bonne partie du monde, sans parler des marchands, des laboureurs, des artisans, qui n'approuvent point la guerre, quelque bien qu'on la fasse. Aussi, à dire vrai, les connaisseurs sont rares. Tandis qu'il y aura peut-être quelques tacticiens qui s'écrieront, à la lecture d'une relation: Oh! la belle bataille! le beau siége! tout le reste du genre humain, noyé dans les pleurs, chargera d'exécration l'auteur de la bataille ou du siége. Voilà l'approbation qu'on donne à la plus belle guerre.

Avec tout cela, dis-je, il y a des guerres justes; vous ne le nierez pas. — Quoi! dit-il, elles le sont toutes. Il n'y en a point qui ne soit juste d'un côté et injuste de l'autre. — Eh bien! la guerre juste, on l'approuve. — Vous ne m'entendez pas, dit-il. Nous parlons de la gloire des guerriers. La gloire, en ce genre, c'est de tuer beaucoup. C'est cela qui fait le héros, à tort ou à droit, il n'importe; et celui qui perd la bataille n'est jamais qu'un misérable, eût-il toute la raison du monde. Le vainqueur seul est le grand homme, et le plus grand homme est celui qui tue davantage; car ce ne serait rien d'avoir tué quinze ou vingt mille hommes, par exemple. Avec cela on est à peine nommé dans l'histoire. Pour y faire quelque figure, il faut

massacrer par millions. Or, ces boucheries-là, quelque belles, quelque admirables qu'elles soient, au dire de ceux qui s'y connaissent, le monde, pour user des termes de Montaigne, les approuve peu, généralement.

P. L. COURIER.

---

76. Le pays de Vaud avant la Révolution.

Le peuple écoutait, riait sous cape, et, sans y prendre grand'peine, voyait tout ce mouvement d'assez près. Il faisait ses récoltes aux longs échos des chansons, maudissant seulement tout bas le dîmeur. Du reste, pauvre et joyeux, on pouvait le croire content. Au moment des vendanges ou des *effeuilles,* malheur à l'aventureux pèlerin qui, par la vieille route romaine de l'Etraz, se hasardait de traverser ainsi la Côte en plein jour! Le brocard qui l'accueillait à l'entrée, il l'entendait retentir de vigne en vigne, avec des variations infinies, jusqu'à la sortie à deux ou trois lieues de là: ouvrières et valets, c'était à qui dévisagerait le mieux en paroles le malencontreux voyageur; s'il n'était pas bien fourni de langue, il était perdu. Ou bien, le soir, dans la belle saison, la population de tout un endroit se rassemblait, les rangs mêlés, sur la place. Les parents s'asseyaient en cercle autour du tilleul; et alors garçons et filles, galants cavaliers et fines demoiselles, de se prendre par la main pour danser la *farandole,* pour faire tourner et serpenter la *coquille,* et de *ronder* tous ensemble en chantant. Ils s'appelaient, ils se répondaient avec les vieux *ronds,* ces admirables ritournelles, qui sont en quelques mots naïfs tout un tableau, toute une histoire, et que l'esprit le plus raffiné de nos jours serait incapable d'inventer. C'était là toute la vie, toute la liberté populaire; peut-être trop abandonnée, trop à l'écart,

mais qu'une autre, plus sérieuse et plus grave, est venue aussi trop remplacer aujourd'hui. L'entrain de la danse et du moment variait, entrelaçait ces chants flexibles, qui ont de la gaîté, de la malice et du charme, souvent une sorte d'ironie naïve, ou de moqueuse et perçante hyperbole. L'amour, le printemps, les fleurs, les petites aventures de la vie rustique et privée en faisaient ordinairement le sujet. Quelquefois il s'en échappait aussi un trait malin contre ces seigneurs et ces dames spectateurs ou acteurs dans le Rond, contre tout ce beau monde du 18me siècle, pour qui la démocratie et la nature étaient de la poésie en attendant de devenir de la réalité.

OLIVIER.

---

77. Le Berger et son Troupeau.

Quoi! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter! Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir mon pauvre Robin!
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde!
Hélas! de ma musette il entendait le son;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur! ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.

Guillot les crut et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre:
Un loup parut: tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.
Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage:
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

LAFONTAINE.

---

78. Image de la Vie humaine.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière: Marche! Marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraînent; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non; il faut marcher, il faut courir: telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter: Marche! Marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on a dépassé: fracas effroyable! inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits, qu'on perd en les goûtant. Enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer: les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires: tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la

mort se présente: on commence à sentir l'approche du gouffre fatal; mais il faut aller sur le bord. Encore un pas. Dejà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent; il faut marcher. On voudrait retourner en arrière; plus de moyens: tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

BOSSUET.

---

79. Les Plaisirs simples.

On se gâte le goût pour les divertissements comme pour les viandes: on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût; surtout ils sont plus à craindre pour les enfans, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus: tenons-les dans le goût des choses simples; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de divertissements pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disait un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté. Avec cette tempérance qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie douce et modérée, on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépenses pour se réjouir: un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente, qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai; les autres enlèvent l'âme en remuant le ressort

des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage: ils donnent une joie égale et durable, sans aucune suite maligne: ils sont toujours bienfaisants; au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent, et nuisent à la santé. Le tempérament de l'âme se gâte, aussi bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquants.

FÉNÉLON.

---

80. L'Hirondelle du Troubadour.

Zéphyr du souffle de son aile
A triomphé de nos frimas;
La terre de fleurs étincelle;
Tout revient, et mon hirondelle
Ne revient pas!

Par ses compagnes plus constantes
J'entends saluer le matin;
J'ai vu leurs troupes tournoyantes
Effleurer les eaux transparentes
Du lac voisin.

Oiseau de longue connaissance,
Ah! dis-moi, quand reviendras-tu
Me ranimer par ta présence?
Je suis, hélas! de ton absence
Tout abattu.

Tu sais combien ma joie éclate
Quand tu reparais sous nos cieux,
Quand l'anneau d'étoffe écarlate
Qui ceint ta jambe délicate
Brille à mes yeux.

Nul autre mortel, je t'assure,
Ne t'offrira meilleur destin.
J'étais presque de ta nature;
Nous partagions même toiture
Et même pain.

Quand la naïve damoiselle
Du doigt indiquait notre tour:
Là-haut demeure, disait-elle,
Et chante avec son hirondelle
Le troubadour.

Pour te recevoir, ma fenêtre
Est toujours ouverte à demi:
Qui peut t'empêcher d'y paraître?
Crains-tu de retrouver un maître
Dans ton ami?

Non, tu ne m'es pas infidèle:
Les serres d'un cruel vautour
T'auront, d'une étreinte mortelle,
Surprise, ô ma pauvre hirondelle,
A ton retour.

Ou, volant à perdre courage,
Pour traverser d'immenses eaux,
Sur quelque perfide équipage
As-tu rencontré l'esclavage
Pour le repos!

N'a-t-il pas craint pour son navire
L'impitoyable ravisseur?
Car j'ai toujours entendu dire,
Oiseau du ciel, que de te nuire
Porte malheur.

Hélas! dans la campagne immense
La fleur va faire place au fruit;
De jour en jour l'été s'avance;
Et de te revoir l'espérance
S'évanouit.

Ma voix, si joyeuse et si vive,
N'aura plus que de tristes chants:
Infidèle, morte ou captive,
Ta perte la rendra plaintive
Pour bien longtemps.

J. REBOUL.

---

81. La Ferme.

Je n'ai point oublié quel accueil je reçus dans une ferme à quelques lieues de Dijon, un soir d'octobre que l'averse m'avait assailli cheminant au hasard vers la plaine, après avoir visité les plateaux boisés et les *combes* *) encore vertes de Chambœuf. Je heurtai de mon bâton de houx à la porte secourable, et une jeune paysanne m'introduisit dans une cuisine enfumée, toute claire, toute pétillante d'un feu de sarment et de chenevottes. Le maître du logis me souhaita une bienvenue simple et cordiale, sa moitié me fit changer de linge et préparer un chaudeau, et l'aïeul me força de prendre sa place au coin du feu, dans le gothique fauteuil de bois de chêne, que sa culotte (Milady me le pardonne) avait poli comme un miroir. De là, tout en me séchant, je me mis à regarder le tableau que j'avais sous les yeux. Le lendemain était jour de marché à la ville, ce que n'annonçait que trop bien l'air affairé des habitants de la ferme, qui hâtaient les préparatifs du départ. La cuisine était encombrée de paniers où les servantes rangeaient des fromages sur la paille. Ici une courge que la bonne Fée aurait choisie pour en faire un carrosse à Cendrillon; là des sacs de pommes et de poires, qui embaumaient la chambre d'une douce odeur de fruits mûrs, ou des poulets montrant leur rouge crête par les barreaux de leur prison d'osier. Un chasseur arriva, apportant le gibier qu'il avait tué dans la journée: de sa carnassière qu'il vida sur la table s'échappèrent des lièvres, des pluviers, des halbrans, dont un plomb cruel avait ensanglanté la fourrure ou le plumage. Il essuya complaisamment son fu-

---

*) *Combe*, creux de vallée de toutes parts entouré de montagnes et n'ayant qu'une issue.

sil, l'enferma dans une robe d'étamine, et l'accrocha au manteau de la cheminée, entre l'épi insigne de blé de Turquie et la branche ordinaire de buis saint. Cependant rentraient d'un pas lourd les valets de charrue, secouant leurs bottes jaunes de la glèbe et leurs guêtres détrempées. Ils grondaient contre le temps qui retardait le labourage et les semailles. La pluie continuait de battre contre les vitres; les chiens de garde pleuraient piteusement dans la basse-cour. Sur le feu que soufflait l'aïeul avec ce tube de fer creux, ustensile obligé de tout foyer rustique, une chaudière se couronnait d'écume et de vapeur au sifflement plaintif des branches d'*étoc**), qui se tordaient comme des serpents dans les flammes: c'était le souper qui cuisait. La nappe mise, chacun s'assit, maîtres et domestiques, le couteau et la fourchette en main, moi à la place d'honneur, devant un énorme château embastionné de choux et de lard, dont il ne resta pas une miette. Le berger raconta qu'il avait vu le loup. On rit, on gaussa, on goguenarda. Quelles honnêtes figures dans ces bonnets de laine bleue! quelles robustes santés dans ces sayons de toile couleur de terreau! Ah! la paix et le bonheur ne sont qu'aux champs! Le métayer et sa femme m'offrirent un lit que j'aurais été bien fâché d'accepter: je voulus passer la nuit dans la crèche. Rien de *rembranesque* comme l'aspect de ce lieu, qui servait aussi de grange et de pressoir: des bœufs qui ruminaient leur pitance, des ânes qui secouaient l'oreille, des agneaux qui fêtaient leurs mères, des chèvres qui traînaient la mamelle, des pâtres qui retournaient la litière à la fourche; et, quand un trait de lumière enfilait l'ombre des piliers et des voûtes, on aper-

---

*) *Etoc* souche morte.

cevait confusément des fenils bourrés de fourrage, des chariots chargés de gerbes, des cuves regorgeant de raisins, et une lanterne éteinte pendant à une corde. Jamais je n'ai reposé plus délicieusement. Je m'endormis au dernier chant du grillon tapi dans une couche odorante de paille d'orge, et je m'éveillai au premier chant du coq battant de l'aile sur les perchoirs lointains de la ferme.

A. BERTRAND.

---

82. Fierté de Mithridate vaincu.

Je suis vaincu : Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage.
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés ;
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés ;
Le désordre partout redoublant les alarmes ;
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes ;
Les cris, que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux....
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrais pas de routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'aurait jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Partout de l'univers j'attacherais les yeux,
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

RACINE.

---

83. Mr. Violet.

Le caractère national ne peut s'effacer. Nos marins disent que dans les colonies nouvelles les Espagnols commencent par bâtir une église, les Anglais une taverne et les Français un fort; et j'ajoute une salle de bal. Je me trouvais en Amérique, sur la frontière du pays des Sauvages; j'appris qu'à la première journée je rencontrerais parmi les Indiens un de mes compatriotes. Arrivé chez les Cayougas, tribu qui faisait partie de la nation des Iroquois, mon guide me conduisit dans une forêt. Au milieu de cette forêt on voyait une espèce de grange: je trouvai dans cette grange une vingtaine de Sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. Mr. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les Sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castor et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général Rochambeau pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau-Monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours: ces messieurs Sauvages et ces dames Sauvagesses. Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers; en effet je n'ai jamais vu de telles gambades. Mr. Violet, tenant son petit violon entre son

menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal; il criait en iroquois: *à vos places!* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons. Voilà ce que c'est que le génie des peuples.

CHATEAUBRIAND.

---

84. Contemplation de la Nature.

En réfléchissant d'abord sur les différents degrés de jouissance que fait naître la contemplation de la nature, nous trouvons qu'au premier degré doit être placée une impression entièrement indépendante de la connaissance intime des phénomènes physiques, indépendante aussi du caractère individuel du paysage, de la physionomie de la contrée qui nous environne. Partout où, dans une plaine monotone et formant horizon, des plantes d'une même espèce (des bruyères, des cistes ou des graminées) couvrent le sol, partout où les vagues de la mer baignent le rivage et font reconnaître leurs traces par des stries verdoyantes d'ulva et de varech flottant, le sentiment de la nature, grande et libre, saisit notre âme, et nous révèle, comme par une mystérieuse inspiration, qu'il existe des lois qui règlent les forces de l'univers. Le simple contact de l'homme avec la nature, cette influence du *grand air* (ou, comme disent d'autres langues, par une expression plus belle, de *l'air libre*) exercent un pouvoir calmant: ils adoucissent la douleur, et apaisent les passions quand l'âme est agitée dans ses profondeurs. Ces bienfaits, l'homme les reçoit partout, quelle que soit la zone qu'il habite, quel que soit le degré de culture intellectuelle auquel il s'est élevé. Ce que les impressions que nous signalons ici ont de grave et de solennel, elles le tiennent du pressentiment de l'ordre et des lois, qui naît, à notre insu, du simple contact avec la

nature; elles le tiennent du contraste qu'offrent les limites étroites de notre être avec cette image de l'infini qui se révèle partout: dans la voûte étoilée du ciel, dans une plaine qui s'étend à perte de vue, dans l'horizon brumeux de l'océan.

Une autre jouissance est celle que produit le caractère individuel du paysage, la configuration de la surface du globe dans une région déterminée. Des impressions de ce genre sont plus vives, mieux définies, plus conformes à certaines situations de l'âme. Tantôt c'est la grandeur des masses, la lutte des éléments déchaînés ou la triste nudité des steppes, comme dans le nord de l'Asie, qui excitent nos émotions; tantôt, sous l'inspiration de sentiments plus doux, c'est l'aspect des champs qui portent de riches moissons, c'est l'habitation de l'homme au bord du torrent, la sauvage fécondité du sol vaincu par la charrue.

S'il m'était permis de m'abandonner au souvenir de courses lointaines, je signalerais, parmi les jouissances que présentent les grandes scènes de la nature, le calme et la majesté de ces nuits tropicales, lorsque les étoiles, dépourvues de scintillation, versent une douce lumière planétaire sur la surface mollement agitée de l'océan; je rappellerais ces vallées profondes des Cordillères, où les troncs élancés des palmiers, agitant leurs flèches panachées, percent les voûtes végétales, et forment en longues colonnades »une forêt sur la forêt«; je décrirais le sommet du pic de Ténériffe, lorsqu'une couche horizontale de nuages, éblouissante de blancheur, sépare le cône des cendres de la plaine inférieure, et que subitement, par l'effet d'un courant ascendant, du bord même du cratère, l'œil peut plonger sur les vignes de l'Orotava; les jardins d'orangers et les groupes touffus des bananiers du littoral.

Dans ces scènes, je le répète, ce n'est plus le charme paisible uniformément répandu dans la nature qui nous émeut, c'est la physionomie du sol, sa configuration propre, le mélange incertain du contour des nuages, de la forme des îles voisines, de l'horizon de la mer étendue comme une glace ou enveloppée d'une vapeur matinale. Tout ce que les sens ne saisissent qu'à peine, ce que les sites romantiques présentent de plus effrayant, peut devenir une source de jouissance pour l'homme; son imagination y trouve de quoi exercer librement un pouvoir créateur. Dans le vague des sensations, les impressions changent avec les mouvements de l'âme; et, par une douce et facile déception, nous croyons recevoir du monde extérieur ce que, idéalement, nous y avons déposé à notre insu.

A. de Humboldt.

---

85. La Pauvreté.

Salut, rustiques murs qu'on revoit avec larmes,
Où pendent des aïeux les outils et les armes!
Pain noir que la fatigue a rendu savoureux,
Et que les fils gaîment se partagent entre eux!
Compagne du travail jusqu'à l'aube prochaine,
Lampe de fer veillant sur la table de chêne!
Simple vase de terre où reste frais longtemps
Le rameau de lilas, premier don du printemps;
Livres jaunis rangés en ordre sur la planche!
Antique cheminée où le soir on s'épanche!
Place où le fils rassure, en lui prenant la main,
La mère, hélas! qui songe au pain du lendemain!
Ah! souvent quels festins apportés par les anges,
Entre l'homme et le ciel quel radieux échange!
Quel royaume, inconnu des princes et des rois,
L'esprit d'en haut nous fait entre ces murs étroits!

Humble renoncement, fertile en pures joies,
Nul n'arrive au repos qu'en marchant sur tes voies;

Par toi seul le désir, conservant tout son feu,
Vole à travers ce monde et va droit jusqu'à Dieu!
Ta main seule du cœur tend la plus noble fibre.
Qui refuse ton joug ne sait pas être libre;
Et nul n'aime son frère en toute charité,
S'il ne te connaît pas, divine pauvreté!

V. De LAPRADE.

---

86. Le Champ de bataille de Waterloo.

A huit heures du matin je partis de nouveau de Bruxelles pour y rentrer encore le soir même; car il me restait une chose à faire avant de quitter définitivement cette ville: *revoir Waterloo.* — Il n'y a pas de service régulier entre ces deux points, en sorte qu'il n'y a que deux moyens de visiter le champ de bataille; il faut louer une voiture particulière, ce qui convient fort aux gens riches, ou retenir une place dans la diligence de Namur, ce qui convient mieux aux petites fortunes. Je pris ce dernier parti. Il est vrai que pour le retour je ne pouvais compter que sur une place de hasard dans quelqu'une des diligences revenant le soir à Bruxelles, et, quoiqu'il soit ordinaire d'en trouver, c'est pourtant une chance à courir; mais celle-là ne m'arrêta pas, j'en avais couru bien d'autres dans le même lieu.

Nous étions six hommes dans la voiture, et moi seul je venais visiter Waterloo. Cependant, à mesure que nous en approchions, et quoique nous fussions tous des gens paisibles par état, la conversation prenait une teinte toujours plus militaire, et bientôt on ne parla que de la grande bataille. J'affirmerais volontiers qu'il en est ainsi chaque jour sur cette route. Et comment en serait-il autrement? Le canon de Waterloo a retenti assez haut dans ce monde, dont il a changé la face, et ses sourds gronde-

ments semblent avoir encore de l'écho dans l'imagination des hommes. Quel triomphe! Quel revers! Qui pourrait traverser le théâtre de cette épouvantable lutte où est tombé le géant sans y reporter sa pensée?

Je fis, durant notre conversation, deux remarques, qui me paraissent tenir tellement à la nature intime de l'homme, que je ne craindrais vraiment pas de les généraliser. La première, c'est que, bien que nous fussions de nations diverses, et que nous ne visions certainement pas sous le même point de vue les résultats de cette journée, la voix qui s'élevait près de ce champ de bataille était toujours une voix de respect et de deuil. L'opinion politique faisait place à une émotion plus puissante; et, si un sentiment dominait alors tous les autres, c'était de la sympathie pour le courage malheureux. — Ma seconde remarque n'est peut-être pas si honorable pour le cœur humain. Quoi qu'il en soit, la voici: il me semble que, quand il s'agit de quelque scène imposante ou terrible, chacun s'efforce d'avoir l'air d'y être pour quelque chose, ne fût-ce qu'en en sachant mieux les détails; et, si l'un obtient ainsi l'avantage, il prend tout de suite un certain air de supériorité sur les autres, comme s'il pensait avoir dès lors quelque droit à entrer en partage de l'intérêt qu'inspirent ses héros: en un mot notre vanité se mêle à tout. C'est du moins ce que je crus voir ce jour-là dans notre voiture. Après une chaude mêlée de récits, où la victoire fut longtemps disputée, le vainqueur régna seul; or ce vainqueur ne fut pas moi, car j'avais à peine ouvert la bouche. J'étais retenu par je ne sais quel indéfinissable sentiment de pudeur, ou d'orgueil si l'on veut, en voyant combien était grande, pour un étranger, la tentation de se donner faussement pour acteur dans ce drame, ou du moins d'en

être soupçonné. Je me tus donc; je me laissai instruire par mes compagnons, et je les quittai sans qu'ils sussent que j'étais un des hommes de Waterloo.

Je descendis de voiture dans le village même, devenu presque un bourg depuis 1815, où son nom sortit pour la première fois, et pour jamais, de l'oubli. Ce nom lui attire en effet chaque année une foule de visiteurs de tous les coins de la terre; et, au dire des gens de l'endroit, le nombre ne tend nullement à diminuer, au contraire: l'un d'eux me disait même que, cette année, *la campagne* avait été encore meilleure que les précédentes; et ils tirent ainsi leur prospérité de ce qui jadis avait causé leur ruine.

Sitôt que je me dirigeai vers le champ de bataille, je fus entouré d'une nuée de *cicerones;* je m'y attendais et les remerciai. Un d'eux, plus habile, que je rencontrai quelques pas plus loin, me dit bonnement qu'il retournait chez lui à Planchenoit, et me demanda la permission de faire route ensemble. Naturellement la conversation s'engagea, et je dois reconnaître qu'il me donna plusieurs détails intéressants, et me rappela bien des circonstances oubliées; aussi ne perdit-il pas son temps, ce dont il se doutait probablement à l'avance. Il avait treize ans lors de la bataille, et l'avait à peine aperçue ou plutôt entendue, car il était caché dans les bois avec toute sa famille. Je lui demandai comment il se faisait donc qu'il connût si bien les mouvements des armées, les noms mêmes des régiments, des généraux, leurs positions diverses et toutes les fluctuations de la lutte. Il me dit qu'il avait appris tout cela, comme les autres guides, en suivant les officiers de tout grade et de toute nation qui étaient venus en grand nombre, dès la première année, visiter le champ de bataille; il s'est ainsi formé peu à peu, dans le village, une

espèce de récit traditionnel très-circonstancié, et, je dois le dire, à mon avis parfaitement exact.

En m'indiquant les places où l'on avait entassé les morts par milliers, il m'assura qu'elles se reconnaissaient encore facilement à l'œil, chaque printemps, par l'abondance du blé qui en sort. Au reste, ajouta-t-il, il nous arrive encore de retrouver, en labourant, des débris d'armes, des insignes de métal et surtout des ossements. Cette dernière circonstance me fut à l'instant même confirmée. Nous suivions un chemin de traverse, dit *de la Haie-Sainte,* celui-là même d'où l'artillerie anglaise foudroyait nos bataillons, lorsqu'ils montaient à l'assaut de cette position qui nous coûta tant de sang. Comme je marchais tout pensif, les yeux fixés sur cette terre et ces buissons que j'avais déjà vus une fois, il y a vingt-deux ans, mon pied heurta contre une mâchoire d'homme, et la fit sortir de la poussière. Mon guide s'en saisit, et, la frottant avec soin, il me fit remarquer qu'elle portait encore une rangée complète de dents parfaitement conservées, et dont l'émail était aussi pur, aussi brillant, que si le malheureux qui l'avait perdue était tombé hier à cette place. Ce triste reste m'appartenait, et je le considérai longtemps dans ma main, ne sachant si je le devais garder. Mais là, dans ce lieu même, ce *souvenir* avait pour moi je ne sais quoi d'âcre et de repoussant qui me serrait le cœur; c'était plus qu'un souvenir, il me semblait emporter un lambeau de mes compagnons. J'en fis présent au guide, pour qui il avait d'autant plus de prix, qu'il devient plus rare d'en rencontrer de pareils, et que des amateurs les recherchent.

Je m'assis et je regardai, car le champ de bataille de Waterloo était tout entier devant moi. Il a l'avantage sur beaucoup d'autres, d'être peu étendu et parfaitement clair

et distinct. Sa longueur est à peine d'une demi-lieue; il n'y a pas même cette distance du château d'Hougoumont à la Haie-Sainte, qui en sont les points extrêmes. Deux collines le composent: la colline *anglaise*, sur laquelle j'étais assis, et qui replie légèrement ses ailes en arrière; vis-à-vis, à deux ou trois cents toises au plus, la colline *française*, qui suit le même mouvement que sa rivale et décrit une courbe alentour; elles ne se trouvent donc séparées que par un petit vallon intermédiaire, peu profond et à pentes douces et faciles. Dans tout cet espace, il n'y a ni habitations, ni bois, ni rien qui varie; le seul chemin de la Haie-Sainte offre cette ligne d'arbustes noueux d'où il tire son nom; le reste n'est qu'un vaste champ, que le soc de la charrue parcourt sans le changer jamais. Ainsi les plus légers accidents du terrain, ses moindres mouvements, ses moindres replis sont les mêmes aujourd'hui qu'ils étaient il y a vingt ans, et qu'ils seront dans quarante; on ne saurait s'y méprendre. Ajoutez que ce champ de bataille, déjà si rétréci, est partagé en deux parties égales par la grande route de Bruxelles, en sorte que le soldat qui se trouvait à droite ou à gauche peut, pour ainsi dire, mettre le doigt sur la place même où il a combattu. En effet, je voyais devant moi, dans un carré de mille pas, toute la terre que j'avais foulée le 18 juin.

Je m'assis donc et je regardai. — Avec quelle profonde émotion je reconnus le lieu même où j'étais monté à l'attaque! Que de souvenirs, que de sensations passées, que de noms amis surgissaient tout à coup dans ma mémoire! Que de faits oubliés reprenaient de la vie à mes yeux! C'est là que notre colonne, fouettée par la mitraille, hésita un instant avant de franchir les quelques pas

qui nous séparaient de l'endroit où je suis maintenant; c'est là que je revis face à face la hideuse mort, pendant qu'elle fauchait nos rangs et renversait tant d'êtres que j'avais connus. Et mon pauvre sergent-major! Je l'aimais, ce jeune homme, car il était bon et instruit. Il avait obtenu son congé, il allait se marier dans son pays, il était dans la joie, quand le 20 mars arriva. Malgré mes conseils, un faux point d'honneur le retint sous les drapeaux; il n'osait partir, me disait-il, avant d'avoir fait encore une campagne. Et il me semble le voir là encore, quand il cria: *Capitaine!* Je me tourne, il était blanc comme un mort, et son fusil s'échappait de ses bras; je n'oublierai jamais son dernier regard; il me dit: *adieu,* et tomba. Et que d'autres aussi! Oh! quel moment dans ma vie! C'est ici que je reçus le coup de baïonnette; c'est là que je fus renversé sous les chevaux, quand les escadrons anglais nous chargèrent, après nous avoir tournés par ce chemin ... N'y a-t-il pas un chemin creux près d'ici? demandai-je au guide que j'avais oublié, et qui était à quelque distance, me regardant avec attention. — Oui, il est à cent pas; mais un pli du terrain le cache. Comment savez-vous qu'il existe? — Je ne répondis rien. — Vous y étiez donc? — Je lui dis que oui, et le priai de me laisser seul. — Il me laissa en effet, et je restai là bien longtemps, le front appuyé sur ma main, ne vivant plus dans le présent, mais dans le passé ... et l'avenir ...

Lorsque je me relevai, je vis que j'étais tout près d'une grande croix noire, pareille à celles qu'on place sur les tombeaux. Je fus ému. Oh! qu'elle disait de choses, cette croix plantée sur tant de meurtres! Je m'approchai avec respect. Quel affreux contraste! Je lis: *Ici le jeune B. fut assassiné le 10 juin 1832. Priez pour son âme et pour*

que ses meurtriers soient découverts. Je frissonnai. Quel est l'être qui a osé élever ici un pareil monument? Une croix pour un seul homme, dans cet étroit espace où *quarante mille* sont tombés en un jour! Sur le champ de bataille de Waterloo une croix pour un assassiné! Et tu me demandes encore après cinq ans, de prier Dieu, pour que ses meurtriers soient découverts! Non, barbare, je ne le ferai pas; j'ai autre chose à lui demander ici . . .

Je ne voulus pas quitter Waterloo sans visiter le colossal lion belge qu'ils ont élevé, je ne sais pourquoi, sur une immense pyramide de terre qui domine tout le pays. Vu d'en bas, il a l'air d'un petit chien; ce qui me parut assez conforme à son rôle dans toute cette affaire. En approchant, j'aperçus que j'étais devenu un point de mire pour quelques groupes de visiteurs et que mon guide avait parlé. Je n'en fus nullement content, et je me sentais plus disposé à rompre en visière aux gens qu'à leur servir de pièce curieuse. Un jeune français sut pourtant s'y prendre avec tant de grâce, de politesse et de savoir-faire, qu'il vainquit ma répugnance. Avec toute la vivacité de sa nation, il était aux anges d'avoir trouvé sur place un soldat de l'empereur, et ne voulait plus le quitter. Il me ramena à Bruxelles dans un charmant cabriolet; et le soir même je partis pour Condé.

UN EX-OFFICIER.

---

87. Les Nègres.

Quoique les nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment: ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéants, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite. Lorsqu'on les nourrit bien et qu'on ne les maltraite pas, ils sont contents, joyeux, prêts

à tout faire, et la satisfaction de leur âme est peinte sur leur visage ; mais, quand on les traite mal, ils prennent le chagrin fort à cœur, et périssent quelquefois de mélancolie. Ils sont donc fort sensibles aux bienfaits et aux outrages, et ils portent une haine mortelle à ceux qui les ont maltraités. Lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zèle et leur dévouement. Ils sont naturellement compatissants et même tendres pour leurs enfants, pour leurs amis, pour leurs compatriotes ; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connaître autrement que par leur indigence. Ils ont, comme on voit, le cœur excellent ; ils ont le germe de toutes les vertus. Je ne puis écrire leur histoire sans m'attendrir sur leur état. Ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude, d'être obligés de toujours travailler sans pouvoir jamais rien acquérir ? Faut-il encore les excéder, les frapper et les traiter comme des animaux ! On les force de travail, on leur épargne la nourriture même la plus commune : on prétend qu'ils supportent très-aisément la faim ; que pour vivre trois jours il ne leur faut que la portion d'un européen pour un repas ; que, quelque peu qu'ils mangent et qu'ils dorment, ils sont toujours également durs, également forts au travail. Comment des hommes à qui il reste quelque sentiment d'humanité peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, et chercher à légitimer par ces raisons les excès que la soif de l'or leur fait commettre !

BUFFON.

---

88. Le Poète à la Campagne.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.

Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre.
L'habitant ne connaît ni la chaux, ni le plâtre;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun s'est de sa main creusé son logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon, bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries;
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construis,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là, sans s'assujétir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde!

. . . .

Qu'heureux est le mortel, qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!

BOILEAU.

---

89. Diversité dans l'Unité.

Toutes les œuvres de Dieu, dans la création comme dans la providence, font saillir ce caractère distinctif de son gouvernement: diversité dans l'unité.

L'homme, la nature, l'histoire, tout reproduit cette loi universelle, et l'unité principale existe toujours sous les diversités accessoires.

Voyez l'homme physique, étudiez l'homme moral: autant les traits diffèrent dans les physionomies et les nuances dans les caractères, autant l'identité humaine est au fond inaltérable chez tous. Il y a des millions d'hommes, mais il n'y a qu'un homme; mêmes proportions essentielles du corps, mêmes facultés, mêmes passions de l'âme, mêmes lois présidant aux fonctions de la matière, mêmes conditions au développement de l'esprit. Et toutefois que de différences dans les formes, que de modifications dans les substances, que de degrés dans les qualités, que de diversités sans nombre dans cette invariable unité! Selon le point de vue auquel on se place, cette unité éclate ou disparaît; on ne voit qu'elle ou bien on ne la voit plus: si l'on s'arrête à la surface, on ne trouve que variations; si l'on creuse, on ne trouve plus que ressemblances; et c'est ce qui explique comment on entend dire à l'un: Les hommes sont partout les mêmes, et à l'autre: Il n'y a pas sur la terre deux êtres qui soient semblables.

La nature présente la même loi. Animaux, végétaux, minéraux, astres, éléments, cours des saisons, l'unité pénètre tout, préside à tout, règle tout; mais la diversité aussi accompagne tout. Le soleil ne faillira pas à sa mission bienfaisante, la terre ne perdra pas sa vertu fécondante, la nue ne gardera pas son onde fertilisante; mais que de variétés dans les époques, dans la durée, dans l'intensité! La loi de divergence dans les détails est aussi sensible que la loi d'harmonie dans l'ensemble; la diversité est aussi évidente que l'unité. Des milliers d'arbres d'une forêt, pas un seul n'échappe à la loi de son espèce, et pourtant un seul ne peut offrir deux feuilles entièrement semblables.

L'histoire de la société humaine est soumise à l'empire du principe d'unité, principe connu, mais non enchaîné par des diversités sans nombre. Naissance, élévation, décadence et chute d'empires, luttes d'intérêts et de passions, antagonisme perpétuel de systèmes, conflits entre les gouvernants et les gouvernés, triomphes momentanés des peuples, empiètements des princes, troubles civils et guerres étrangères, extinctions de races et changements de dynasties, c'est en abrégé l'histoire du monde entier, qui, dans le cercle, où elle tourne incessamment, pour payer son tribut à la loi d'unité, offre cependant de notables déviations dues à la loi de variété.

PH. BOUCHER.

---

90. Lettre de Voltaire au Baron de Breteuil.

M. le président de Maisons et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier; mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette ma-

ladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de Maisons eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervasi, médecin de M. le cardinal de Rohan, qui ne vint q'uavec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible une petite vérole déjà parvenue au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me le laissèrent pas ignorer. Cependant il ne m'abandonna pas d'un moment. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique; et, au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie ; toute autre route me conduisait à une mort infaillible.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi. On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différents que les traits de nos visages; et, comme dit le grand Corneille, car vous me permettrez de citer les poètes :

> Que souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
> Et par où l'un périt un autre est conservé.

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens

qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, Monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont Mme de Maisons m'honorait. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du monde ne connaît que le nom; c'est M. Thiriot, qui, sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui depuis ne m'a pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je faisais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais. Plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtai de n'en pas abuser plus longtemps. Enfin je fus en état d'être transporté à Paris le 1er décembre. Voici, Monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe tout enflammée. Les chambres voisines, les appartements qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu. La perte monte à près de cent mille livres; et, sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée; je la sus à mon ré-

veil; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les soins généreux que M. de Maisons avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint; j'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtiments d'aujourd'hui; et même les fréquents embrasements qui en arrivaient ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle; et, par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable: la fièvre me reprit aussitôt; et je vous assure que dans ce moment je sus mauvais gré à M. de Gervasi de m'avoir conservé la vie.

Mme et M. de Maisons reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de Maisons mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi bien que mon admiration pour lui.

VOLTAIRE.

---

91. Les deux Sapins.

Sur l'agreste penchant de nos Alpes neigeuses
Deux sapins inégaux croissaient majestueux;
Le plus grand sur les flots du Rhône impétueux
Descendit aux mers orageuses.

Là, de rechef se dressant dans les airs
Et se mirant dans le cristal de l'onde,
Fier et brillant, de l'un et l'autre monde
Il visita tous les climats divers.

De plus d'une conquête il partagea la gloire;
Il entendit tonner le bronze meurtrier,
Et vit aux jours de la victoire
Couronner son beau front de fleurs et de laurier.

L'autre ne quitta point le doux sol helvétique;
Point de tristes adieux, et, partant, point d'ennui.
En soutiens façonné dans la ferme rustique,
Aux ceps de nos coteaux il prêta son appui.

Un pampre verdoyant lui servit de parure;
La grappe y vint mêler ses rubis précieux,
Et de nos vignerons, alors qu'elle fut mûre,
Il entendit les chants joyeux;
Repos, gaîté, plaisir; nulle grande aventure.
Qui des deux fut le plus heureux?

GAUDY.

---

92. Mœurs et Caractères.

Petite ville.

J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte: une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie: elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers: elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je

dis: Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent; j'en veux sortir.

Arrias.

Arrias a tout lu, a tout vu; il veut le persuader ainsi: c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent: il s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en était originaire: il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur: Je n'avance rien, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration, avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: C'est Sethon lui-même à qui vous parlez, et qui arrive fraîchement de son ambassade.

Incivilité. Humeur.

L'incivilité n'est pas un vice de l'âme; elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie: pour ne se répandre que

sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste; il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins, selon la cause qui le produit.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes; ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paraître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est-à-dire à être des hommes: l'on n'exige pas des âmes malignes qu'elles aient de la douceur et de la souplesse; elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piége pour surprendre les simples, et pour faire valoir leurs artifices; l'on désirerait de ceux qui ont un bon cœur qu'ils fussent toujours pliants, faciles, complaisants, et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchants qui nuisent, et les bons qui font souffrir.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

Coteries.

La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont comme autant de petites républiques, qui ont leurs lois, leurs usages, leur jargon et leurs mots pour rire. Tant que cet assemblage est dans sa force, et que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait que ce qui part des siens, et l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs: cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. L'homme du monde d'un meilleur esprit, que le hasard a porté au milieu d'eux, leur est étranger. Il se trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connaît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs, ni la coutume: il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, et qui retombe ensuite dans un

morne silence: il y perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, et n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, et qui est comme le héros de la société: celui-ci s'est chargé de la joie des autres, et fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point, et paraisse insensible à des fadaises qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites: ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la manière dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même coterie. Il y a toujours, dès la première année, des semences de division, pour rompre dans celle qui doit suivre. L'intérêt de la beauté, les incidents du jeu, l'extravagance des repas, qui, modestes au commencement, dégénèrent bientôt en pyramides de viandes et en banquets somptueux, dérangent la république, et lui portent enfin le coup mortel. Il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation, que des mouches de l'année passée.

Les enfants.

Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus; et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements: c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire, qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchan-

tés; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortége; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable, et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent, à cet âge, être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité.

Irène.

Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire; elle dit qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner peu: elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit: elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède? l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher: elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau: qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète: ma vue s'affaiblit, dit Irène; prenez des lunettes, dit Esculape: je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été; c'est, dit le dieu, que vous vieillissez: mais quel moyen de guérir de cette langueur? le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule: Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre? que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? et

ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage?

LA BRUYÈRE.

93. Hereward-le-Saxon.

Il y avait, dans ce temps (1072), en Flandre, un Saxon nommé Hereward, anciennement établi dans ce pays, et à qui des émigrés anglais, fuyant leur patrie après y avoir tout perdu, annoncèrent que son père était mort, que son héritage paternel était la propriété d'un Normand, et que sa vieille mère avait subi et subissait encore une foule d'afflictions et d'insultes. A cette nouvelle, Hereward se mit en route pour l'Angleterre, et arriva, sans être soupçonné, au lieu habité autrefois par sa famille; il se fit reconnaître de ceux de ses parents et de ses amis qui avaient survécu à l'invasion, les détermina à se réunir en troupe armée, et à leur tête, attaqua le Normand qui avait insulté sa mère et occupait son héritage. Hereward l'en chassa et prit sa place; mais contraint, pour sa propre sûreté, de ne point s'en tenir à ce seul exploit, il continua la guerre de partisan aux environs de sa demeure, et soutint, contre les gouverneurs des forteresses et des villes voisines, de nombreux combats, où il se signala par sa bravoure, son adresse et sa force extraordinaires. Le bruit de ses actions d'éclat se répandit par toute l'Angleterre, et les regards des vaincus se tournèrent vers cet homme avec un sentiment d'espérance; on fit sur ses aventures et à sa louange des vers populaires qui maintenant ont péri, mais qui furent longtemps chantés dans les rues, aux oreilles des conquérants, grâce à leur longue ignorance de l'idiome du peuple anglais.

Les insurgés de ces cantons ne tardèrent pas à pratiquer des intelligences avec les bandes que commandait le brave chef de partisans. Frappés de sa renommée et de son habileté, ils l'invitèrent à se rendre auprès d'eux, pour être leur capitaine, et Hereward, cédant à leur prière, passa au camp du refuge avec tous ses compagnons.......

Alors, de même qu'en l'année 1069, le roi normand rassembla toutes ses forces contre les Saxons délaissés. Le camp de refuge fut investi par terre et par eau, et les assaillants construisirent de toutes parts des digues et des ponts sur les marais. Hereward et les autres chefs, parmi lesquels on distinguait Siward Beorn, compagnon de la fuite du roi Edgar, résistèrent quelque temps avec bravoure. Guillaume commença du côté de l'occident, à travers les lacs couverts de joncs, une chaussée qui devait être longue de trois mille pas; mais ses travailleurs étaient continuellement inquiétés et troublés dans leur ouvrage.

Hereward faisait des attaques si brusques, il employait des stratagèmes si imprévus, que les Normands, frappés d'une crainte superstitieuse, attribuèrent ses succès à l'assistance du démon. Croyant le combattre avec ses propres armes, ils eurent recours à la magie. Yves Taillebois, désigné par le roi pour surveiller les travaux, fit venir une sorcière qui devait, selon lui, déconcerter par ses enchantements toutes les ruses de guerre des Saxons. La magicienne fut placée sur une tour de bois à la tête des ouvrages commencés, mais au moment où les pionniers et les soldats s'avançaient avec confiance, Hereward déboucha par le côté, et, mettant le feu aux champs de roseaux, fit périr dans les flammes la sorcière et la plus grande partie des hommes d'armes et des travailleurs normands.

Ce succès des insurgés ne fut pas le seul; malgré la

supériorité de l'ennemi; ils l'arrêtèrent à force d'adresse et d'activité. Durant plusieurs mois, la contrée d'Ely tout entière resta bloquée comme une ville de guerre, ne recevant aucune provision de dehors. Il y avait dans l'île un couvent de moines, qui, ne pouvant supporter la famine et les misères du siége, envoyèrent au camp du roi, et offrirent de lui livrer un passage, s'il promettait de les laisser en possession de leurs biens. L'offre des moines fut acceptée, et deux seigneurs normands, Gilbert de Clare et Guillaume de Garenne, engagèrent leur foi pour l'exécution de ce traité. Grâce à la trahison des religieux d'Ely, les troupes royales pénétrèrent inopinément dans l'île, tuèrent mille Anglais, et cernant de près le camp du refuge, forcèrent le reste à mettre bas les armes. Tous se rendirent, à l'exception de Hereward qui, audacieux jusqu'au bout, fit sa retraite par des lieux impraticables, où les Normands n'osèrent le poursuivre. Il gagna, de marais en marais, les terres basses de la province de Lincoln, où des pêcheurs saxons, qui portaient chaque jour du poisson au poste normand voisin, le reçurent dans leurs bateaux, lui et ses compagnons, et les cachèrent sous des tas de paille. Les bateaux abordèrent auprès du poste, comme à l'ordinaire: le chef et ses soldats, connaissant de vue les pêcheurs, ne conçurent ni alarmes ni soupçons; ils apprêtèrent leur repas, et se mirent tranquillement à manger sous leurs tentes. Alors Hereward et ses amis s'élancèrent, la hache à la main, sur les étrangers qui ne s'y attendaient point, et en tuèrent un grand nombre. Les autres s'enfuirent, abandonnant le poste qu'ils gardaient et laissant leurs chevaux tout sellés, dont les Anglais s'emparèrent.

Ce hardi coup de main ne fut pas le dernier exploit

du grand capitaine de partisans. On le vit se promener encore en plusieurs lieux avec sa bande recrutée de nouveau, et dresser des embûches aux Normands, sans jamais leur faire de quartier, ne voulant pas, dit un auteur du temps, que ses compatriotes eussent péri sans vengeance.... Il paraît que la gloire de Hereward, si cher à tous les cœurs saxons, lui gagna l'amour d'une dame nommée Alftrude, qui avait conservé de grands biens, probablement parce que sa famille s'était de bonne heure déclarée pour le nouveau roi. Elle offrit sa main au chef des rebelles, par admiration pour son courage; mais craignant en même temps les dangers et les aventures, elle usa de son empire sur lui pour le décider à vivre en repos, et à faire sa paix avec le conquérant.

Hereward, qui l'aimait, se rendit à ses instances, et, comme on disait alors, accepta la paix du roi. Mais cette paix ne pouvait être qu'une trève: malgré la parole de Guillaume, et peut-être d'après ses ordres, les Normands cherchèrent bientôt à se défaire du redoutable Saxon. Sa maison fut plusieurs fois assaillie à l'improviste; et un jour qu'il reposait en plein air après son dîner, une troupe d'hommes armés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Bretons, le surprit et l'entoura. Il était sans cotte de mailles et n'avait pour arme qu'une épée et une courte pique dont les Saxons marchaient toujours munis. Éveillé en sursaut par le bruit, il se leva, et sans s'effrayer du nombre: »Traîtres félons, dit-il, le roi m'a donné sa paix, et si vous en voulez à mes biens ou à ma vie, je vous les vendrai cher.« En disant ces mots, il poussa sa lance avec tant de vigueur contre un chevalier qui se trouvait en face, qu'il lui perça la poitrine à travers son haubert. Malgré plusieurs blessures, il continua de

frapper de sa demi-pique, tant qu'elle dura; puis il se servit de l'épée; et cette arme s'étant brisée sur le heaume d'un de ses ennemis, il combattit encore avec le tronçon qui lui restait. Quinze Normands, dit la tradition, étaient déja tombés autour de lui, lorsqu'il reçut à la fois quatre coups de lance. Il eut encore la force de se tenir à genoux, et, dans cette position, saisissant un bouclier qui était par terre, il en frappa si rudement au visage Raoul de Dol, chevalier breton, que du coup il le renversa mort; mais en même temps lui-même défaillit et expira. Le chef de la troupe, nommé Asselin, lui coupa la tête, jurant qu'il n'avait jamais vu si vaillant homme. Ce fut dans la suite un dicton populaire parmi les Saxons et même parmi les Normands, que s'il y en avait eu quatre comme lui en Angleterre, jamais les Français n'y seraient entrés, et que, s'il ne fût pas mort de cette manière, un jour ou l'autre, il les eût chassés tous.

AUGUSTIN THIERRY.

---

94. L'Ame humaine.

Emblême merveilleux de la nature entière
Enchaîné par mon corps à la fragilité,
Je porte en cet esprit qui dompte la matière,
Un glorieux reflet de la Divinité.
Mon corps usé s'affaisse et se réduit en poudre;
Mon esprit, dans les airs luttant contre la foudre,
Atteint les profondeurs où nul astre ne luit.
Esclave, je suis roi; ver impur, je suis ange.
D'où naquit cet accord impénétrable, étrange?
Comment vit-il en moi, qui ne l'ai point produit?

C'est toi, Dieu créateur, c'est toi qui l'as fait naître,
Toi dont la Providence a voulu mon bonheur,
De ce vaste univers seul Sauveur et seul maître
Toi, souffle de mon âme et flambeau de mon cœur.
Ta justice suprême a voulu que cette âme,

Avant de s'élever sur ses ailes de flamme,
Traversât ici-bas l'abîme de la mort,
Afin que par l'épreuve au bonheur préparée,
Elle montât bientôt, pure et régénérée,
Au séjour éternel où tu fixes mon sort.

Être ineffable et saint! ton auguste sagesse
En traits mystérieux brille de toutes parts;
Ma raison devant toi succombe à sa faiblesse,
L'ombre de ta grandeur éblouit mes regards.
Cependant si t'aimer est mon plus doux partage,
Si mon premier devoir est de te rendre hommage,
Que puis-je, hélas! si faible, en proie à tant d'erreurs?
J'humilierai, grand Dieu, mon âme en ta présence,
Et perdus dans l'éclat de ta magnificence,
Mes yeux reconnaissants se baigneront de pleurs.

---

95. La mort d'un Ami.

Heureux celui qui possède un ami!

J'en avais un; la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant de mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile; et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. — La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre; elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et

funeste aux ennemis; — je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver, le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! — Ah! je ne m'en consolerai jamais. Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, revêt sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort: — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaîment son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. — La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant.

Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme, et l'occupe tout entière.

X. de MAISTRE.

---

96. Crainte et Amour.

Voyez cet esclave, attaché par le commandement et retenu par la crainte auprès d'un maître infirme, dont l'état réclame les soins les plus pénibles, et tout ensemble capricieux, irritable, dont l'air sombre fait peser d'un double poids les fers de la servitude. Avec quel sentiment de nécessité cruelle le malheureux traîne sa captivité! avec quelle impatience homicide il soupire en lui-même après le terme fatal qui doit lui ouvrir sa prison! avec quelle secrète envie il regarde l'oiseau qui vole de rameau en rameau, en chantant sous le feuillage l'hymne de sa joie, ou bien de ses douleurs! Ne changez à ce tableau qu'un seul trait: au lieu d'un esclave, mettez un fils. N'est-il pas vrai que ce fils ne cèderait à aucun autre le triste privilége des soins qu'il rend à son père, qu'il y trouve un je ne sais quel charme qui se proportionne à leur amertume; qu'il ne peut songer qu'avec effroi au jour prochain où la fin de

son cher malade va lui rendre à lui-même une indépendance, qui lui pèsera durant le reste de ses jours? ..... Que sera-ce donc si la volonté de son père est la bonté, la sagesse, la sainteté même? si son service est le besoin du cœur et la loi de la conscience? si le père qui commande est le Père Céleste, et le fils qui obéit l'enfant de Dieu en Jésus-Christ?

A. MONOD.

---

97. L'Égypte.

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi dont la gloire, assise au milieu des ruines
Étonne le génie et confond notre orgueil,
Égypte vénérable, où, du fond du cercueil,
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères;
C'est ton peuple qui sut à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportait en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissait tes moissons,
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel océan semblaient former les îles.
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissaient leurs rameaux;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie
Dans ses sables brûlants sentait filtrer la vie;
Et, des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottaient sur la terre d'Isis.
Le faible papyrus, par des tissus fragiles,
Formait les flancs étroits de ces barques agiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissaient l'Égypte en parcourant ses bords.
Mais, lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenait vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlants et les épis dorés,
S'emparaient à leur tour des champs désaltérés,

Alors d'autres vaisseaux à l'active industrie
Ouvraient des aquilons l'orageuse patrie.

. . . .

Alors mille cités que décoraient les arts,
L'immense Pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnaient le rivage;
Dans les sables d'Ammon le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnait les déserts.

. . . .

O grandeur des mortels! O temps impitoyable!
Les destins sont comblés: dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Égypte offrit à l'étranger.

ESMÉNARD.

---

98. Méditer avant d'écrire.

Les plus étonnantes productions tiennent à une idée-mère, à un premier germe, dont la simplicité renferme les moyens secrets de son développement. Ce premier germe, il faut qu'une réflexion assidue le féconde; il faut qu'elle suive, qu'elle dirige ses accroissements divers; que des principales divisions elle l'étende aux plus petites parties; que, toujours attentive à ne rien admettre d'étranger, à ne rien négliger de nécessaire, elle assigne aux moindres détails leur place, leur forme et leurs raisons, et qu'après avoir tout fait, elle ne laisse au langage que le soin de tout dire. Une tâche ainsi préparée offre plus de charmes que de peines; toutes les idées, clairement aperçues, semblent avoir adopté d'avance les expressions qui leur conviennent; et les mots naissent des choses, dans un esprit bien clair, comme, dans une eau bien pure, les images naissent des objets.

BOUFFLERS.

---

99. Termosiris.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres; car j'étais accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir. Heureux, disais-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violents et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, et l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point comme moi privés de la lecture! Pendant que ces pensées roulaient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un vieillard qui tenait un livre à la main. Ce vieillard avait un grand front, chauve et un peu ridé; une barbe blanche pendait jusqu'à sa ceinture; sa taille était haute et majestueuse; son teint était encore frais et vermeil, ses yeux vifs et perçants; sa voix était douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard: il s'appelait Termosiris; il était prêtre d'Apollon, qu'il servait dans un temple de marbre que les rois d'Égypte avaient consacré à ce Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenait était un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons. Il racontait si bien les choses passées, qu'on croyait les voir, mais il les racontait courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisait connaître les hommes et les desseins

dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il était gai, complaisant; et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grâce qu'en avait cet homme dans une vieillesse si avancée: aussi aimait-il les jeunes gens, lorsqu'ils étaient dociles et qu'ils avaient le goût de la vertu. Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler.

FÉNÉLON.

---

100. Scènes de Britannicus.

Néron. Burrhus. Narcisse.

Néron (à Agrippine). Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie,
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

Burrhus. Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

Néron. Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus; je vous ai crus tous deux d'intelligence:
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher:
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Burrhus. Quoi, seigneur!

Néron. C'en est trop; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine:
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

Burrhus. Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?
Néron. Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.
Burrhus. Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?
Néron. Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.
Burrhus. Non, quoi que nous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.
Néron. Burrhus!
Burrhus. De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?
Néron. Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?
Burrhus. Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être:
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus,
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs:
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:
„Partout en ce moment on me bénit, on m'aime;

„On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
„Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
„Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
„Je vois voler partout les cœurs à mon passage!"
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
Le sang le plus object vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire:
Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire.
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur:
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire!

(se jetant aux pieds de Néron.)

Me voilà prêt, seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir:
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.....
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur,
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras.....

Néron. Ah! que demandez-vous?

Burrhus. Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit: je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux:

Néron. Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

(Burrhus sort.)

Narcisse. Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste;
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux:
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

Néron. Narcisse, c'est assez; je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

Narcisse. Quoi! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend . . .
Néron. Oui, Narcisse; on nous réconcilie.
Narcisse. Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner:
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle:
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.
Néron. On répond de son cœur; et je vaincrai le mien.
Narcisse. Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?
Néron. C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.
Narcisse. Agrippine, seigneur, se l'était bien promis:
Elle a repris sur vous son souverain empire.
Néron. Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous dire?
Narcisse. Elle s'en est vantée assez publiquement.
Néron. De quoi?
Narcisse. Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier:
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.
Néron. Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel serait le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tout nom celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.
Narcisse. Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus;
Non, non; dans leurs discours ils sont plus retenus.

Tant de précaution affaiblit votre règne:
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire:
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur:
Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes;
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

Néron. Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile;
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

Narcisse. Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit:
Son adroite vertu ménage son crédit.
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée:
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée:
Vous seriez libre alors, seigneur; et, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
„Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire.
„Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit:
„Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
„Pour toute ambition, pour vertu singulière,
„Il excelle à conduire un char dans la carrière;
„A disputer des prix indignes de ses mains;
„A se donner lui-même en spectacle aux Romains;
„A venir prodiguer sa voix sur un théâtre;
„A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
„Tandis que des soldats, de moments en moments,
„Vont arracher pour lui les applaudissements.“
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

Néron. Viens, Narcisse; allons voir ce que nous devons faire.

---

101. Pensées.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent: la première est la pure ignorance où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre eux qui sont sortis de l'ignorance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante et font les entendus. Ceux-là troublent le monde et jugent mal de tout.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance.

Notre nature est dans le mouvement: le repos entier est la mort.

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître: car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot.

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de l'esprit.

On se fait une idole de la vérité même: car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu; c'est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer, ni adorer; et encore moins faut-il aimer ou adorer son contraire qui est le mensonge.

Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent: Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un *chez moi* à la bouche. Ils feraient mieux de dire: Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

PASCAL.

---

102. Les Français dans le désert pendant la campagne d'Egypte.

Pour arriver d'Alexandrie à Ramanieh, il y avait deux routes, l'une à travers les pays habités, le long de la mer et du Nil, l'autre plus courte et à vol d'oiseau, mais à travers le désert de Damanhour. Bonaparte n'hésita pas, et prit la plus courte. Il lui importait d'arriver promptement au Caire. Desaix marchait avec l'avant-garde; le corps de bataille suivait à quelques lieues de distance. On s'ébranla le 18 messidor (6 juillet 1798). Quand les soldats se virent engagés dans cette plaine sans bornes, avec un sable mouvant sous les pieds, un ciel brûlant sur la tête, point d'eau, point d'ombre, n'ayant pour reposer leurs yeux que de rares bouquets de palmiers, ne voyant d'êtres vivants que de légères troupes de cavaliers arabes, qui paraissaient et disparaissaient à l'horizon, et quelquefois

se cachaient derrière des dunes de sable pour égorger les traînards, ils furent remplis de tristesse. Déjà le goût du repos leur était venu, après les longues et opiniâtres campagnes d'Italie. Ils avaient suivi leur général dans une contrée lointaine, parce que leur foi en lui était aveugle, parce qu'on leur avait annoncé une terre promise, de laquelle ils reviendraient assez riches, pour acheter chacun un champ de six arpents. Mais quand ils virent ce désert, le mécontentement s'en mêla, et alla même jusqu'au désespoir. Ils trouvaient tous les puits, qui de distance en distance jalonnent la route du désert, détruits par les Arabes. A peine restait-il quelques gouttes d'une eau saumâtre, et très-insuffisante pour étancher leur soif. On leur avait annoncé qu'ils trouveraient à Damanhour des soulagements; ils n'y rencontrèrent que de misérables huttes, et ne purent s'y procurer ni pain ni vin, mais seulement des lentilles en assez grande abondance, et un peu d'eau. Il fallait s'enfoncer de nouveau dans le désert.

Bonaparte vit les braves Lannes et Murat eux-mêmes, saisir leurs chapeaux, les jeter sur le sable, les fouler aux pieds. Cependant il imposait à tous, sa présence commandait le silence, et faisait quelquefois renaître la gaieté. Les soldats ne voulaient pas lui imputer leurs maux; ils s'en prenaient à ceux qui trouvaient un grand plaisir à observer le pays. Voyant les savants s'arrêter pour examiner les moindres ruines, ils disaient que c'était pour eux qu'on était venu, et s'en vengeaient par des bons mots à leur façon.

Caffarelli surtout, brave comme un grenadier, curieux comme un érudit, passait à leurs yeux pour l'homme qui avait trompé le général, et qui l'avait entraîné dans ce pays lointain. Comme il avait perdu une jambe sur le

Rhin, ils disaient: »Il se moque de ça lui, il a un pied en France.« Cependant, après de cruelles souffrances, supportées d'abord avec humeur, puis avec gaieté et courage, on arriva sur les bords du Nil le 22 messidor (10 juillet), après une marche de quatre jours. A la vue du Nil et de cette eau si désirée, les soldats s'y précipitèrent, et en se baignant dans ses flots oublièrent toutes leurs fatigues.

THIERS.

---

103. Mes rustiques Souhaits.

Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi!
Et villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète?
Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs,
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires;
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires;
Ces fleuves, ces vergers, Eden aimé des cieux,
Et du premier humain berceau délicieux;
L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente;
Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas!
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas;
Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
Oh! oui: je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau, ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive
Qui parle, et dans sa fuite, et féconde et plaintive,
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
Là je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints;
Avoir amis, enfants, épouse douce et sage;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage;

Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs:
Douce mélancolie, aimable mensongère,
Des antres des forêts déesse tutélaire,
Qui vient d'une insensible et charmante langueur,
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur;
Quand sorti vers le soir des grottes reculées
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
Dans sa volupté sage, et pensive et muette,
Il s'assied; sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds dans le liquide azur
Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.

ANDRÉ CHENIER.

---

104. Lever du Soleil sur la Campagne de Rome.

Les rocs arides et dentelés du pays des Herniques ondoient déjà dans cette atmosphère rougeâtre, gaze vaporeuse et diaphane dont le soleil s'enveloppe à son lever. Il va paraître... il paraît, et le spectacle commence.

Le mont Lépini est le premier atteint; sa tête blanchâtre se ceint d'un bandeau de feu. L'incendie gagne; il surprend, il enflamme la pyramide hardie du Cacume; glissant sur les roches étincelantes qui couronnent Terracine, il y laisse sa rouge empreinte, et va embraser au bout du désert les solitudes aériennes de Circé, phare colossal allumé tout à coup au bord des mers. Sortant île à île des vapeurs du matin, l'archipel de Ponza brille au loin comme une flotte en mer, et la Méditerranée berce autour de lui ses lames d'or.

Des rochers herniques le soleil court de pic en pic sur toute la Sabine. Les hauteurs de Palestrine et de Tivoli,

le Lucrétile et les monts Cérauniens, toutes les crêtes en un mot jusqu'au Soracte, qui est le phare du désert comme l'écueil de Circé est celui de l'Océan, sont frappées à leur tour; et la lumière matinale va expirer sur les pentes boisées du Cimino, dont la longue chaîne ondulante encadre l'horizon de sa ceinture de forêts.

Notre tour vient enfin; nous-mêmes sommes envahis. Le mont Algide, l'Ariane, l'Artémise, et, avant tous ses rivaux, le belvédère royal où nous sommes, ont successivement vu s'enflammer leurs cimes: plus bas que nous, déjà les collines de Tusculum sont inondées. A voir ces crêtes en feu, ces torrents de lumière au flanc des montagnes, ce vaste incendie des rochers et des bois, on dirait un volcan nouveau et de nouveaux courants de lave ardente roulant des hauteurs au fond des vallées.

Mais à nos pieds, quelle grâce! Les lacs, noirs d'abord, puis bleus, sont métamorphosés en flots d'or; les forêts, et parmi elles la vaste Fajola, leur reine, étincellent de tous les diamants de la rosée, et, comme frappées par la baguette des fées, rayonnent de mille couleurs et de mille feux. Albane, Aricie, Némi, l'antique Lanuvium, balcon du désert, Velletri, assis au milieu des vignes et des vergers, la villa papale de Castel-Gandolfo, près les toits champêtres de Marino, les noirs créneaux de l'austère abbaye de Grotta-Ferrata, sous les blanches villas de Frascati; tous les villages, tous les hameaux, toutes les fermes, tous les couvents entés sur les collines, semés sur leurs flancs, cachés sous leurs ombrages, tout luit, tout s'anime, tout renaît à la vie, à la jeunesse, à l'amour: c'est comme une création nouvelle et spontanée; une oasis en fleur au milieu des sables; une île enchantée sortant toute parée du sein des flots.

Cependant la plaine, dont la morne nudité s'étend comme une mer autour de ces élysées si riants et si frais, la plaine longtemps dans l'ombre, en sort peu à peu et déroule, comme autant de vagues mouvantes, les larges plis, les magnifiques ondulations de ses terres remuées et volcaniques. Le soleil la sillonne de bandes lumineuses et inégales; les hauts points, seuls en relief, brillent seuls d'abord, les lieux bas sont obscurs et coupés de noires crevasses; la ligne resplendissante des collines, les alternatives de l'ombre et de la lumière, ces luttes du jour qui conquiert, de la nuit qui résiste et cède le terrain pied à pied, font ressortir les profondes inégalités de la Campagne de Rome, qui, vue d'en haut et en plein midi, paraît plane et unie comme les marais Pomptins; mais le coucher, et mieux encore le lever du soleil remettent en saillie les aspérités multipliées du sol, et, instruisant l'esprit par la vue, restituent aux champs romains les grands effets qui leur appartiennent.

Les ténèbres sont vaincues. Comme il a conquis toutes les montagnes, le soleil conquiert toutes les plaines. Des sommets herniques aux marines de Pyrgos et de Paola, il a descendu un à un tous les gradins de l'amphithéâtre, et pris possession de l'arène en vainqueur: vallées ou collines, plus rien n'échappe à ses traits; il règne... et du Cacume au Cimino la Campagne entière n'est qu'un champ de feu.

A quoi bon tant de splendeurs? Aqueducs taris et rompus, voies antiques où personne ne passe, temples sans dieux, villes sans hommes, tombeaux sans morts, campagnes dépeuplées, air empoisonné, forêts muettes, marais fétides, ports comblés, grèves abandonnées, mers désertes, voilà ce qu'en toute sa gloire, ô Rome, le soleil

éclaire aujourd'hui, du haut de tes cieux, ce que le voyageur contemple du haut de tes montagnes.

C. DIDIER.

---

105. Le Combat de la Vie.

La condition de l'homme ici-bas, ce n'est pas le repos, ce n'est pas l'inertie, ce n'est pas le bonheur constant, c'est le combat. Le bonheur est toujours incomplet; il ne dure pas longtemps, et, pendant qu'il dure il exige la lutte pour se maintenir.

Il n'y a presque pas un jour de notre vie, j'ai presque dit pas une heure, où nous n'ayons quelque effort à faire, quelque mal du corps ou de l'âme à éviter, quelque bien à nous assurer, en un mot quelque lutte à soutenir. Il n'y a en nous ou autour de nous rien qui ne se transforme pour nous en adversaire ou en auxiliaire, en ennemi ou en ami.

Nos ennemis, c'est d'abord la souffrance qui sous diverses formes entrave ou torture nos membres. Il faut bien lutter quand Dieu nous appelle à supporter ou comprimer la douleur, à travailler ou agir avec des forces épuisées; quand la fatigue, la vieillesse ou la maladie nous atteignent, et qu'il y a pourtant des devoirs pénibles à remplir. Le pauvre est contraint de lutter quand, pour donner du pain à ses enfants, il doit travailler sans relâche, quelquefois aux dépens du sommeil et de la santé. Le riche aussi est contraint de lutter, quand avec un corps souffrant et une tête fatiguée il faut soigner une fortune, diriger des affaires et remplir de nombreux devoirs.

Nos ennemis, c'est encore l'ignorance ou l'erreur qui faussent notre intelligence et nous égarent dans la route de la vie. Il faut bien un travail long et pénible, c'est-à-dire

un combat, pour arriver à connaître ce que nous avons besoin de connaître: le monde, le devoir, la vérité, la foi.

Nos ennemis, ces ont encore les obligations imposées par notre nature terrestre et notre position sociale. Tandis que l'animal, guidé par l'instinct, trouve presque sans effort son aliment, sa demeure et sa compagne, l'homme d'ordinaire doit tout conquérir par le travail. Pour lui, le bien-être, la famille, la vie sont à ce prix. Il faut de longs et persévérants efforts avant qu'il puisse obtenir une position convenable, et porter avec honneur sa tête haute au milieu de ses frères.

Nos ennemis, ce sont encore les déchirements du cœur, les mécomptes de la vie, les chagrins de tout genre. Oui, il faut combattre quand la vie s'écoule agitée, trompée, vide et sans valeur; quand le cœur est serré par l'angoisse, consumé par les désirs, ou torturé par un malheur sans remède; quand nous sommes oubliés, délaissés, méconnus, ou que nous voyons descendre au tombeau ceux qui nous sont chers.

Nos ennemis enfin, c'est le péché! le péché, plaie de la terre, fléau du genre humain, mort de l'âme! Il faut le combattre dès le premier développement de notre intelligence, jusqu'au dernier battement de notre cœur; le combattre sous toutes les formes, au dedans de nous, en dehors de nous, dans le bonheur qui fortifie nos passions, dans le malheur qui les irrite. Toujours et partout il faut nous débattre contre ce réseau d'orgueil, d'égoïsme et de convoitise qui enserre et flétrit notre vie.

Voilà les ennemis que Dieu place en face de nous dans le long et quotidien combat de la vie: mais il a attaché à ce combat des avantages évidents et immenses.

Ne le voyez-vous pas? La lutte, c'est le progrès, c'est

le développement, c'est la vie! L'homme n'a de valeur que par la lutte, et dans le repos il s'abâtardit. Il n'y a pour lui de progrès physique, intellectuel, religieux et moral qu'à cette condition, et de bonheur pareillement.

Le repos auquel l'homme aspire toujours n'est qu'une illusion, ou simplement un combat plus facile. Si le combat cesse entièrement, l'homme s'engourdit, s'ennuie et s'éteint. Sans exercice, il n'y a de développement ni du corps, ni de l'âme, et l'exercice est un combat. Sans vigilance, il n'y a ni progrès de moralité, ni victoire sur les passions, et la vigilance est un combat. Sans travail, il n'y a nulle sérénité de l'âme, nulle activité de l'esprit, nul bonheur enfin, et le travail est un combat. Sans souffrances supportées, sans afflictions endurées, il n'y a aucune expérience intelligente de la vie, aucune vigueur de la volonté, et la souffrance est un combat. Sans devoir accompli, il n'y a ni dignité, ni paix dans la vie, ni force de la conscience, et l'accomplissement du devoir est un combat.

Le progrès! le progrès de tout genre! voilà le résultat précieux de la lutte qui nous est imposée.

Mais ce progrès, ce qui le constitue essentiellement, c'est de ne pas tendre seulement à former l'homme pour la terre, mais bien plutôt de le détacher de la terre et de le préparer pour le ciel. Voilà ce qui est à la base du plan divin; voilà ce qui est nécessaire pour la complète solution de l'énigme de la vie.

Oui! l'homme est un arbre qui a sa racine dans la terre, mais qui doit fleurir et fructifier dans le ciel. Il ne faut pas qu'étranger et voyageur ici-bas il s'endorme dans un bonheur qui ne peut durer, mais il faut qu'il aspire à mieux, et pour aspirer à mieux il faut qu'il souffre. Alors

peu à peu ses regards se tournent vers le ciel, et par le combat, par la souffrance, il arrive à apprécier et à désirer les biens du ciel.

Et c'est aussi par le combat, par la souffrance, qu'il devient capable de les obtenir et de les goûter. Dans le combat son âme se mûrit, s'attendrit, s'humilie, son intelligence s'agrandit; il comprend, il recherche, il découvre les émotions de la piété. C'est le combat qui lui fait connaître la douloureuse puissance du péché, l'aiguillon du remords, le besoin de miséricorde et de secours. Le salut de Christ, qui, jusque-là, n'était pour lui qu'une vérité de théorie, devient un besoin, une chère espérance, la perle de grand prix; et l'enfant de la poudre, guidé par la foi, s'est transformé dans la lutte en citoyen des cieux!

J. E. CELLÉRIER.

---

106. Le Chant du Cosaque.

Viens, mon coursier, noble ami du cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête, sous moi, des ailes à la mort.
L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle:
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides,
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par leurs sujets souffrants,

Nous ont crié: Venez, soyez nos maîtres,
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense,
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait: Mon règne recommence!
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle;
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle.
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

BÉRANGER.

---

107. Derniers moments de Louis XVI.

Louis reçut sans trouble l'annonce de sa sentence, que vint lui signifier le ministre de la justice. Il demanda trois jours pour paraître devant Dieu; il demanda en outre d'être assisté d'un prêtre qu'il désigna, et de communiquer librement avec sa femme et ses enfants. Ces deux dernières demandes lui furent seules accordées.

Le moment de l'entrevue fut déchirant pour cette famille désolée; celui de la séparation le fut encore bien davantage. Louis, en la quittant, promit de la revoir le lendemain; mais, rentré dans sa chambre, il sentit que cette épreuve était trop forte, et se promenant à grands

pas, il disait: Je n'irai point. Ce fut son dernier combat; il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. La nuit qui précéda son supplice, il eut un sommeil paisible. Réveillé à cinq heures par Cléry, auquel il en avait donné l'ordre, il fit ses suprêmes dispositions. Il communia, chargea Cléry de ses dernières paroles, et de tout ce qu'il lui était permis de léguer, un anneau, un cachet, quelques cheveux. Déjà les tambours roulaient, un bruit sourd de canons traînés et de voix confuses se faisait entendre. Enfin Santerre arriva. Vous venez me chercher, dit Louis, je vous demande une minute. Il remit son testament à un officier municipal, demanda son chapeau, et dit d'une voix ferme: Partons.

La voiture mit une heure pour arriver du Temple à la place de la Révolution. Une double haie de soldats bordait la route, plus de quarante mille hommes étaient sous les armes; Paris était morne. Parmi les citoyens qui assistaient à l'exécution, il n'y eut ni approbation, ni regrets apparents; tous furent silencieux. Arrivé sur le lieu du supplice, Louis descendit de voiture. Il monta d'un pas ferme les degrés de l'échafaud, reçut à genoux la bénédiction du prêtre, qui lui dit alors, à ce qu'on assure: Fils de Saint-Louis, montez au ciel! Il se laissa lier les mains, quoique avec répugnance; et se portant vivement sur la gauche de l'échafaud: »Je meurs innocent, dit-il, je pardonne à mes ennemis; et vous, peuple infortuné! . . .« Au même instant, le signal du roulement fut donné, le bruit des tambours couvrit sa voix, les trois bourreaux le saisirent. A dix heures dix minutes il avait cessé de vivre.

Ainsi périt, à l'âge de trente-neuf ans, après un règne de seize ans et demi, passé à chercher le bien, le meilleur,

mais le plus faible des monarques. Ses ancêtres lui léguèrent une révolution. Plus qu'aucun d'eux, il était propre à la prévenir ou à la terminer; car il était capable d'être un roi réformateur avant qu'elle éclatât, ou d'être ensuite un roi constitutionnel. Il est le seul prince, peut-être, qui, n'ayant aucune passion, n'eut pas celle du pouvoir, et qui réunit les deux qualités qui font les bons rois, la crainte de Dieu et l'amour du peuple. Il périt victime de passions qu'il ne partageait pas; de celles de ses alentours qui lui étaient étrangères; et de celles de la multitude, qu'il n'avait pas excitées. Il y a peu de mémoires de roi aussi recommandables. L'histoire dira de lui, qu'avec un peu plus de force d'âme il eût été un roi unique.

MIGNET.

---

108. Loisirs champêtres.

Voici la fête du calme et de la liberté qui s'ouvre pour huit jours, pour un mois! *Doux apprêts, charmants préparatifs!* qu'emporterai-je? De ces poètes lequel choisirai-je pour m'accompagner? De quel cadeau veux-je réjouir mon voisin Jean, ma filleule Marie? Cependant les heures courent, le lendemain est là, et déjà, au bruit des grelots, j'achève dans le fond d'une voiture le sommeil interrompu de la nuit.

Ainsi faisais-je l'autre jour; et, de retour maintenant, je ne me console point d'avoir laissé là-bas les vaches paître, sans que j'y assiste, les derniers gazons des prairies, les petits enfants transis se faire des feux sur la lisière des champs; les hommes émonder les haies, couper les branches mortes et revenir le soir tout couverts de ramée.... Tous ces soins de la ville, tous ces objets, tous ces plaisirs eux-mêmes, qui accourent à l'envi pour me reprendre

à eux, m'inspirent un secret ennui, et chacune de leurs atteintes, en me distrayant de songer à ces campagnes que j'ai quittées, me cause le trouble soudain d'un ingrat déplaisir.

Non loin de mon habitation, tout au haut du mont, il y a une croupe déserte où gisent quelques pièces de bois qu'on travaille pour en couvrir la fruiterie du village. Je ne sais quel attrait, trois et quatre fois le jour, me ramenait dans cet endroit. Après avoir gravi lentement, bientôt je voyais se détacher sur le ciel la figure de deux hommes solitaires, et jusqu'aux coups cadencés de leurs coignées qui troublaient seuls le silence de ces lieux, me charmaient comme fait une musique chère et accoutumée. Bonjour, leur disais-je, et pendant des heures, tantôt regardant les copeaux tomber, tantôt promenant mes yeux sur l'une et sur l'autre vallée, j'y contemplais, ici des bruines courant au-dessus des bois les plus voisins, là-bas de pâles rayons éclairant les coteaux dorés; tout au loin, au milieu d'une plaine sombre, des plages de roseaux jaunissants et les flaques scintillantes d'un marécage. Cependant une femme arrive qui apporte le repas des deux hommes, et ceux-ci, posant leurs coignées, des débris de leur charpente se font une claire flamme où je reconforte mes doigts engourdis. On cause alors, on s'enquiert à l'envi, on échange des propos sur la récolte, sur les choses du village, sur les présages de l'hiver, et l'entretien n'est pas près de finir, qu'entourés de tous côtés par le brouillard, ce n'est déjà plus que l'oreille qui nous signale l'approche d'un chariot qui rampe le long du chemin par lequel je vais redescendre.

Loisirs obscurs, paresseuses heures, d'où vous venait donc cette saveur que je regrette avec tant de vivacité, et

pourquoi rien de ces avantages ou de ces commodités que j'ai retrouvés ici ne me semble-t-il valoir ce charme que je goûtais à demeurer sur une croupe déserte dans la compagnie de deux bûcherons ?

Ma maisonnette est en avant du village, adossée au chemin, et ouvrant sur le verger. De là l'on voit les prairies prochaines fuir et se dérober à la vue, à mesure qu'elles descendent d'une pente plus rapide pour aller encaisser les flots bondissants de la Mentua. Mais de l'autre côté de cette rivière le sol se relève en un coteau immense, où les villages, les champs, les forêts, ici échelonnés, là s'entremêlant le long des crêtes fertiles, forment les plus riants paysages. Au delà, les cimes des hautes Alpes ceignent l'horizon d'une chaîne de dômes glacés, et le soir, alors que le soleil s'est retiré depuis longtemps de la contrée, cette chaîne continue de s'empourprer, faisant luire ainsi jusqu'au milieu du sombre crépuscule les splendeurs enflammées du couchant.

Cette maisonnette, elle a été bâtie par notre aïeul, paysan de l'endroit, agrandie par ses enfants, ornée par nous, et les traces s'y voient tout ensemble de sa rustique origine et de nos habitudes de citadins. J'aime ce naturel amalgame d'objets, de meubles, d'appartements divers d'âge et de goût, qui constatent les accroissements de famille ou d'aisance, sans effacer le souvenir du père grand. Car si, à la vérité, j'ai construit cette galerie, ajouté cette aile, peint en vert ces volets, le four subsiste où il cuisait son pain ; voici la pendule, voilà son bahut, et aucun tableau ne m'est plus cher à regarder que celui de son arrière-petite-fille, ma jeune enfant, lorsqu'elle s'établit, entourée de joujoux, dans la bergère où je l'ai vu lui-même qui souriait à nos premiers ébats.

Autour et tout près de la maisonnette croissent éparses des touffes fleuries, mais il ne s'y voit point de ceps aux grappes dorées, point de délicats arbustes, car à cette hauteur, où déjà les noyers sont moins nombreux, il faut se contenter de plantes rustiques, et de ces arbres à demi sauvages qui, s'ils ne donnent que des fruits communs, du moins résistent aux hivers et affrontent, déjà tout chargés de fleurs, les gels tardifs du printemps.

Aussi, quelques pommiers au branchage anguleux, des cerisiers à l'écorce lisse, bon nombre de pruniers qui resserrent en faisceaux touffus les tiges extrêmes de leurs courts rameaux, sont-ils les seuls hôtes de mon verger, en sorte que, même aux plus beaux mois, ils ne lui donnent que cette parure villageoise qu'empruntent quelquefois à l'églantier en fleurs les haies de nos jardins. Mais, en revanche, le hêtre, le chêne, le sapin prospèrent à deux pas et s'y agglomèrent en forêts majestueuses, tandis que de toutes parts, le long des chemins, sur l'escarpement des rochers, et souvent jusque vers le seuil des chaumières, je ne sais quelles plantes sans maître recouvrent, bordent, tapissent, jetant en tous sens, ici leurs gaules épineuses, là leurs lianes flexibles ou leurs tiges étourdies. Oh! l'aimable société, qui, de quelque côté que je me dirige, m'y accompagne, m'y distrait, ou encore m'y agace de ses innocentes atteintes!

Il y a aussi des poiriers dans mon verger, j'oubliais de le dire; et quand quelqu'un d'eux, épuisé par les ans et mutilé par les orages, fait mine d'aller bientôt périr, un homme l'abat, le découronne de ses rameaux, le coupe en débris; et c'est des plus beaux d'entre eux que j'alimente mon foyer, quand, revenu de la croupe déserte, ou quand, après m'être promené jusqu'au soir dans les champs

mouillés, je veux sécher ma chaussure et dissiper l'engourdissement frileux de mes membres frissonnants. Comme il brûle, le poirier! Quelle prompte flamme! Quelle chaude braise! Et j'admire, heureux et réjoui, cette bienfaisance de Dieu, à laquelle mes bûches de la ville, bien moins riches en éclats inflammables et en petites cavernes embrasées, me portent plus rarement à songer.

Cependant on m'apporte ma lampe, car c'est l'heure de lire mon poète, et je le lis, mais distraitement, à moins que je n'y rencontre, exprimées en vers sentis, mes impressions de la journée. C'est rare; aussi, de crainte d'en affaiblir le charme, bien plus souvent je délaisse le volume, et j'ouvre quelque vieux livre de la maison pour qu'il m'entretienne en langage suranné des histoires d'autrefois, ou encore l'almanach déjà paru, pour qu'il me conte les catastrophes de l'année qui finit, et les pronostics de celle qui va s'ouvrir.

R. TŒPFFER.

---

109. Dieu révélé par la Nature.

Les Cieux, la Mer, la Terre.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants, devant moi rassemblés!
Répondez, Cieux et Mers; et vous, Terre, parlez!
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles;
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O Cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?

Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours.
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le Ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.

RACINE Fils.

---

110. L'Instinct et le Sentiment.

Il y a de l'instinct dans tous les grands sentiments de l'homme: il y en a dans l'amour, il y en a dans l'attachement que les pères et mères ont pour leurs enfants, dans la reconnaissance que les enfants ont pour leur parents, dans l'affection que les frères et sœurs ont l'un pour l'autre. Mais ces affections instinctives varient selon les divers degrés de civilisation chez les peuples et d'éducation chez les individus. Quand l'homme est grossier, ses sentiments ne sont, pour ainsi dire, que des instincts; quand l'homme est poli par l'éducation, ses instincts deviennent des sentiments, et plus l'éducation est forte et pure, plus les sentiments sont à la fois énergiques et délicats. La supériorité de l'homme tient à la faculté qu'il a d'épurer ses instincts et d'en faire des sentiments: c'est là le pouvoir de l'homme; c'est là aussi son devoir, et Dieu a voulu lui en rendre

l'accomplissement facile et doux. Il y a, en effet, dans l'humanité, un admirable enchaînement de sentiments qui commencent par des instincts et qui aboutissent aux devoirs les plus élevés. C'est un instinct que l'amour paternel et maternel; mais voyez comme cet instinct se perfectionne et se développe par les soins mêmes que réclame la longue faiblesse de l'enfant! Cet instinct de tendresse dans les parents crée, à son tour, dans les enfants l'instinct de la reconnaissance; de telle sorte que, par une admirable succession de plaisirs et de devoirs, la famille commence par l'instinct et aboutit à la plus pure des idées morales, la piété filiale.

St. MARC-GIRARDIN.

---

111. Captivité de Cervantes à Alger.

Comme Cervantes repassait en Espagne sur une galère de Philippe II, il fut pris et conduit à Alger par Arnaute Mami, le plus redouté des corsaires.

La fortune, qui épuisait ses rigueurs sur le malheureux Cervantes, ne put lasser son courage. Esclave d'un maître cruel, sûr de mourir dans les tourments s'il osait faire la moindre tentative pour se remettre en liberté, il concerta sa fuite avec quatorze captifs espagnols. On convint de racheter un d'entre eux qui retournerait dans sa patrie, et reviendrait avec une barque enlever les autres pendant la nuit. L'exécution de ce projet n'était pas facile; il fallait d'abord amasser la rançon d'un prisonnier, ensuite s'échapper tous de chez leurs différents maîtres, et pouvoir rester rassemblés, sans être découverts, jusqu'au moment où la barque viendrait les prendre.

Tant de difficultés paraissaient insurmontables; l'amour de la liberté vint à bout de tout. Un captif navarrois, em-

ployé par son maître à cultiver un grand jardin sur le bord de la mer, se chargea d'y creuser, dans l'endroit le plus caché, un souterrain capable de contenir les quinze Espagnols. Le Navarrois mit deux ans à cet ouvrage. Pendant ce temps on gagna, soit par des aumônes, soit à force de travail, la rançon d'un Maïorquin nommé Viane, dont on était sûr et qui connaissait parfaitement toute la côte de Barbarie. L'argent prêt, et le souterrain achevé, il fallut encore six mois pour que tout le monde pût s'y rendre: alors Viane se racheta, et partit après avoir juré de revenir dans peu de temps.

Cervantes avait été l'âme de l'entreprise; ce fut lui qui s'exposa toutes les nuits pour aller chercher des vivres à ses compagnons. Dès que le jour paraissait, il rentrait dans le souterrain avec la provision de la journée. Le jardinier, qui n'était pas obligé de se cacher, avait sans cesse les yeux sur la mer pour découvrir si la barque ne venait point.

Viane tint parole. Arrivé à Maïorque, il va trouver le vice-roi; lui expose sa commission, et lui demande de l'aider dans son entreprise. Le vice-roi lui donne un brigantin: Viane, le cœur rempli d'espoir, vole à la délivrance de ses frères.

Il arriva sur la côte d'Alger, le 28 septembre de cette année 1577, un mois après en être parti. Viane avait bien observé les lieux; il les reconnut quoiqu'il fît nuit: il dirige son petit bâtiment vers le jardin où on l'attendait avec tant d'impatience. Le jardinier, qui était en sentinelle, l'aperçoit, et court avertir les treize Espagnols. Tous leurs maux sont oubliés à cette heureuse nouvelle; ils s'embrassent, ils se pressent de sortir du souterrain; ils regardent avec des larmes de joie la barque du libérateur: mais, hé-

las! comme la proue touchait la terre, plusieurs Maures passent et reconnaissent les chrétiens; ils crient aux armes. Viane tremblant reprend le large, gagne la haute mer, disparaît; et les malheureux captifs, retombés dans les fers, vont pleurer au fond du souterrain.

Cervantes les ranima: il leur fit espérer, il se flatta lui-même que Viane reviendrait; mais on ne vit plus reparaître Viane. Le chagrin et l'humidité de leur demeure étroite et malsaine causèrent d'affreuses maladies à plusieurs de ces malheureux. Cervantes ne pouvait plus suffire à nourrir les uns, à soigner les autres, et à les encourager tous.

Il se fit aider par un de ses compagnons, et le chargea d'aller chercher des vivres à sa place. Celui qu'il choisit, était un traître; il va trouver le roi d'Alger, se fait musulman, et conduit lui-même au souterrain une troupe de soldats qui enchaînent les treize Espagnols.

Traînés devant le roi, ce prince leur promit la vie s'ils voulaient déclarer quel était l'auteur de l'entreprise. C'est moi, lui dit Cervantes; sauve mes frères, et fais-moi mourir. Le roi respecta son intrépidité; il le rendit à son maître Arnaute Mami, qui ne voulut pas faire périr un si brave homme. Le malheureux jardinier navarrois, qui avait fait le souterrain, fut pendu par un pied, jusqu'à ce que le sang l'eût étouffé.

Cervantes, trompé par la fortune, trahi par son ami, rendu à ses premiers fers, n'en devint que plus ardent à les briser. Quatre fois il échoua, et fut sur le point d'être empalé. Sa dernière tentative était de faire révolter tous les esclaves, d'attaquer Alger, et de s'en rendre maître. On découvrit la conspiration, et Cervantes ne fut

pas mis à mort: tant il est vrai que le véritable courage en impose même aux barbares!

Cependant le roi d'Alger voulut être maître d'un captif si redoutable: il acheta Cervantes d'Arnaute Mami, et le resserra étroitement. Peu de temps après, ce prince, obligé d'aller à Constantinople, fit demander en Espagne la rançon de son prisonnier. La mère de Cervantes, Léonor de Cortinas, veuve et pauvre, vendit tout ce qui lui restait, et courut à Madrid porter trois cents ducats aux Pères de la Trinité, chargés de la rédemption des captifs.

Cet argent, qui faisait tout le bien de la veuve, était loin de suffire; le roi Azan voulait cinq cents écus d'or. Les Trinitaires, touchés de compassion, complétèrent la somme, et Cervantes fut racheté le 19 septembre 1580, après un esclavage de cinq ans.

FLORIAN.

---

112. Monologue de Sosie.

Qui va là? Hé! Ma peur à chaque pas s'accroît!
  Messieurs, ami de tout le monde.
  Ah! quelle audace sans seconde
  De marcher à l'heure qu'il est!
  Que mon maître, couvert de gloire,
  Me joue ici d'un vilain tour!
Quoi! si pour son prochain il avait quelque amour,
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
  Et le détail de sa victoire,
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour?
  Sosie, à quelle servitude
  Tes jours sont-ils assujettis!
  Notre sort est beaucoup plus rude
  Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
    Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,

Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous:
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent;
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
Il me faudrait, pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin!
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène;
Et cette lanterne est Alcmène,
A qui je me dois adresser.
(Sosie pose sa lanterne à terre.)
Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux....
(Bon! beau début!) l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
„Ah! vraiment, mon pauvre Sosie,
„A te revoir j'ai de la joie au cœur."
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.

(Bien répondu!) „Comment se porte Amphitryon?“
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
(Fort bien! belle conception!)
„Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
„Rendre mon âme satisfaite?“
Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément,
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
(Ah!) „Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?
„Que dit-il? que fait-il? Contente un peu mon âme.“
Il dit moins qu'il ne fait, madame,
Et fait trembler les ennemis.
(Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?)
„Que font les révoltés? dis-moi, quel est leur sort?“
Ils n'ont pu résister, madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télèbe d'assaut; et déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses.
„Ah! quel succès! ô dieux! Qui l'eût pu jamais croire!
„Raconte-moi, Sosie, un tel évènement.“
Je le veux bien, madame; et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté;
(Sosie marque les lieux sur sa main.)
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbe.
La rivière est comme là.
Ici nos gens se campèrent;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etait leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Etait la cavalerie.
Après avoir aux dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal;
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;

Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée;
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon, notre roi;
Et voici le corps d'armée,
(On fait un peu de bruit.)
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entends quelque bruit, ce me semble.

MOLIÈRE.

---

113. Montagnes primitives.

Avançons vers les grandes crêtes, vers les sommets escarpés des grandes chaînes: bientôt ces débris d'animaux marins, ces innombrables coquilles deviendront plus rares et disparaîtront tout à fait; nous arriverons à des couches d'une autre nature, qui ne contiendront point de vestiges d'êtres vivants. Cependant elle montreront par leur cristallisation, et par leur stratification même, qu'elles étaient aussi dans un état liquide quand elles se sont formées; par leur situation oblique, par leurs escarpements, qu'elles ont aussi été bouleversées; par la manière dont elles s'enfoncent obliquement sous les couches coquillières, qu'elles ont été formées avant elles; enfin, par la hauteur dont leurs pics hérissés et nus s'élèvent au-dessus de toutes ces couches coquillières, que ces sommets étaient déjà sortis des eaux quand les couches coquillières se sont formées.

Telles sont ces fameuses montagnes primitives ou primordiales qui traversent nos continents en différentes directions, s'élèvent au-dessus des nuages, séparent les bassins des fleuves, tiennent dans leurs neiges perpétuelles les réservoirs qui en alimentent les sources, et forment en quelque sorte le squelette et comme la grosse charpente de la terre.

D'une grande distance l'œil aperçoit dans les dentelures

dont leur crête est déchirée, dans les pics aigus qui la hérissent, des signes de la manière violente dont elles ont été élevées: bien différentes de ces montagnes arrondies, de ces collines à longues surfaces plates, dont la masse récente est toujours demeurée dans la situation où elle avait été tranquillement déposée par les dernières mers.

Ces signes deviennent plus manifestes à mesure que l'on approche.

Les vallées n'ont plus ces flancs en pente douce, ces angles saillants, et rentrants vis-à-vis l'un de l'autre, qui semblent indiquer les lits de quelques anciens courants: elles s'élargissent et se rétrécissent sans aucune règle; leurs eaux tantôt s'étendent en lacs, tantôt se précipitent en torrents; quelquefois leurs rochers, se rapprochant subitement, forment des digues transversales, d'où ces mêmes eaux tombent en cataractes. Les couches déchirées, en montrant d'un côté leur tranchant à pic, présentent de l'autre obliquement de grandes portions de leur surface: elles ne correspondent point pour leur hauteur; mais celles qui, d'un côté, forment le sommet de l'escarpement, s'enfoncent de l'autre, et ne reparaissent plus.

CUVIER.

---

114. La Grèce sous les Turcs.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau,
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez! c'est la Grèce; et toute en un tableau.
Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus, et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.

Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne, à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, aux pieds d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La Musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde; et l'Africain marche et porte à sa suite,
Dans une cage d'or, sa perdrix favorite;
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier, au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent que frappe le soleil,
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte; voilà la Grèce tout entière!
Un esclave, un tyran, des débris et des fleurs.

P. LEBRUN.

---

115. La Somnambule.

Quelques-uns de vous ont pu lire, il y a peu d'années, l'histoire d'une jeune somnambule qui, dans une nuit sombre, sortit par une lucarne de la petite chambre qu'elle occupait dans les combles, et, tout endormie, se promena longtemps sur les toits à la vue d'une foule tremblante et silencieuse, qui délibérait vainement sur les moyens de la sauver. Rêvant d'une fête prochaine, elle préparait ses atours, elle murmurait de gaies chansons; et toujours mesurant d'un pas sûr la pente du toit (car son sommeil la préservait), elle s'avançait jusqu'au bord, où elle s'asseyait, et d'où, de temps en temps, interrompant son travail, elle se penchait en souriant vers la rue; et alors

mille cœurs battaient avec violence dans mille poitrines, comme s'ils eussent dû les faire éclater; mais le silence n'en était que plus profond. Plusieurs fois elle s'éloigna de la limite fatale, plusieurs fois elle y revint, toujours souriant et toujours endormie. Mais tout à coup, à une fenêtre vis-à-vis d'elle, brille une petite lumière; les yeux de la somnambule la rencontrent, elle se réveille, on entend un cri déchirant, puis une chute mortelle . . . Son réveil l'avait tuée!

Hélas! hommes sans foi et sans Dieu, hommes dont ce monde est le Dieu, qu'êtes-vous que des somnambules, qui marchez endormis au bord de l'abîme, chantant aussi peut-être et rêvant à des fêtes, protégés par votre sommeil, mais portant, comme cette infortunée, la mort avec vous? Qu'une petite lumière vous sorte de vos rêveries, que le réveil vous surprenne au bord du toit, vous aussi vous chancelez, vous tombez, vous mourez.

VINET.

OBSERVATIONS.

Il n'était d'abord question pour nous que de faire à l'ancien recueil quelques retranchements et quelques additions; mais, en l'examinant de plus près, nous trouvâmes bientôt qu'il serait bien de ne pas recourir si souvent aux mêmes auteurs, et de rechercher davantage la variété soit dans l'arrangement, soit dans le choix des sujets: c'est ce qui nous a engagés à faire succéder une narration à un tableau, une dissertation morale à une poésie, un auteur moderne à un plus ancien, etc. Si, des 118 morceaux de l'ancien recueil, nous n'en avons conservé que 35, ce n'est pas que nous prononcions condamnation sur les autres, tant s'en faut, mais nous voulions répéter les mêmes auteurs le moins possible, et il nous revenait en mémoire tant de fragments nouveaux dont nous avions conservé un souvenir agréable, que cela nous a rendus un peu cruels pour tout ce qui nous était trop connu. Il en est résulté que 65 nouveaux écrivains ont pu figurer dans notre galerie. Quand nous avons répété un auteur (cela n'est arrivé que pour douze d'entre eux), c'est que le genre des deux fragments était tout à fait différent.

On nous reprochera peut-être d'avoir accordé trop peu de place aux classiques du 17e siècle: ce n'est certes pas par dédain, car cette époque est toujours pour nous la belle époque de la littérature, mais il nous répugnait de mettre encore ici ce qui est partout, et c'est pourquoi nous citons, non leurs plus belles pages ou leurs plus beaux vers, mais ce qui nous a paru avoir moins souvent figuré dans les recueils. Par compensation nous avons, à l'exemple de notre prédécesseur, largement mis à contribution les auteurs de notre Suisse française, et la raison (disons-la, au

risque d'être accusés d'orgueil national), c'est qu'elle est riche en excellents écrivains, écrivains trop peu connus au dehors, mais pleins de vie, de sève, d'originalité, d'humour, aussi heureux dans l'expression que dans les idées, et remarquables par l'élévation des sentiments.

Notre langue nous avait toujours paru plus riche en belle prose qu'en beaux vers; nous sortons de ce travail plus convaincus que jamais de cette vérité: il y a une difficulté réelle à trouver de la poésie dans la langue des vers. Molière, Racine, Lafontaine, André Chénier, Lamartine l'ont admirablement parlée, mais après eux combien en nommerez-vous? On peut parcourir de longs recueils sans rien trouver à glaner.

Nous voudrions que ce petit volume pût donner autant de plaisir que nous en avons eu à le préparer. Quelle charmante compagnie que celle de ces beaux génies qui ont su si bien dire ce que nous sentons tous, mais vaguement et sans trouver une voix pour l'exprimer! Puisse ce recueil faire désirer à plusieurs d'entretenir avec les esprits d'élite une société intime et suivie!

E. et W. Chèvrelieu.

TABLE DES MATIÈRES.

I. PAR NUMEROS D'ORDRE.

II. PAR NOMS D'AUTEURS.

III. PAR GENRES.

Prose.

VI.

Histoire naturelle.

Vers.

I.

Fables.

II.

Poésie lyrique.

III.

Poésie dramatique.

IV.

Poésie descriptive.

V.

Epîtres.

use of young people of both nations. By *Th. Harvey,* teacher at the College of Geneva. 4 fr. 50 cent.

Compendium de la partie élémentaire de la grammaire anglaise, rédigé pour l'usage des étudiants français et allemands, par *Th. Harvey.* 50 cent.

Cours complet de langue allemande.

I. ABC et Syllabaire ou exercices méthodiques pour apprendre à épeler et à lire l'allemand. 75 cent.

Le même orné de dix-huit gravures soigneusement coloriées. 1 fr. 50 cent.

II. ***Premières leçons de langue allemande*** ou Introduction pratique et graduée à l'étude de la grammaire, par *Eugène Favre.* 1 fr. 25 cent.

III. ***Cours élémentaire de versions allemandes***, contenant un choix de morceaux faciles et faisant suite aux premières leçons de langue allemande d'Eugène Favre, par *J. Ulrich.* 50 cent.

IV. ***Grammaire pratique de la langue allemande***, par *L. Georg.* Ouvrage publié avec l'approbation du Conseil de l'Instruction publique du Canton de Vaud. Deuxième édition. 3 fr.

V. ***Lectures allemandes*** ou choix de versions faciles et graduées à l'usage des Colléges et des Gymnases, par *E. Favre.* 3me édition. 2 fr.

VI. ***Cours de thèmes allemands***, gradués et accompagnés de notes, ou choix de morceaux destinés à être traduits de français en allemand, par *E. Favre* et *S. Strebinger.* Deuxième édition. 2 fr.

VII. ***Exercices pratiques de conversation allemande.*** Deutsche Sprechschule. Stoff zum Denken, Sprechen und Schreiben für den Unterricht in deutscher Sprache. Nach neuem Plane für die französische Jugend bearbeitet von D. Fr. Neßler und R. Sperber. 1 Fr.

VIII. ***Lectures allemandes*** à l'usage des Colléges et des Gymnases de la Suisse française. Tome second, *style narratif et dramatique.* Par *Fr. Nessler.* Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction publique du Canton de Vaud. 3 fr.

IX. **Schiller's Wilhelm Tell.** — ***Guillaume Tell***, drame de *Schiller.* Nouvelle édition, accompagnée de notes historiques et géographiques et de la solution des mots et des tournures les plus difficiles, par *E. Favre.* 2 fr.

X. ***Manuel de la conversation allemande et française***, par *E. Favre* et *F. Reiss.* 1 fr. 50 cent.

XI. ***Modèles d'écriture allemande.*** Deutsche Schulvorschriften von August Diederichs, 19 Blätter in Quer-Folio. 1 Fr.

Eines der schönsten und zweckmäßigsten Hefte von Schulvorschriften, die in Deutschland existiren. Die Formen der Buchstaben sind leicht und zierlich nach Rädelin's System geschrieben, die Texte mit Geschmack gewählt, die Anordnung aber so faßlich, daß der Lernende ohne Beihülfe des Lehrers die deutsche Schreibschrift sich vollkommen aneignen kann.

